Universitas
BIBLIOTHECA

TRAITÉ
DU
VRAI MERITE.

TOME PREMIER.

AVIS.

VOICI la troisiéme Edition du Traité du vrai Merite de l'Homme. Le Public ayant reçu avec estime les deux premieres Editions, cela a engagé l'Auteur de refondre son Ouvrage, & de l'augmenter; ce qui a fait qu'au lieu de 542. pages d'Impression que la seconde avoit, celle-ci en a 750. L'on a cru devoir partager ce Livre en deux Parties pour la commodité du Lecteur, qui aura attention de reconnoître cette troisiéme Edition au paraphe qui est au bas de la premiere page de la Préface, d'autant que l'on a contrefait ledit Livre en plusieurs Villes sur la premiere Edition.

Ce Livre se vend 4 liv. relié en deux Volumes.

TRAITÉ
DU
VRAI MERITE
DE L'HOMME,
CONSIDERÉ
DANS TOUS LES AGES
& dans toutes les conditions :
AVEC
DES PRINCIPES D'EDUCATION,
propres à former les jeunes gens à la Vertu.

Par M. LE MAÎTRE DE CLAVILLE, *ancien Doyen du Bureau des Finances de Roüen.*

Troiſiéme Edition revûë, corrigée, & conſiderablement augmentée par l'Auteur.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez SAUGRAIN, Grande Salle du Palais, à la Providence.

M. DCC. XXXVII.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

Univers ités
BIBLIOTHEC

pp. //
200

LB
575
.L4
1937
v.1

TABLE

DES MATIERES

Contenues dans la premiere Partie.

PRE'FACE.

CETTE Préface contient le plan les motifs & l'argument de toutes les parties de ce Traité : Des reflexions pour & contre la Critique : Un nouveau ſyſtême d'éducation, avec des principes de conduite pour tous les âges & pour tous les états de la vie.

Premier Exorde de l'Auteur, juſques-là anonime, page 1

L'Auteur ſe manifeſte & répond à des critiques differentes, 4

Motifs perſonnels de l'Auteur, 14

Commencemens d'une bonne éducation, des exercices d'un jeune Cavalier, & de ce qu'il doit apprendre, 17

Le Plan de tout ce Livre, avec de grands exemples sur l'éducation des enfans, 33
De la pluralité des Langues, 38
Exemples & Principes de Litterature, 59

CHAPITRE PREMIER.

Dissertation sur la naissance & le merite personnel, 69
Especes differentes de merite, 83
Motifs puissans d'acquerir du merite, 87
Les parties essentielles d'un excellent caractere, 92
Rapports de la vertu avec l'honneur, la raison & la Religion, 99
Suites funestes du méchant exemple, 113
De l'esprit doux, modeste & docile, 126
De l'humeur égale, 136
De la complaisance, 142
De la politesse, 150

CHAPITRE II.

Des premiers élemens de la Litterature, 159

Moyen de réparer le défaut d'érudition, 164
Fondations de l'Université de Paris, & de la Sorbonne, 188
Du vieux ſtile, & du nouveau, du bon & du mauvais goût, 195
Du jeu de mots, 213
Portrait de feu M. l'Abbé Fleury, ſon Hiſtoire de l'Egliſe, 220

CHAPITRE III.

DU ſtile épiſtolaire, & de la converſation, 235
De la raiſon & de l'eſprit, 252
De la Proſe & de la Poëſie, 256
De l'éloquence, 261
Du faux bel eſprit, 274
De la raillerie, 275
Du bon eſprit, 280

CHAPITRE IV.

DE l'utilité, du choix, & de l'uſage des plaiſirs, 297
Du jeu, 300
De la Chaſſe & du Bal, 310

Des Spectacles, 312
De la Musique, 319
De la table, 323
De la promenade, 333
De l'amour, 341

Fin de la Table de la premiere Partie.

PRÉFACE.

Cette Préface contient le plan, les motifs & l'argument de toutes les parties de ce Traité ; des réflexions pour & contre la critique ; un nouveau système d'éducation, avec des principes de conduite pour tous les âges, & pour tous les états de la vie.

EST-ce un Livre que j'entreprends ? En verité je n'en sçai rien. J'ai promis d'écrire, & j'écris : tout est singulier dans mon projet. Peut-être l'exécution le sera-t-elle plus encore. Je fais un mélange de prose & de vers, de faits historiques, de bons mots, de morale & de plaisir, tous fragmens qui ne sont pas de moi ; j'invente des conversations pour placer des conseils ; tantôt le Philosophe badine, tantôt l'homme de plaisir moralise. Je rajeunis de vieilles chansons, & je parle Latin. Vaudevilles, axiômes, regles

d'uſage ou de droit ; je confonds tout. Ici je ſuis trop diffus ? On bâille à chaque article ; là je ſuis trop ſerré ? On ne m'entend point ; je deshonore Horace en l'habillant à la Françoiſe ; je cite alternativement les Molieres & les Bourdalouës ; je tire d'un Opera la preuve d'une verité morale ; peut-être même offenſerai-je mille gens qui ſe reconnoîtront, & que je ne connois point ? Je ſuis pourtant fort éloigné de vouloir offenſer perſonne ; ſi les petits hommes ſont à mépriſer, les petits ennemis ſont à craindre.

Ma ſingularité va plus loin. J'emprunte ici l'autorité des Préfaces, pour déclarer que je ne croyois point faire un Livre. Je ſçavois d'après la Bruyere, que l'impreſſion eſt l'écueil de la plûpart des Ecrivains ; cependant la crainte & l'amour propre me diſoient tour à tour qu'on m'imprimera. La crainte eſt aſſez mal fondée, je ne me montre pas ; & quand on me devineroit, où ſeroit le dommage ?

. . . . . Chacun à ce métier
Peut perdre impunément de l'encre & du papier. . . . . *Boileau.*

L'amour propre plus ſot que la crainte, eſt encore plus mal fondé ; rien n'eſt à moi de tout ce qu'on va lire. Si j'avois eu la mémoire plus fidele, j'aurois cité à chaque ligne le livre & la page où je l'aurois pris ; & puiſque tout eſt volé, la vanité me ſieroit mal. Sieroit-il mieux de m'en imputer ? Dès que je n'avois point de raiſons d'eſperer ni de craindre, qu'importoit que ce que je barbouillois devînt un livre ou non ?

De quelle nature eſt donc cet amuſement ? C'eſt un ramas de fragmens. J'imite ceux qui ne ſçavent ni broder ni peindre, & qui veulent travailler en s'amuſant. Ils ont inventé une ſorte de découpure nouvelle dont on remplit le vuide d'un reſte de drap d'argent ou d'un bout de ruban d'or ; mille pieces & toutes les couleurs entrent dans l'Ouvrage : & quand le morceau eſt fini, on voit une figure, des fruits étrangers, un pot de fleurs, qui ne ſont pourtant que des coupons de toute eſpece colés ſur le papier; voilà à peu près mon Ouvrage. J'ai dérobé mes matieres, j'en ai rempli une découpure aſſez bizarre, j'ai couſu des coupons, & j'ai fourni le fileré.

De toutes les eſpeces de folie qui

partagent les hommes, peut-être que la démangeaiſon d'écrire eſt la folie la plus marquée ; mais pourquoi les hommes font-ils ce qu'ils font ? quoiqu'il en ſoit, je dois former un jeune homme. Si celui que je veux qui profite, profite effectivement, tant mieux pour lui ; ſi les autres s'amuſent à me lire, tant mieux pour eux : Pour moi mon profit eſt sûr, je m'amuſe à écrire, & en écrivant je me confirme dans ce que j'ai interêt de penſer toujours.

Mais il n'eſt plus tems de faire le myſterieux ; il m'eſt revenu de toutes parts qu'on m'avoit deviné ; tous ceux qui me connoiſſoient m'ont reconnu, & le ſoin que j'avois pris de me cacher eſt devenu la précaution inutile. J'avois raiſon alors, aujourd'hui j'aurois grand tort ; & puiſqu'on a reçu cet ouvrage avec indulgence, j'affecterois une fauſſe modeſtie ſi je le deſavoüois.

On a trouvé que l'exorde de la premiere Edition étoit trop enjoué, & que cet enjoûment étoit déplacé à la tête d'un ouvrage ſérieux. J'ai mieux aimé le refondre que de réfuter l'objection. Cependant on pouvoit faire grace à ma gayeté naturelle ; quand

on force le naturel on ne réuſſit pas. Tout le monde a aimé le beau mot de Santeüil : *Caſtigat ridendo mores.* D'ailleurs je n'écris que pour conduire les hommes à la vertu, & je croyois que l'eſprit prévenu & gagné par une diction legere & amuſante piqueroit la curioſité des jeunes gens & porteroit enfin la leçon juſqu'au cœur. Le Public qui a fait l'honneur à ce Traité de l'examiner avec attention, en a décidé autrement. Son ſentiment eſt un arrêt pour moi, & ma ſoumiſſion eſt à ſon égard une preuve de ma reconnoiſſance. Tous les hommes n'ont pas la même façon de penſer : mais tous doivent être dociles ; à plus forte raiſon un Ecrivain. Je fais une loi de la docilité, j'en dois donner l'exemple.

J'avouërai pourtant que je ne me ſuis pas rendu indifféremment à toutes ſortes de conſeils ; il eſt autant de fades Critiques que d'ennuyeux Ecrivains ; il y a de la ſtupidité à acquieſcer à tout, & de l'orgueil à ne conſulter perſonne.

Il eſt vrai que d'abord je ne croyois pas faire un livre. Je n'écrivois que pour ceux à qui je devois des ſoins, des conſeils, des exemples ; & je me

devois à moi-même l'attention d'éviter l'oisiveté, l'ennui, & les fâcheux. Je ne songeois qu'à amuser utilement mon loisir, & rien n'est plus propre à remplir l'intervalle des affaires que la litterature. Dès l'enfance de ma raison j'aimai le commerce des gens d'esprit, j'ai beaucoup lû, j'ai fait des remarques. Mais la paresse & les plaisirs m'ont empêché d'aller loin, & je suis resté dans ma petite sphere. En un mot je ne me sentois pas assez de force pour hazarder un ouvrage suivi qui pût soutenir le grand jour. Il y avoit plus de quinze ans que je gardois mes manuscrits; c'est une bonne preuve que je n'étois pas fort curieux de me faire imprimer; enfin mes amis, flatteurs si l'on veut, m'ont fait entendre que mes refléxions pourroient être de quelque utilité. J'ai ramassé mes materiaux, je les ai réunis dans un corps d'ouvrage, j'ai élevé mon style, & j'ai écrit pour tous les âges & pour toutes les situations. Depuis l'impression, j'ai sur la voix publique changé, déplacé, supprimé, ajoûté; cependant quoique les premieres éditions malgré tous leurs défauts ayent été rapidement enlevées, je crains encore pour celle-

ci. Le ſuccès pique l'émulation, mais il n'autoriſe pas l'orgueil.

Nous ſommes comptables de nos dons & de nos talens; mais on ne peut trop reſpecter la ſocieté civile, ni s'écarter impunément des ménagemens qui lui ſont dûs. Il eſt vrai que le lecteur toujours ſévere a bien de l'avantage ſur nous; il eſt fort aiſé de ſifler ce qui a coûté bien de la peine. Que les Auteurs maltraités ne s'en plaignent pas; il eſt permis à un homme judicieux de nous critiquer, & il nous eſt défendu de lui déplaire; mais auſſi ſi la critique effrayoit & retenoit tout le monde, plus de chaire, plus de bareau, plus de theatre, en un mot plus d'écrivains, & que deviendroit l'érudition? S'il eſt dangereux de ſe donner en ſpectacle, auſſi l'honneur ſi rare & ſi précieux de plaire au Public mérite bien tous nos ſoins. Ecrivons donc, mais tâchons de bien écrire. L'émulation eſt la premiere vertu de l'eſprit.

Quelques endroits de ce Livre ont plû à ceux qui aiment à penſer, d'autres endroits à ceux qui ne cherchent qu'à s'amuſer. Le ſurplus a été critiqué bien ou mal. Quel parti ai-je dû prendre pour marquer plus de reſpect au Public, ſinon de me corriger autant

qu'il m'a été poſſible ? Du reſte

Sur le peu que je vaux bien loin de m'enorgueillir ;
J'écoute tout & laiſſe dire.
J'ai cru que des traits de ſatire
Ne devoient pas me rebuter.
Soit qu'un critique me déchire,
Ou qu'un adulateur m'admire,
Des deux extremitez je cherche à profiter.
Le ſtyle mordicant m'apprend à mieux écrire ;
Et ſans m'enorgueillir la louange m'inſpire
Le deſir de la meriter.

Il ne me convient pas de faire l'apologie de ce Traité ; mais il m'eſt permis de juſtifier quelques endroits qu'on a, ce me ſemble, trop ſeverement critiqués, & dont la cenſure tombe autant ſur l'ouvrier que ſur l'ouvrage. Je commence par le moins important. On a trouvé que j'entrois trop dans les détails de l'enfance ; je penſe au contraire qu'on ne ſçauroit commencer trop tôt une bonne éducation. Il eſt vrai que dans la tendre jeuneſſe l'eſprit n'eſt pas encore ouvert, mais auſſi il faut avec les enfans faire prendre à la raiſon une robe d'enfant. C'eſt aux peres & aux meres à tout examiner de près, & à étudier de ſang froid le goût, l'humeur, & la portée des ſujets qu'ils élevent. Je

veux les tirer de leur léthargie à cet égard. Les paſſions & les préjugez s'emparent bien vîte de l'homme ; le cœur & l'eſprit ſe corrompent trop tôt ; on parle trop tard aux enfans ; & quand la raiſon vient pour ſe loger, la place eſt priſe.

On s'eſt recrié un peu trop amerement ſur ce que j'ai dit des ſpectacles. J'ai ajoûté à cet article ce que j'ai cru convenable pour ma juſtification. Mais tout mon livre ne prouve-t-il pas que je n'ai point penſé à faire un Chartreux? Je crois qu'on peut tirer un grand fruit d'une bonne piece de théâtre. Je ne juge pas de même du bal. Je ſuis d'accord ſur ce point avec le Caſuiſte le plus ſévere. Ces aſſemblées nocturnes ſont auſſi propres à gâter le cœur que la plûpart des romans à gâter l'eſprit. Tous les cenſeurs décident par leurs propres ſentimens ; peu de gens entrent dans l'eſprit d'un Auteur.

On m'accuſe encore d'avoir été obſcur en quelques endroits ; mais ſi les connoiſſeurs m'ont entendu, je m'en conſole. Vouloir plaire aux hommes épais & aux délicats, c'eſt vouloir allier les contraires ; & ſi ce qui paroît obſcur n'eſt que précis, le reproche eſt flateur. J'ai dû laiſſer à mes lecteurs

le plaisir de penser, de paraphraser ce que je dis, d'étendre leur imagination, de méditer sans s'en appercevoir, de mêler leurs réflexions à mes conseils, en un mot de confondre imperceptiblement leur esprit avec le mien; si par ce secret je les ai amenez jusqu'à se croire de moitié dans mon ouvrage, ls l'ont goûté, j'en suis bien sûr, & ils me pardonnent d'avoir été laconique.

Les censeurs par état devroient penser qu'une critique outrée ne sert qu'à décourager l'aspirant qui voudroit se faire naturaliser dans la république des lettres. On s'est scandalisé de la lucarne d'un froc, & des sermons à la capucine. Je les ai supprimez. Mais un homme sensé a-t-il pû croire que j'offensois un grand Ordre que je respecte infiniment, & dans lequel nous voyons tous les jours des hommes d'esprit & de merite? Quoi de plus grand que le sacrifice de la qualité à l'humiliation, des richesses à la pauvreté, & des agrémens du monde aux assujettissemens de la vie monastique! C'est assurément le plus riche trésor de la grace, & e plus éminent de ses dons. Que doit-il résulter du peu que j'en ai dit? Le frere quêteur en a pleuré, le Gardien autrefois Capitaine de

chevaux en a ri, & le lecteur sans partialité a conclu que je n'écrivois pas en Pere-maître. Les uns aiment à écrire, les autres aiment à critiquer. *Trahit sua quemque voluptas.*

Voici le trait le plus envenimé de la critique. Un homme desœuvré, flateur de profession, & diseur de riens, m'est venu dire à l'oreille qu'il avoit reconnu dans mon Traité nombre de ses ennemis, que je frappois trop mes portraits, que c'étoit assez de dégoûter du vice sans peindre les vicieux, qu'après le *signalement* que j'en ai fait, un quinze-vingt pourroit les reconnoître; que je devois menager un peu plus le Public, & que le rôle de Préfet dont je m'étois chargé d'office, pourroit bien m'attirer l'aversion de toutes les classes.

Mais quoi! si ma peinture a plû par des traits de ressemblance & par la vivacité des couleurs, faut-il faire l'éloge de mon pinceau aux dépens de mon caractere? Se plaindre de la corruption du siecle, & proposer pour s'en garantir le commerce des honnêtes gens & le goût de la litterature & de la politesse, est-ce déchirer impitoyablement le prochain? Parler noblement de la noblesse & des alliances, est-ce bles-

ſer ceux qui ne ſont point dans le cas? La vertu ſupplée à tout. J'ai fait avec plaiſir l'éloge du commerce. Dans tous les états, j'ai blâmé l'abus, j'ai conſeillé l'émulation, & tout connoiſſeur non prévenu, dans quelque ſphere qu'il ſe trouve, ne s'offenſera jamais de réflexions generales. Ceux qui ſont aſſez malins pour m'imputer des intentions malignes, n'ont pas lû avec attention ce que j'ai dit du bon eſprit. La Bruyere eſſuya la même injuſtice. Combien de fauſſes clefs ne forgea-t-on pas pour lui ſuſciter des ennemis puiſſans? J'ai pris plaiſir à peindre les hommes vertueux, & je n'ai fait qu'un *in-douze*; ſi j'avois caracteriſé tous les vicieux, j'aurois fait un *in-folio*.

Au reſte il ſera toujours vrai que tous les livres, même les meilleurs, peuvent être très-judicieuſement critiquez: une critique ſenſée & polie plaît ſouvent, inſtruit toujours, & n'offenſe jamais. Elle donne lieu à une apologie de même ſtyle, & ces petites diſputes litteraires cultivent l'eſprit, & le nourriſſent en l'amuſant. Comment la raiſon déracineroit-elle nos goûts? C'eſt tout ce que la vertu peut faire que de les élaguer. Dans ces livres qui ont été unanimement ad-

mirés, ſans en excepter ceux que je donne pour des modeles, dans ces livres qui nous entraînent, que nous liſons avidement, que nous reliſons cent fois, & dont grand nombre de traits plus marqués enlevent l'imagination, penetrent l'ame & enrichiſſent la mémoire, combien en trouvet-on d'autres qui ſont aſſez négligez & fort éloignez du très-beau? C'eſt le ſort commun de tous les hommes, & par conſequent de leurs ouvrages. Il n'en eſt point de parfaits.

D'ailleurs il faut convenir que la critique eſt un frein neceſſaire pour contenir ceux qui nez ſans goût, ſans lecture, ſans talens, n'en ont pas moins la fureur d'écrire. Combien de téméraires hazardent tous les jours des fadaiſes qui révoltent la raiſon, & qui en ſortant de la preſſe s'en vont rapidement,

Habiller chez Francœur le ſucre & la canelle. *Boil.*

Mais auſſi un ſot peut critiquer un bon livre, comme un fripon peut decreter un honnête homme. A qui donc convient-il de décider du merite d'un ouvrage? au Public.

Toutes les façons differentes de penſer conduiſent à une conſéquence neceſſaire, qu'il n'eſt pas donné à tous de plaire en écrivant, que peu de gens ont le goût ſûr, que ceux qui s'en flattent auroient ſouvent bien de la peine à rendre bon compte de leurs jugemens; que ce n'eſt pas un petit talent de lire chaque genre de litterature dans le goût qui lui eſt propre; qu'enfin telle eſt la difference des goûts, que ſi dix examinateurs connoiſſeurs & de ſang froid ſe chargeoient de faire dans une aſſemblée choiſie une analyſe exacte & raiſonnée d'un livre dont on parle bien & mal, toutes les remarques ſeroient differentes, & le livre ſeroit loué & blâmé dans les mêmes endroits.

Connoiſſant aſſez le monde pour le mépriſer, j'ai ſaiſi le moment de me débaraſſer de toutes les choſes de la vie ſur la tête de mon fils. A ce moyen je me trouve *ſolutus omni fœnore*, heureux loin des plaiſirs, & riche ſans bien. Les belles-lettres me tiennent lieu de tout : Horace me fait oublier tous ceux dont j'ai été la dupe, c'eſt par lui que je ſçai parfaitement *malignum ſpernere vulgus*. Je mets à profit ma douce retraite : je penſe, je lis, j'é-

cris; mais en écrivant je ne prétends point devenir le réformateur du genre humain. Un peu misantrope sans être caustique, je ne songe qu'à me réformer moi-même. Ami de tous les hommes, je voudrois que nous fussions tous moins imparfaits. J'ai encore moins pensé à me faire un beau nom dans la République des Lettres : près de la fin de ma carriere, je ne jouirois pas longtems de l'honneur que j'aurois usurpé. Hé comment pourrois-je aspirer à l'honneur d'avoir fait un beau Livre ? A peine ai-je fait un Livre. Ce n'est qu'un Recueil de traits dont je ne suis .s l'inventeur. Je réduis dans une lecture d'un jour le précis de ce que j'ai lû pendant 40 ans, j'inspire du goût pour nos meilleurs Ecrivains, & ceux qui ne dédaignent pas le mediocre ont fait grace à l'execution en faveur du dessein. Des évenemens particuliers, la lecture que j'aimai dès quinze ans, une longue experience, tout cela m'a appris à connoître un peu les hommes, & comme la Bruyere, *je leur rends ce qu'ils m'ont prêté.* Plus curieux de leur perfection que de la fortune de mon Libraire, mais sur tout encouragé par le suffrage dont on continue d'honorer mon Livre, j'ai crû devoir en marquer

ma reconnoiſſance par de nouveaux ſoins; j'ai crû que le jeune homme qui a bien fait ſes études, & qui aidé des livres excellens de M. Rollin, eſt parvenu à une bonne latinité, ſeroit bien aiſe d'apprendre comment il doit s'introduire dans le monde. J'ai crû que l'homme occupé de choſes ſérieuſes, du ſoin de ſa fortune & ſurtout de l'éducation de ſes enfans, me ſçauroit bon gré de lui fournir le moyen de ſe délaſſer & de les inſtruire. La politeſſe, un goût juſte & délicat, beaucoup de religion, & une probité à toute épreuve, m'ont toujours paru les qualitez les plus eſſentielles. En effet qu'avons-nous de mieux à faire que de ſçavoir vivre, de penſer juſte, & de bien regler notre cœur? Mais combien de cœurs faux, combien d'eſprits gauches, combien d'hommes groſſiers! Une éducation attentive à tous égards m'a paru le moyen le plus propre à arrêter le progrès de la corruption. Le défaut d'attention dans les peres & de docilité dans les enfans ſont les deux motifs qui m'ont déterminé à écrire.

Depuis que je lis je n'ai rien vû de plus beau dans la litterature que le livre de la Bruyere. De là vient que je le cite ſi ſouvent; mais il ne convient

qu'à des hommes faits ; moi j'ai eſſayé de faire un homme. Son livre eſt plein, fort, nourriſſant ; tout eſt principe, maxime, ſujet de méditation. Le mien eſt plus dévelopé, plus à la portée de ceux dont l'eſprit n'eſt pas encore tout-à-fait formé. Qu'on ne s'imagine pas pourtant que je me place à côté de ce grand homme ; nous régentons dans le même College ; lui, la réthorique ; moi, la ſixiéme. J'ébauche la matiere, il la finit ; le principal objet de mon ouvrage eſt de tracer le plan d'une bonne éducation.

Je crois qu'un pere curieux de la perfection de ſon fils ne ſçaurit lui inſpirer trop tôt ni trop ſouvent d'être vrai, bon, poli, de n'avoir point d'humeur, d'abhorrer le vice & la pareſſe, & d'aimer l'étude. La peine eſt courte, & le profit dure toujours. Cette premiere leçon convient dès l'enfance, & peut conduire juſqu'à quinze ans.

Alors il eſt tems que le pere judicieux redouble ſes ſoins, ſon attention, ſa dépenſe. Il doit hauſſer le ton, & ouvrir à ſon fils la porte du monde. Le moment eſt venu de faire concourir en lui tendrement & noblement tout ce qui peut perfectionner le caractere & la figure. Il faut ſur-tout lui

faire éviter pour toujours les femmes ſuſpectes & les hommes qui ne ſont propres qu'à lui gâter le cœur & l'eſprit. Il faut lui faire aimer le commerce des plus honnêtes gens, & par preférence, de ceux qui ſont au-deſſus de lui; le bien perſuader que c'eſt aſſez d'être mis proprement, mais modeſtement, & qu'il ne s'imagine pas comme les jeunes fous que le merite perſonnel dépende d'une vaine parure; qu'il doit écouter avec attention, parler peu & parler juſte, ſuivre les plus grands maîtres en tout genre d'éloquence, ne manquer ni beau Sermon, ni plaidoyer d'apparat, ni diſcours académique, ni bonnes pieces de theâtre. Qu'il doit lire, mais ne lire que des livres choiſis, & ſur-tout faire de bonnes remarques; qu'il doit enfin partager ſon tems entre la lecture, ſes exercices, & les plaiſirs innocens qui ſont de ſon âge. Ce plan bien executé, j'oſe annoncer au pere de famille qu'il ſera de ſon fils, s'il eſt bien né, un ſujet excellent, le ſoûtien de ſa vieilleſſe & la conſolation de tous ſes jours.

Ce n'eſt pas tout, le projet eſt beau, & le ſuccès eſt sûr, mais il demande trois précautions qui me paroiſſent déciſives. La premiere, c'eſt de ſe faire

rendre compte de l'emploi du tems & de l'argent pour éviter l'abus. La seconde, d'introduire le jeune homme dans des maisons imposantes ; ce sont des gardefous qui l'empêcheront de tomber. La derniere, c'est de lui composer une petite bibliotheque de tout ce qu'il y a de plus propre à étendre & à orner l'esprit, & par préférence, de ce qui convient mieux à l'état pour lequel on commence à entrevoir en lui plus de talent & plus de vocation. La meilleure terre ne sçauroit fructifier sans culture.

Ces devoirs étant bien remplis de la part d'un pere en qui la nature parle tendrement, par combien de soins un fils n'en doit-il pas marquer sa reconnoissance ? Quoi mon pere n'exige de moi que ma propre perfection ! puisque je dois faire la recolte, il est bien juste que je contribue au labeur. Jeune homme, si le cœur ne vous dit rien, il ne me reste plus rien à vous dire.

Mais est-ce un travail immense que d'acquerir un peu de politesse & d'érudition ? Posseder Horace & sçavoir vivre, c'est tout ce que j'exige à quinze ans. Assurément je ne suis pas cher ; bien entendu pourtant que peu à peu

le cabinet & l'usage du monde feront le reste. Je citerai souvent Horace par mon propre goût & sur le sentiment du P. du Cerceau.

J'étois pour Ovide à quinze ans,
Je suis pour Horace à quarante.

En effet, par tout il est plein d'une morale solide, par tout il est orné de traits brillans; quoi de plus beau par exemple que la dixiéme ode du second livre? Le *rectius vives* nous procure la paix interieure qui ne peut être que le fruit d'un attachement inviolable à l'esprit de justice & aux bonnes mœurs, l'*auream mediocritatem* nous apprend à moderer nos desirs, le *littus iniquum* désigne bien une fortune faite à la hâte; & il me semble que le *benè præparatum pectus* est une leçon bien salutaire dans les disgraces.

Dès qu'un jeune homme bien conduit a exprimé tout l'esprit & tout le suc de Ciceron, d'Horace, & de Virgile, il doit s'attacher avec une très-grande attention à tous les exercices qui conviennent à son temperament & à sa condition. Je crois que le dessein est très-utile, mais quand on sçait attraper un point de vûe & ébaucher un plan, on doit en demeurer là, à moins qu'on ne soit destiné au génie

& aux fortifications ; ſans quoi ſi l'on va juſqu'à la peinture, on contracte un goût dangereux, on ſe ruine en originaux, & l'on reſte un original. Tel qui devroit ſçavoir camper, juger, parler, ne ſçait que peindre.

Pour la danſe, c'eſt un ornement qu'il eſt bon de ſe procurer, mais il ne dure qu'un quart d'heure ; à trente ans on ne danſe plus, & alors c'eſt le plus petit merite du monde d'être bon danſeur ; ce n'eſt pas que la danſe ſoit un exercice inutile ; elle apprend à ſe preſenter de bonne grace, à marcher de bon air, à bien placer la tête & le corps, elle donne de l'oreille. Autrefois même on étoit charmé de voir bien danſer une courante. Seneque nous apprend que Scipion aimoit à danſer ; & Louis XIV. le Prince de l'Europe le mieux fait, étoit le meilleur danſeur de ſon Royaume. Mais aujourd'hui qu'on ne va aux aſſemblées que pour courir comme des fous, ou pour faire le rôle de polichinelle ; aujourd'hui que les jeunes gens s'étudient à devenir boſſus & à faire la révérence le pied en l'air, on ſe trompe ſi l'on croit aller au bal. C'eſt renouveller les bacchanales des payens, c'eſt aller au-devant de la pleureſie. Liſez l'article du bal dans le Dictionnaire de Trevoux.

Je penſe mieux de la muſique ; c'eſt une reſſource pour toute la vie, mais dès que l'on ſçait déchifrer un air & faire ſa partie, c'en eſt aſſez. Rien de plus mépriſé qu'un homme de qualité qui ne ſçait faire que le muſicien. Il eſt fort à craindre qu'il ne joue du thuorbe quand il faut monter à l'aſſaut, ou qu'il ne frédonne à l'audiance. Six mois d'armes ſuffiſent ; il eſt auſſi utile de ſçavoir ſe défendre que dangereux & mépriſable de faire le gladiateur. Le cheval eſt abſolument neceſſaire ; mais un an, c'eſt aſſez. On ne monte plus longtems que par amuſement, ou pour remplir le vuide du tems qu'on ne ſçait pas mieux employer. Procurez-vous tous ces ornemens, ils ſont gracieux, ils font honneur au pere & au fils. Mais préférablement à tout attachez-vous à la lecture.

Il faut ſur-tout ſçavoir l'hiſtoire ; c'eſt de toutes les ſciences celle dont on doit faire le plus de cas ; c'eſt le témoin des tems, l'ame de la memoire, la lumiere & l'oracle de la verité. Elle nous apprend la morale en nous propoſant des exemples de vice & de vertu pour ſuivre les uns & pour fuir les autres. Rien même n'eſt plus à deſirer que la faveur des Hiſtoriens, puiſ-

que leur plume eſt celle de la renommée & de l'immortalité. Enfin tout le monde devroit ſçavoir l'hiſtoire, puiſqu'elle eſt faite pour tout le monde, & que ſon principal objet eſt l'inſtruction generale. Mais il faut ſçavoir que la carte & la chronologie ſont moins des ſciences détachées que des parties eſſentielles de l'hiſtoire, ſans leſquelles on ignore les époques importantes & le theâtre des grands évenemens.

Vous qui voulez bien ſérieuſement tendre à la perfection, recueillez tout le fruit que vous pouvez tirer de l'éducation précieuſe que vous donne un pere tendre, connoiſſeur & attentif. Les momens ſont bien chers, mettez-les à profit. Vous êtes libre, ô l'heureuſe ſituation! Qui ſçait ſi quelque jour vous ne ſerez point poſſedé de la fureur d'amaſſer de l'argent? Aujourd'hui faites valoir au centuple celui de votre pere, amaſſez du merite; chaque choſe & chaque occaſion vous en fourniſſent les moyens. Ne vivez pas au hazard; examinez, refléchiſſez, écrivez; & ſongez par avance que rien n'eſt ſi beau ni plus utile pour vous que de vous faire eſtimer par des endroits qui ne dépendent que de vous-même. Tôt ou tard les dons &

les talens ont leur part à la distribution des graces; & l'honnête homme ne veut devoir sa fortune qu'au merite & à la vertu.

Si l'on vous fait voyager, ne ressemblez pas à ces évaporés qui ont couru tout le monde & qui n'ont rien vû. Ayez toujours sous vos yeux la carte & l'histoire du pays, apprenez quels en sont la Religion, les mœurs, les forces, le commerce, la source & le cours des fleuves, la proprieté & l'étendue de l'Etat. Sçachez-en toutes les révolutions, & voyez-en s'il se peut tous les anciens monumens. Un peu de courage, mon enfant, devenez homme.

Vous sçavez sans doute les principaux évenemens qui regardent les hommes depuis leur création jusqu'à Moyse. Vous sçavez que les Hebreux, les Israëlites, les Juifs, & le peuple de Dieu ne sont qu'un même peuple; & comme il n'est pas permis d'ignorer tout ce qui regarde un peuple que nous representons par adoption, nous examinerons tout ce qui lui est arrivé d'important depuis que Moyse l'ayant tiré miraculeusement d'Egypte, ce peuple se trouva mêlé avec les Grecs. Nous verrons combien d'états se sont trouvez

vez confondus dans tout ce qui s'eſt appellé la Grece. Nous ne perdrons rien de tout ce qui regarde cette Monarchie ſi renommée par la valeur, par la ſageſſe & par l'érudition. Nous verrons la petiteſſe & la ruſticité des Romains dans leur fondation, en comparaiſon de la ſplendeur des Grecs. Après le regne des ſept Rois de Rome qui fut environ de deux cens cinquante ans, & la durée de la République qui fut de cinq cens, nous entrons dans les Céſars, & nous touchons à cette époque adorable du ſalut de l'homme. De-là nous paſſerons legerement ſur le regne des quarante Empereurs qui dura trois ſiécles, pour admirer & pour mediter Conſtantin le Grand.

A ce nom ſi révéré vous ſentez qu'il y a bien du plaiſir à étudier en galant homme. Vous franchiſſez les bornes où l'enfance vous reſſerroit. Vous êtes charmé du zele de Conſtantin contre les Donatiſtes dans les Conciles de Rome & d'Arles, & vous redoublez votre admiration au Concile de Nicée. C'eſt là que l'Arianiſme eſt foudroyé, & que J. C. eſt declaré conſubſtantiel à ſon Pere. C'eſt là que Conſtantin le maître du monde, le premier du nom, & le premier Em-

pereur Chrétien, dépose toute la pompe de la Majesté pour faire plus d'honneur à l'humilité chrétienne. On y voit ce nouveau Proselyte se confirmer dans sa foi, & confirmer la foi des autres. Il n'accepta qu'avec une politesse infinie la place qui lui étoit dûe ; il prouvoit par cette démarche qu'il ne rougissoit pas de se trouver à la tête des Confesseurs de J.C. si cruellement outragé par Arius.

Voulez-vous remonter à la source de ces prodiges ? C'est l'ouvrage de la foi. Dieu inspire à Constantin de croire, & il croit. C'étoit à lui qu'étoit réservée la gloire d'arborer le premier l'étendart de la Croix, *in hoc signo vinces*. A peine a-t-il sanctifié ses drapeaux de ce signe triomphant, que le Dieu des armées vient à son secours. Maxence plus fort de moitié que Constantin sort de Rome ; il s'approche, il est battu. Ces réflexions jointes au souvenir de tous les secours que les Romains avoient prêtés aux Juifs de la Grece, me font sentir que Dieu avoit résolu de tous les tems de faire de Rome la Jerusalem du Christianisme, & le siege principal de ma religion.

J'admire encore Constantin le Grand dans sa nouvelle Rome autrefois Bi-

sance, aujourd'hui Constantinople, & Stamboul chez les Turcs. Je me souviens en passant que Constantin I. la bâtit en 330. & que Constantin XV. surnommé Paléologue, la perdit en 1453. triste époque pour le Chrétien !

Sur ces grands évenemens je partage mon attention entre le progrès de l'Eglise & les évenemens des deux Empires. Je tombe enfin sur l'Histoire des Musulmans. J'examine ce qu'ils étoient avant le quinziéme siecle, qu'ils prirent Constantinople ; je parcours tous les évenemens de l'Europe sur l'histoire de chaque Etat qui la compose, & j'acheve ma course historique par ce qui concerne ma Nation dont je me fais une impression plus circonstanciée, parce que ses interêts me paroissent personnels.

N'oubliez pas de passer de l'Histoire aux différens systêmes de Philosophie, à quelque connoissance des beaux Arts & à la Fable ; de-là au Droit Romain, aux coûtumes particulieres, aux usages, surtout à ceux de votre Province, pour ne point demander mal à propos, & pour sçavoir vous défendre : étudiez les interêts des Princes & les négociations, afin que muni des principes généraux & essentiels, vous

ne soyez neuf sur rien, & que vous ayez au moins l'ouverture nécessaire pour tirer plus de fruit de l'attention que vous serez obligé de donner aux devoirs de votre état; mais pour vous délasser d'une sorte de lecture que vous pourriez regarder comme un travail, lisez quelques volumes choisis dans tous les genres de l'aimable Littérature qui rafinent le goût en ornant l'esprit.

A l'égard de la pluralité des Langues, convenons que sur cet article nos Voisins sont plus habiles que nous; il n'en est point parmi eux qui ne regardent notre Langue comme un surcroît d'agrément & de politesse; & nous, nous négligeons tous leurs idiomes à un point qui nous fait accuser d'orgueil, ou soupçonner d'incapacité; d'ailleurs, quand nous sommes obligez de commercer en pays étranger, nous tombons dans la nécessité de nous servir de truchemens qui souvent trahissent nos secrets, ou qui nous rendent mal ceux des autres. Et que me servira de vivre sous un Roy qui soit le Pere de ses Peuples, si mon insuffisance ne lui permet pas de me confier ses interêts? C'est tout à la fois une espece de honte & un obstacle à la fortune d'i-

gnorer tous les idiomes de l'Europe. Nous avons mille bonnes choſes en Eſpagnol, en Anglois & en Italien. On ne peut diſputer à l'Allemagne une profonde érudition ; ſi la Langue eſt un peu difficile, auſſi eſt-elle plus néceſſaire, non-ſeulement par reſpect pour la premiere Cour du Monde Chrétien, mais encore par rapport à nombre de Princes très-puiſſans auprès deſquels on peut être chargé de quelque commiſſion, & dont il eſt auſſi honorable qu'utile de mériter la bienveillance. Pourriez-vous vous ſouvenir ſans émulation, que Ciceron courut toute la Grece & toute l'Aſie pour apprendre ?

Déja l'on a compris que cette Préface n'eſt que le *Compendium* de la Philoſophie dont je vais dicter les cahiers, & l'on juge bien par cet arbre gé qu'elle n'eſt barbouillée ni de *Ceſare Cameſtres*, ni de *Baralipton*. Elle ne ſentira point la pouſſiere de l'Ecole, & par là-même elle ſcandaliſera le tiers-ordre du pays Latin. Mon but eſt de ſaiſir le cœur d'un jeune homme avant qu'il s'embarque ſur la mer orageuſe du monde, où l'exemple ſéducteur & la vivacité des paſſions font faire ſi ſouvent naufrage à la vertu : *principiis obſta*. Il

faut préſerver, conſerver, ameliorer le caractere; il faut que la raiſon prévienne l'âge, ſans quoi la jeuneſſe a tout à craindre. C'eſt ce qui a fait dire à un Auteur très-délicat,

Que c'eſt une zone torride
Qui coûte beaucoup à paſſer. *Le P. du Cer.*

Si nous voulons que nos conſeils ſoient de quelque utilité, commençons par flatter l'attention de ceux qui nous écoutent; c'eſt le moyen le plus ſûr de la fixer. Gagnons d'abord la confiance, bientôt après nous gagnerons le cœur. Meſurons nos matieres & notre ſtile ſur la pénétration de notre éleve. Conduiſons-le par degrés aux ſujets les plus intéreſſans; égayons ſur tout les raiſonnemens les plus forts par des traits qui délaſſent l'eſprit & qui le raniment. Les ſentimens tiennent bien mieux, quand c'eſt l'eſprit qui les introduit dans l'ame.

On ne peut aſſez ſouvent ni en trop de façons rappeller aux jeunes gens l'idée de leurs devoirs. On blâmera peut-être la maniere aiſée dont je traite une matiere ſi importante; mais je ne ſçaurois me refondre, ni ſur ma maniere de penſer, ni ſur le tour que je

donne à ce que je penſe : enfin je veux apprendre à un jeune homme à réfléchir. Il eſt vrai que portés à nous livrer à nos paſſions, nos réflexions les plus judicieuſes ſont ſouvent impuiſſantes ; mais ſi l'on ne doit pas ſe flatter qu'à force de réfléchir on parviendra à une ſageſſe conſommée, du moins avec le ſecours de l'âge qui apprend à penſer, & qui amene quelquefois le bon eſprit, on corrige aujourd'hui un défaut, demain un vice, & ſi l'on ne devient pas tout-à-fait ſage, on devient moins fou ; c'eſt, je crois, à ce moins de folie que ſe réduit la ſageſſe des hommes.

Nous ne ſommes ni aſſez raiſonnables, pour nous fixer à jouir des plaiſirs que la Religion permet, ni aſſez ingénieux pour corriger par le ſecours de la raiſon l'amertume de nos diſgraces. Otez de la raiſon cette affreuſe auſterité que lui prêtent ceux qui la craignent, parce qu'ils ne la connoiſſent pas, ou qui la haïſſent, parce qu'elle les bleſſe par l'endroit ſenſible ; ôtez de la paſſion ſon oppoſition au Chriſtianiſme, arrachez-en tout ce qui peut nuire à la réputation, à la ſanté & à la fortune ; aſſujettiſſez-la à des principes, & ne vous en laiſſez pas tiranniſer, vous

n'en deviendrez que plus heureux: En un mot que la raiſon ſoit votre paſſion dominante. Je crois que c'eſt-là la Philoſophie qu'un jeune homme doit apprendre avant que la corruption attente à ſon cœur: C'eſt donc une aſſez louable occupation que de ſonger à former un vraiment honnête homme. Rien n'importe plus à la gloire d'un Etat que de jetter dans l'ame de ceux qui peuvent devenir d'excellens ſujets, les ſemences de la plus haute vertu.

Il eſt vrai qu'on ne convertira jamais tous les hommes, ils pêcheront toujours, & c'eſt une raiſon de toujours écrire. Je crois pourtant qu'ils ne ſe corrompent de plus en plus que parce qu'on ne leur tient que des diſcours de ſpiritualité, ou qui ſentent trop l'Ecole. La dévotion ou l'étude leur font également peur. Je prends une autre route, la ſeule qui me convient; je ne fais point le docteur avec mon éleve, je dépouille ma morale d'une ſéverité rebutante, je le flatte par les plaiſirs innocens, pour le ramener plus ſûrement à ſes vrais interêts. Ce moyen m'a paru le plus ſûr pour percer juſqu'au fond de l'ame.

A un pédant ou à un hipocrite, pro-

poſer de la conformité entre les plaiſirs innocens & les bonnes mœurs, quel paradoxe ! Quelle héreſie ! C'eſt Epicure reſſuſcité. D'autre côté, la fougueuſe jeuneſſe traitera mon ſyſtême de viſion ; accoutumée depuis quelque tems à préferer la groſſiereté, l'ignorance & la débauche à la politeſſe, à l'érudition, au bon eſprit ; elle regarde le don des manieres comme une puerilité, le don de bien penſer comme un apprentiſſage academique, & la moderation des deſirs comme une vertu de Chartreux ; ainſi en cas d'examen & de cenſures deces deux parts, je ſerois diſpenſé de répondre, puiſque les deux objections ſe détruiſent mutuellement.

D'ailleurs, les plus ſcrupuleux ſçavent bien que le monde demande une autre éducation que le Cloître : & mon projet eſt de faire un galant homme, un parfaitement honnête homme, un homme de mérite, un homme de bien. Que la jeuneſſe commence par ſe faire un eſprit de verité, d'équité & de droite raiſon, on ne peut pas lui demander moins. A ce commencement de caractere ajoûtez la bonté d'ame, le bon eſprit, le don des manieres, & le goût des bonnes œuvres, c'eſt tout ce que je demande

de vous ; & c'eſt par ces quatre parties principales de caractere que j'eſſaye de vous conduire au vrai mérite.

A quelle extremité la corruption du monde nous réduit ! quelles précautions elle exige ! Il faut ruſer avec l'homme pour le ſervir efficacement, il faut entrer dans ſon cœur avec art, il faut prévenir ſes préjugez, car quel moyen de les détruire ? il faut ménager ſa pareſſe, & laiſſer pourtant quelque choſe dans l'eſprit de celui qui trop tôt rebuté ne voudroit pas tout lire. Il faut à ſon gré montrer ou ſupprimer de l'eſprit, faire briller le ſien aux dépens du nôtre, & recevoir comme une grace de ſa part la peine qu'il trouve à lire ce qu'on n'écrit que pour lui.

Jeune homme que je veux moins flatter qu'inſtruire, accommodez-vous à mon eſprit, prenez aujourd'hui ce qui vous convient, & gardez pour un âge plus avancé les réflexions qui vous paroîtront au-deſſus de vous. Raprochez toutes les ſaiſons de l'homme & tous les états de la vie. Peut-être trouverez-vous tout ce qui vous eſt utile depuis le matin juſqu'au ſoir de votre âge, & pour toutes les ſituations où vous pourrez être : peut-être même que ce qui ſera vraiment inutile pour vous,

vous paroîtra neceſſaire par raport aux autres. Aſſujettiſſez donc votre pénétration à l'étendue de mes ſoins, & prouvez par un redoublement de vertu l'efficacité de mon zele.

Un exemple bien reſpectable devroit, ce me ſemble, donner quelque autorité à mes conſeils. Peres de famille, réveillez-vous, multipliez vos ſoins, paitriſſez le pain de vos enfans avec le levain de la raiſon. Aimable jeuneſſe, ſentez une bonne fois tout le prix du mérite perſonnel. Laiſſez loin de vous le tourbillon des pervers, formez-vous un excellent caractere, ſoïons tous amis, mais ſoyons encore plus amis de la vertu, & ſouvenons-nous tous enſemble d'un grand trait le plus propre à nous y conduire.

Philippe de Macedoine n'eut rien tant à cœur que l'éducation de ſon fils. De-là le choix d'un Gouverneur & d'un Précepteur l'élite de la Grece. Peres, voilà pour vous. Olimpias eut les mêmes vûes que Philippe : elle n'étoit pas moins curieuſe de la perfection d'Alexandre ; & comme ſi elle eût deviné qu'il deviendroit le vainqueur de l'Aſie & le modele des heros, elle tourna dès ſon enfance toutes ſes penſées & tous ſes ſentimens du côté de la grandeur. Elle ne ſongeoit pas comme la

plûpart des femmes à faire de son fils *un petit-maître* ou un adonis : Meres, voilà votre leçon : Enfans, voici la vôtre. Dés qu'Alexandre élevé par ces grands maîtres, eut défait Darius, la cassette du vaincu enrichie de tout ce qu'il y avoit de plus précieux en Orient, & qui ne servoit pourtant qu'à contenir des parfums, devint pour le vainqueur un coffre fort respectable seul digne de contenir l'Iliade d'Homere. Alexandre mépriſa la molesse qui perdit Darius : il aima les belles-lettres qui illustrerent Aristote, & il eut une même avidité pour l'éloquence & pour la gloire. Que chacun de nous, proportion & subordination gardées, mette suivant son état cet exemple à profit : c'est tout le fruit que j'attends de mon syſtême.

Ne pouvant pas prévoir de quel côté votre goût portera votre esprit, je ne puis mieux faire que de vous proposer des réflexions utiles sur la matiere qui s'offre quand j'écris. Remarquez un moment avec moi jusqu'à quel point on portoit la superstition avant le Christianisme. Le jour même qu'Alexandre vint au monde, Crostrate, ce fou si fameux dans l'histoire, croyant s'immortaliser brûla le temple d'Epheſe conſa-

cré à Diane. Les Fabuliſtes de ce tems-là ont dit que la Déeſſe uniquement occupée de cette naiſſance, aima mieux préſider aux couches d'Olimpias que de ſauver ſon temple de l'incendie. Ne ſeroit-ce point ce ſoin officieux de Diane qui dans la ſuite auroit porté Alexandre à vouloir ſe faire diviniſer ? peut-on lire toutes ces extravagances ſans réflechir que les plus grands hommes ſont ſujets à de grandes foibleſſes, que les Princes ſont bien à plaindre quand ils ſe livrent à de lâches adulateurs, que les Dieux de la fable étoient bien bornez, & que le temple d'Epheſe n'étoit pas bâti ſur la pierre dont parle S. Matthieu ?

Si vous me liſez avec ce bon eſprit dont je vous parlerai, vous ne croirez pas que par ces citations je veuille faire parade d'épiſodes hiſtoriques qui ſont ſçus de tout le monde, mais que je veux vous apprendre à lire avec fruit. Que ces exemples vous ſervent pour tout ce que vous lirez. N'oubliez pas ſurtout ce conſeil déciſif que je vous répeterai cent fois, faites de bonnes remarques. Donnez à cet uſage précieux du tems deux heures par jour, vous ne ſerez jamais homme inutile, vous vous ſuffirez à vous-même, & vous

amaſſerez de bons materiaux.

Quelque trait que je cite, quelque ſtile que je prenne, jeune homme, tout eſt conſeil pour vous. Uſez ſobrement de celui que je vous ai donné ſur la pluralité des langues. Rien ne vous doit diſpenſer d'apprendre préférablement à toute la pureté & la délicateſſe de la vôtre, & il n'eſt donné qu'aux Dames de parvenir à ce point ſans le ſecours de la latinité. Le Latin bien conçu conduit à l'intelligence des grands Ecrivains, & le Latin joint au François fait déchifrer aiſément l'Eſpagnol & l'Italien. De meme ceux qui poſſedent le bon Allemand ont une grande ouverture pour l'Anglois, le Hollandois & & les autres langues du Nord. Je ne dis rien du Grec, parce qu'il n'eſt utile qu'aux Sçavans de la premiere claſſe qui veulent remonter à la ſource, & conferer le texte avec la traduction. Mais rien ne m'étonne plus que de voir quelques Sçavans farcis d'idiomes étrangers, & qui ſçavent à peine bégayer celui qui leur eſt propre. Comment peuvent-ils devenir gens de merite, ſi paſſant toute leur vie à décliner & à conjuguer, ils ne font pas attention que toute langue ne peut ſervir qu'à apprendre des choſes?

Quel triomphe pour la vertu ! il n'eſt point d'homme vicieux qui ne veuille la tranſmettre dans ſa famille. J'ai ſaiſi ce ſentiment qui fait ſeul le merite de ce Traité. Le pere que j'attaque ne quittera ni ſes paſſions ni ſes préjugez ; mais il me pardonnera les reproches que je lui fais, en faveur des conſeils que je donne à ſon fils. Si ce fils prend du goût pour des principes certains & pour des conſéquences juſtes, il ſuſtituera aux ſiens un nouveau ſyſtême d'éducation : & c'eſt le ſeul moyen de rendre les hommes tels qu'ils devroient être.

Je leur démontrerai que ce qu'on appelle la Philoſophie des honnêtes gens n'eſt autre choſe que le ſecret d'allier la ſageſſe & la gayeté, l'érudition & la politeſſe, la fermeté & la complaiſance, beaucoup de raiſon & un peu d'eſprit. Sans ſageſſe, on prodigue ſon repos, ſa fortune & ſa ſanté. Sans gayeté, vous écartez les gens aimables dont, vous avez beſoin, & vous vous livrez au chagrin qui vous tue. Sans érudition, vous ne ſçauriez vous ſuffire à vous-même, & les fâcheux vous aſſomment. Sans politeſſe, vous reſtez comme un ours dans votre taniere, vous faites brutalement grand'chere,

& vous vivez seul. Sans fermeté, les élemens ou les scélérats vous persécutent, & le moindre revers vous accable. Sans complaisance vous passez pour un féroce ou pour un tiran. Sans raison, vous n'agissez, vous ne parlez, vous n'écrivez que par caprice. Sans esprit, vous gâtez les meilleures choses, & vous déplacez jusqu'à la vertu.

Nous cherchons tous les moyens de devenir heureux, ce sentiment est de l'essence de notre nature, & de tout ce qui nous flatte rien n'échape à notre attention. Qu'on se marie, on attend un fils. Jusques-là tout est dans l'ordre si on concilie ses plaisirs sur ses devoirs: enfin ce fils vient, & le plus souvent on confie son éducation à un homme grossier qui ne sçait pas lire. Pourquoi? le bon marché fait tout prendre, & on ne veut pas réflechir qu'on ne sçauroit assez payer un excellent précepteur: voilà le premier principe du mal. L'enfant de son côté craint son theme comme le pilote craint l'écueil. Ciceron, Virgile & Horace sont ses grands ennemis: s'ils l'accusent de paresse, il les traite de calomniateurs, & le précepteur de bourreau. Enfin il est peu de précepteurs capables de convaincre la jeunesse

que l'étude n'eſt ni un métier ni un fardeau, que c'eſt une peine courte & legere, qu'elle ouvre l'eſprit, & qu'elle nous rend propres à tout. Le maître ſouvent plus borné que le diſciple ne l'inſtruit qu'à la façon des perroquets. Il ne ſçait point applanir la voye ni adoucir la dureté des termes. Jamais de ces traits hiſtoriques qui trouveroient ſi bien leur place dans la converſation. La matiere qu'on traite, & l'eſprit de l'écrivain ne ſont point ſentis; cependant la traduction eſt faite, la leçon eſt répetée, l'écolier gagne l'image, le pedant s'applaudit. Avec tout cela le précepteur mal choiſi par avarice fut toujours & ſera toujours un ſot, & l'enfant qui promettoit, mal dirigé, reſte un ignorant. Ce déſordre finira quand on changera de ſyſtême.

Quel affreux renverſement ! mille gens diſtinguent fort bien l'eau de la Barbade de la *fine orange*, & donneroient des leçons de trictrac & d'échets, qui ne ſçauroient définir un ſubſtantif & un adjectif. On veut ſçavoir les choſes, & on eſt effrayé de la maniere de les apprendre. Si j'avois dit aux Dames d'Allemagne qu'aimer eſt le plus joli verbe du François, que tendreſſe & beauté ſont les plus ri-

ches ſubſtantifs de notre langue, & que conſtance *éternelle* eſt un adjectif rare parmi nous, elles m'auroient regardé comme un précepteur aſſez galant. Mais ſi je dis tout uniment à nos Dames que toutes les choſes de la vie ſont autant de ſubſtantifs, & que l'adjectif eſt l'épitéte qui exprime la qualité de chaque choſe : ſi j'ajoute que deux adjectifs ne ſçauroient former un ſubſtantif, elles me prendront pour un ſecond *Triſſotin*. En un mot nous craignons d'apprendre ce que nous devons ſçavoir. Nous ne voulons pas remonter juſqu'à la racine des choſes. On haït les principes, on ſe croit aſſez habile quand on ſçait effleurer le bon de la ſuperficie. On ne veut pas parler mal, & on ne veut pas apprendre à parler bien : on ne veut pas ſçavoir définir, & on voudroit raiſonner juſte. C'eſt de cette contradiction monſtrueuſe que naiſſent tous les barbariſmes dans le langage, & tous les ſophiſmes dans le raiſonnement. Ceci n'eſt qu'un canevas : j'ai tâché de le remplir en nourriſſant & en multipliant mes Chapitres.

J'ai lû & relû ce Traité avec plus d'attention que jamais, non en Auteur qui s'admire, mais en Ecrivain qui cherche de bonne foi à connoître ſes

fautes & à les corriger. Je ne voudrois avoir plus de talens que pour contenter plus parfaitement mes Lecteurs. Je suis homme, donc je suis foible, & je puis sans honte avouer ma foiblesse. J'attendois mes derniers exemplaires avec quelque empressement; j'avois même emprunté de nos meilleurs Ecrivains les embellissemens qui me paroissoient convenables pour introduire mon Livre chez les curieux plus honorablement que la premiere fois. Hélas! j'eus peine à le reconnoître, tant il étoit mutilé, & je ne pûs m'empêcher de jurer tout bas.

En effet, quoi de plus rebutant pour le Lecteur, que d'être obligé de deviner une période travestie, & de rétablir une construction deshonorée par une ponctuation ridicule? Ce défaut plus important qu'on ne pense, pourroit gâter les livres les plus respectables, & dont nous tirons nos regles les plus infaillibles pour les mœurs. La régularité ou l'irrégularité de la ponctuation rendent le même texte susceptible de deux interprétations diametralement opposées. L'esprit vivifie, mais la lettre tue : tout le monde ne sçait pas bien lire ; & si la ponctuation est très-importante dans la langue

Latine, mille fois plus abondante & plus énergique que la nôtre, comment le François peut-il être entendu, ſi l'Impreſſion le défigure?

Mais enfin la penetration des connoiſſeurs a ſuppléé en ma faveur aux fautes de cette eſpece, & il y auroit de ma part de la mauvaiſe humeur à me plaindre amérement de ce que le Public a obligeamment pardonné. Je ne ſerai pas ſi indulgent ſur mes propres fautes, je les ai ſenties, je les avoue, & j'ai tâché d'en réparer une partie: car combien en reſtera-t-il encore que l'exactitude toujours la dupe de l'amour propre, n'aura pas même remarquées? On ſe pardonne un tour défectueux en faveur d'un joli trait, on ſacrifie la raiſon à l'eſprit: tous les Auteurs en ſont là; mais pourquoi cette réflexion? on m'a compris dans l'amniſtie generale.

Je ſuis tombé dans des négligences grammaticales que tout autre Ecrivain plus clairvoyant & plus circonſpect que moi auroit apperçues. Il eſt vrai que ſouvent il en échappe de pareilles à la legereté de la plume, qui quand l'eſprit eſt de belle humeur, vole rapidement de periode en periode. Chacune a ſes termes favoris, & on ſe fait un

ſtile d'habitude. De là des tours & des expreſſions qui reviennent ſans ceſſe malgré l'Auteur. Tantôt occupé à exprimer un ſentiment ou à polir une penſée, tantôt plus attaché aux traits qu'à la draperie, je n'ai point réflechi que quand on peint d'imagination, on employe trop ſouvent les mêmes couleurs. Une idée que je trouvois heureuſe aidoit à la vivacité à me ſéduire. Enfin je ne me ſuis apperçu qu'après l'impreſſion de ces répetitions involontaires qui gâtent le ſtile : les réflexions les plus judicieuſes & la narration la plus coulante ont également beſoin des graces de la varieté.

Les défauts dans le plan ſont plus importans & moins pardonnables, parce que la vivacité ne peut pas ſervir d'excuſe, & que le parfait arrangement d'un ouvrage eſt la preuve la moins équivoque d'une bonne judiciaire. J'ai eu tort de laiſſer ſubſiſter pour le premier Chapitre de mon Livre ce qui n'en étoit que le diſcours préliminaire. C'eſt porter trop loin la ſingularité que de comprendre dans le corps d'un ouvrage ce qui eſt néceſſairement un hors d'œuvre. Cette faute de ma part eſt d'autant plus groſſiere, que je ſuis convenu dans la ſeconde édition que ce premier Chapi-

tre n'étoit que le *Compendium* ou l'abregé de ma Philoſophie. Cette contradiction de ma part ne pourroit-elle pas s'appeller par un Philoſophe rigoriſte *contrarium in objecto ?* Je réduis donc le nom de Chapitre à celui de Préface. L'enflure des mots ne fait pas la valeur des choſes.

Voici ſelon moi la plus groſſiere de mes fautes. A peine mon éleve ſçavoit bégayer l'idiome des Latins, que je le conduiſois en homme de mon âge, ſans réflechir que j'écrivois pour un homme de quinze ans. Je venois de dire que j'eſſayois de faire un homme, & je croyois parler à un homme fait. Tout le monde ſçait qu'un diſcernement juſte & délicat ſur les ouvrages d'eſprit eſt le fruit le plus précieux qu'on puiſſe tirer de l'érudition, & il eſt vrai que ſans cette juſteſſe de goût on ne ſçauroit acquerir les grands dons de bien penſer, de bien parler, de bien écrire. Or ces dons ne ſont aſſurément pas à la portée du jeune homme dont l'eſprit s'émancipe, mais dont la raiſon n'a pas encore atteint ſes années de majorité. Je devois donc lui donner quelques conſeils ſur les moyens de les acquerir. Vouloir conduire quelqu'un à la perfection ſans lui frayer le chemin

qui y mene, c'eſt paſſer du commencement à la fin, *omiſſo medio* : c'eſt reſſembler à ces faux Prêtres qui uſurpent le Sacerdoce *per ſaltum*. Il ne faut pas d'avis trop élevez à l'homme qui commence, & de l'apprentiſſage au chef-d'œuvre l'intervalle eſt grand.

Au commencement de cette Préface j'ai montré qu'une fade critique ne m'ébranloit pas : ici je donne un exemple de la ſéverité avec laquelle on doit ſe critiquer ſoi-même. Mais ce n'eſt pas aſſez de ma part de ſentir & d'avouer mes torts, je dois ſur tous les chefs une ſorte de ſatisfaction ; & je ſouhaite qu'on la trouve dans les changemens que j'ai faits, & dans le nouveau Chapitre que je donne par ſupplément ſur les premiers élemens de la litterature. Je ſçai qu'il eſt difficile de remplir des lacunes : il en coûte pour ajuſter un milieu entre ce qui le précede & ce qui le ſuit ; nous ne voyons même perſonne qui veuille finir l'ouvrage d'un autre. S'il eſt mauvais, il ne merite pas qu'on l'acheve ; & s'il eſt au mieux, on ne veut point travailler d'après un grand Maître. Le Roman de Voiture, & le Virgile traveſti de Scaron ſont reſtez imparfaits. Si j'avois été meilleur Architecte, j'aurois mieux entendu le

deſſein & l'execution : je n'aurois pas été obligé d'épaiſſir mes fondemens, & de travailler dans œuvre.

Pourquoi voit-on tant d'ignorans, de pareſſeux, de libertins, d'hommes groſſiers & inutiles ? C'eſt qu'on ne met point à profit cet âge fortuné que j'oſe appeller intermediaire entre les détails répugnans de la ſcholaſtique & les vûes ſérieuſes d'un établiſſement. On peut dire en géneral qu'un jeune homme eſt auſſi charmé d'avoir fini ſes claſſes à quinze ans qu'un portefaix qui ſe débaraſſe de ſon fardeau ; il ne voit plus que de cent lieuës le College qu'il vient de quitter, il en abhorre le ſouvenir, il ſe croit tiré d'eſclavage, & ce nouvel affranchi ne s'occupe plus que de ſes exercices, de ſon entrée dans le monde, des agrémens exterieurs, des plaiſirs folâtres, de la compagnie des jeunes fous, & de la neceſſité prochaine d'opter entre l'épée & la robe. Dans le fort de cette ſéduction de toute eſpece, que devient la précieuſe érudition dont les premiers principes lui ont coûté tant de tems & tant de ſoins ? C'eſt un avorton qui perit avant que de naître : c'eſt une fleur qui ſe fane avant que d'épanouir : ſemblable au foin qui croît ſur le toit d'une mauvaiſe

vaiſe chaumiere, & dont on ne recueille rien, *ſicut fœnum tectorum, &c.* Je ſçai que ce trait du Prophete Roi regarde plus les pervers que les ignorans, auſſi je n'en tire qu'une comparaiſon. Si on en veut voir la traduction litterale, on la trouvera dans Malherbe ; mais je croi qu'on me ſçaura bon gré de rapporter du moins ici ces quatre beaux Vers de Heſnault.

Toi qui meurs avant que de naître,
Aſſemblage confus de l'être & du néant,
Triſte avorton, difforme enfant,
Rebut du néant & de l'être, &c.

Les jeunes gens donnent dans deux extrémitez étonnantes. Si on tâche de leur inſpirer du goût pour les belles-lettres, ils croyent qu'on veut les remener à pas d'écreviſſe juſqu'à la mécanique de la Grammaire, ou qu'on va les élever par degrez juſqu'aux langues Orientales. Ils ne ſçavent pas que le Rudiment du monde eſt le plus néceſſaire de tous les livres. Mais celui qui a un peu de ſéve & de raiſon penſe bien autrement. Il veut ſçavoir l'étimologie des termes qui lui avoient fait peur, & il ne veut pas ſe reprocher d'avoir perdu dix ans de ſa vie à défricher un champ raboteux. Il veut connoître à

fond ces illuſtres morts qu'il n'avoit qu'entrevus, & dont il avoit craint le commerce. Il forme ſon eſprit & l'enrichit aux dépens du leur. Ce qu'il avoit trouvé un métier pénible, lui paroît le plus beau de tous les Arts. La mine eſt découverte, & il creuſe. Le fonds eſt cultivé, & il recueille au centuple. Enfin il s'introduit courageuſement dans le ſentier qui mene à la gloire, & c'eſt là que commencent les prodiges de l'émulation, ſans laquelle on ne verroit pas de Grands-hommes.

Voilà ce que j'attends des ſujets aimables & dociles qui voudront bien me regarder comme leur ami, & tirer quelque utilité de mes conſeils. Prêt à me réjouir avec eux, qu'ils s'inſtruiſent avec moi. Il ne s'agit entre nous ni de décliner *Muſa*, ni de ſoutenir au College Royal une Theſe en langue Hebraïque. Je ne leur propoſe qu'un milieu judicieux & amuſant entre l'ignorance & le profond ſçavoir. J'admire les hommes vraiment doctes comme les vrais devots. Mais je ſuis ſi perſuadé qu'il eſt peu de ſçavans qui d'ailleurs ayent du merite, que j'ai toujours craint de me gâter le peu que j'ai d'eſprit, ſi je me heriſſois d'un ſçavoir inutile. Le Chevalier de Cailly penſoit de même.

Dieu me garde d'être ſçavant
D'une ſcience ſi profonde :
Les plus doctes le plus ſouvent
Sont les plus ſottes gens du monde.

Il faut ſçavoir, mais préferablement à tout il faut ſçavoir vivre. Je croi qu'on a l'eſſentiel de la ſcience quand on ſçait tout ce qu'un galant homme doit ſçavoir, quand on a aſſez de fond pour bien remplir les devoirs de ſon état, & aſſez d'acquis pour être ſouhaité dans un monde poli. En un mot, je demande un eſprit plus orné que ſurchargé. Mais pour ſe former l'eſprit que je ſouhaite, il faut une grande juſteſſe & une grande délicateſſe de goût, & c'eſt ce qui fait que le vrai merite eſt ſi rare. Ce goût ne ſe peut gagner que par le commerce des livres choiſis & des honnêtes gens, de ces gens qui nous gagnent le cœur en nous inſpirant le deſir de leur reſſembler. Ces hommes, ſeuls propres à piquer l'émulation d'un jeune homme bien né, vous ne les verrez point donner dans les obſcenités, dans l'équivoque, dans le quolibet, dans la fadaiſe, dans l'eſprit romaneſque. Ces fades ornemens ne devroient ſe débiter que ſur le Pont-neuf. Tout cela ſent le goût dépravé & le faux bel eſprit.

Ces deux défauts, tout odieux qu'ils ſont, gâtent bien des caracteres. Les Dames ne ſont pas moins intereſſées que nous à s'en garantir. Non que je veüille être leur Pédagogue; c'eſt d'elles que nous tenons la maniere de bien écrire & de bien parler. Elles ont une Rhétorique naturelle qui les diſpenſe de l'étude ; & ſi celles qui ſont nées avec d'heureuſes diſpoſitions vouloient ſubſtituer de bonnes lectures à de fades Hiſtoriettes & à de miſerables Romans, la ſage défiance à la préſomption, & des principes ſûrs aux préjugez & à l'entêtement, elles ſe trouveroient de niveau avec tant de femmes illuſtres dont le Catalogue ſe trouve dans tous les livres. Ces Dames ſçavoient beaucoup, mais elles n'étoient pas *les Femmes ſçavantes* de Moliere : leurs talens étoient précieux, mais elles n'étoient pas *des Précieuſes ridicules*, & *Triſſotin* n'avoit pas été leur Précepteur.

Je voyois autrefois avec admiration nombre de femmes diſtinguées courir dès cinq heures du matin pour entendre nos grands Orateurs. Je voyois les jeunes gens former entr'eux de petites Academies, prémices heureux du merite naiſſant ! On ne rougiſſoit pa

alors d'avoir de l'esprit. Aujourd'hui ce goût est usé, cette mode est passée : il semble même qu'il y ait du danger à devenir homme de merite. De là vient qu'imperceptiblement les belles-lettres vont rentrer dans le cahos d'où les tira le Cardinal de Richelieu. Le tems des Homeres, des Plautes, des Pindares, des Anacréons, des Demosthenes, voilà la gloire des Grecs. Le siecle d'Auguste, voilà la gloire des Latins. Le Regne de Louis XIV. voilà la nôtre. Mais peu curieux de la conserver, la paresse & les plaisirs nous replongent dans l'ignorance. Il est vrai que nous avons encore aujourd'hui de grands sujets dans tous les genres, mais ils sont plus rares faute d'émulation.

Nous admirons encore un peu, mais insensiblement nous en perdrons l'habitude. Un changement si subit démontre sans replique la décadence du bon goût, dont le P. du Cerceau parle si bien. Cette décadence ne se borne pas à deshonorer l'esprit, elle s'étend à toutes les parties de l'éducation, & c'est ce qui désole les partisans du merite. Je croi pourtant qu'un bon Gouverneur auroit grand plaisir à former des éleves dignes de ses soins. Pourquoi donc le succès est-il si rare ?

C'eſt qu'il demande deux hommes, un qui ſçache inſtruire, un qui veuille écouter.

Mais quel homme eſt aſſez habile
Pour hâter un eſprit tardif,
Ou contenir un eſprit vif ?
Ce chef-d'œuvre n'eſt pas facile.
D'ailleurs la jeuneſſe indocile
A des yeux & ne veut pas voir,
Et rebutée au moindre obſtacle,
Elle voudroit par un miracle
Ne rien apprendre & tout ſçavoir.

Je ne ſçai ſi j'aurai bien placé mes ſupplémens. Un de ces morts avec qui je ſuis en commerce, m'avertit de ne pas coudre de la bure avec de la pourpre. Le conſeil eſt judicieux; mais à qui eſt-il donné de le ſuivre? A tous hazards. Fidele ſectateur d'Horace, j'ai tâché de réunir par tout l'agréable & l'utile. J'avois ſondé le gué à la premiere édition, je me ſuis démaſqué à la ſeconde, à la troiſiéme je m'enhardis: j'augmente mon Livre, la matiere eſt vaſte, & mon zele eſt ſans bornes. Cette diſpoſition me tient lieu de talens.

On dit toûjours bien ce qu'on dit,
Quand le cœur fait parler l'eſprit.

Il eſt pourtant vrai qu'un livre qui ſe fait jour en faveur de la nouveauté, paroîtroit bien meilleur, ſi le Lecteur & l'Ecrivain ſe trouvoient même intention, même pénétration, même façon de penſer. Ce Traité auroit beſoin plus que tout autre ouvrage, de trouver cette convenance que je crois une eſpece de ſimpatie. O que cette ſimpatie d'eſprit auroit de pouvoir ſur le cœur! Les nœuds ſecrets dont parle Corneille, qui nous préviennent ſubitement, & qui ſont les commencemens d'une liaiſon imprévue, peuvent ſe rompre auſſi rapidement qu'ils ſe ſont formez. Un travers dans l'humeur, un entêtement, trop de ſéchereſſe dans les manieres, la différence des ſentimens, un rien enfin détruit en moins d'un quart d'heure ce que le premier mouvement avoit produit. Il n'en eſt pas de même de cette ſimpatie, qui procede non-ſeulement d'une phiſionomie qui plaît, mais encore de la conformité dans la façon de penſer, & du même goût pour la litterature. Le mérite qu'on reconnoît ou qu'on ſuppoſe dans l'Ecrivain, juſtifie la prévention du Lecteur. Son eſtime lui paroît moins hazardée, & quelquefois devient par gradation le fondement légitime de la

tendre amitié. Que j'aimerois à écrire, ſi un connoiſſeur en me liſant m'honoroit

De ce je ne ſçai quoi qu'on ne peut expliquer.
. . . . . *Corn.*

Balthaſar Gracian dit excellemment, qu'il y a une parenté de cœurs & de genies, que cette ſimpatie n'en demeure pas à l'eſtime, qu'elle va juſqu'à la bienveillance, d'où elle arrive enfin à l'attachement : qu'elle perſuade ſans parler, & qu'elle obtient ſans recommandation.

J'ai lû en quelque endroit, qu'il eſt permis à la vertu de ſouhaiter de la réputation ; à plus forte raiſon doit-on permettre aux Ecrivains de ſe repaître d'un peu de fumée. De-là combien de recherches, de veilles, de travaux, combien de feuilles retouchées vingt fois ! Souvent même ce qui paroît le plus aiſé, eſt ce qui a coûté le plus ; il faut bien de l'art pour ne laiſſer voir que du naturel, & malgré toute cette étude on n'eſſuye que trop ſouvent le ſort, dont M. Rouſſeau vous parlera dans la ſuite. Si vous écrivez par penſées détachées ? cette maniere ne convenoit pas à un

diſcours qui doit être ſuivi. Si vous ſuivez trop votre ſujet ? vous ne connoiſſez pas l'heureux enthouſiaſme. Mêlez-vous l'un & l'autre ? Une *précieuſe* dira que votre ſtile n'eſt pas décidé. Revenez-vous quelquefois à la charge pour faire plus d'impreſſion? Vous tombez dans des redites ou des déplacemens. En un mot les prétextes ſpecieux ne manquent jamais à la critique, ſurtout quand elle eſt ſoutenue par l'eſprit gauche ou par le mauvais goût. Que peut faire de mieux un Ecrivain qui ne ſe déconcerte pas aiſément, que de s'en dédommager par la flatteuſe eſperance d'être honoré de l'approbation du Public ? C'eſt le ſeul piége que m'a tendu l'amour propre, & c'eſt le ſeul prix que j'ai oſé attendre de mes ſoins. Rien ne pourroit me flatter autant, que d'inſpirer aux jeunes gens du goût pour le vrai mérite.

Malgré toutes les raiſons qui m'ont déterminé à groſſir conſiderablement mon Livre, peut-être aurois-je bien fait de m'en tenir là? Le Public étoit content, le ſera-t-il encore? Les goûts changent, l'eſprit eſt quinteux, l'imagination ſe refroidit, toute beauté s'uſe; & juſqu'au titre d'un ouvrage, en tout on voudroit du tout neuf. Il eſt

vrai que mon plan étoit irrégulier ; mais auſſi je n'ai pû réparer cette irrégularité qu'en traitant une matiere ſéche, ennuyeuſe, & rebattue mille fois. N'eſt-ce point corriger un défaut par un autre défaut, & devois-je m'expoſer à devenir fatiguant par reconnoiſſance ?

Quand mon Livre parut, j'eus peur que le titre ne révoltât. Je le trouvai trop impoſant ; & s'il eſt dangereux de donner des conſeils qu'on ne nous demande pas encore, je devois moins dogmatiſer ſur une matiere vaſte, qu'on regarde comme arbitraire, & dont je n'ai qu'une legere teinture. J'avois intitulé cet Ouvrage la vraie Philoſophie pour tous les âges & pour toutes les ſituations de l'homme : mon célebre Examinateur M. de Fontenelle trouva que ce titre effrayant ſentoit trop l'école ; il décida, j'obéis, & j'égayai mes raiſonnemens. Heureux ſi en écrivant ſur le vrai merite, j'avois attrappé l'art de former le cœur & l'eſprit.

Le cœur n'a beſoin que de ſentimens, mais l'eſprit a beſoin de principes, & c'eſt à ces principes que je me ſuis attaché dans mon Chapitre nouveau. Peut-être qu'à ce moyen j'aurai déſarmé les Cenſeurs qui vouloient

trouver plus de nerfs dans mon ouvrage, & qui me demandoient une distribution plus géometrique ; mais auſſi qu'ils ne forcent pas toûjours l'eſprit & la raiſon à ſe trop aſſujettir à la regle du compas : des conſeils, ſérieux il eſt vrai, mais offerts d'une façon légere & avec cordialité, ne ſont pas une leçon de Mathematiques.

J'ai compris qu'il faut former l'eſprit avant que de l'orner ; c'eſt la pierre angulaire du merite. Il ne s'agit pas de ſe faire un clinquant d'allégories & d'antitheſes ; il faut apprendre à bien parler, c'eſt la réthorique du monde. Il faut raiſonner juſte, c'eſt la vraie Philoſophie. Il faut abhorrer les lectures obſcenes & le commerce des impies & des libertins, c'eſt le ſeul moyen de conſerver la pureté des mœurs. Il faut aimer les livres exquis & les honnêtes gens, c'eſt la ſource de la politeſſe, du goût & de l'érudition. Voilà l'eſprit de mon Livre, & c'eſt dans les jeunes gens ce concours heureux que j'appelle le rudiment de la ſageſſe. On peut bien paſſer cette métaphore à un Profeſſeur d'eſpece ſinguliere, & à un Auteur de nouvelle édition. Pourrois-je craindre de faire le rôle de Maître ès Arts, ſi je plaiſois aux hommes choiſis ?

J'ai déja accoûtumé l'oreille aux termes d'axiome, d'hypotheſe & de ſubſtantif. Il m'en eſt échappé quelques autres qui ſont néceſſairement du métier ; & je me juſtifie de cette liberté ſur l'exemple de la Fontaine. Quand il rajeuniſſoit un vieux mot, qui lui fourniſſoit une rime, ou qui raccourciſſoit ſa Fable par un tour plus laconique, il peſtoit contre l'uſage qui avoit proſcrit ce terme : mais enfin ce terme étoit bien placé. C'eſt grand dommage, dit-il, qu'on ait répudié ce mot.

Il m'a toûjours paru d'une énergie extrême.

M. Rouſſeau en lâchant tous les foudres du Parnaſſe contre le ſophiſme impoſteur, auroit-il beſoin pour ſe faire entendre, de nous peindre un eſprit de travers, dont tous les raiſonnemens ſont gauches ? Si pour faire concevoir les choſes, on ſe ſert de termes qui ſont uniques, eſt-ce un pédantiſme ? Ne ſçauroit-on en apprendre l'étimologie, ſans gagner la migraine ? Je ſçai qu'il eſt plus agréable de retenir une ſcene d'Andromaque & des fragmens de Quinault : auſſi les termes de l'école ne ſont-ils pas faits pour la ruelle. Mais j'en reviens là ; il faut en

tout remonter aux principes. C'eſt à l'Ecrivain circonſpect à ne pas ennuyer en inſtruiſant. Les meilleures choſes déplacées perdent tout leur prix. Quintilien donne là-deſſus une leçon bien utile à ceux qui ſe mêlent d'écrire: *Non tam refert quid dicas, quàm quo loco.* C'eſt ſur cette regle que j'ai corrigé cette troiſiéme édition.

J'ai peine à entamer ce qui me reſte à dire, pour rendre complet l'argument de ce Traité. J'ai crû devoir ajoûter des exemples de ma façon, aux conſeils que je donne ſur la litterature. Ces exemples ſont de deux eſpeces, mes amuſemens & mes occupations. Pendant quatre ans que les affaires du Roy me retinrent à la Diette de l'Empire, je me fis un devoir de remplir utilement le vuide de chaque jour, & je commençai par crayonner le plan du livre auquel on a fait grace. Cette premiere idée m'en fit naître une ſeconde, qui demandoit moins d'attention. Je ramaſſai ce qui m'amuſoit & ce qui m'occupoit alors, & j'y joignis ce que j'avois fait de plus ſupportable depuis ma tendre jeuneſſe. Voilà les materiaux d'un ſecond ouvrage, non de même goût que le premier, mais de même encre & tendant à même

fin. Il eſt vrai qu'il n'eſt pas également fait pour tout le monde, mais il ſera plus inſtructif pour ceux que des circonſtances particulieres peuvent engager dans la même ſituation où je me trouvois. Ainſi amuſant pour quelques-uns, plus utile aux autres, les jeunes gens pourront former le deſſein d'écrire légerement dans tous les goûts & dans tous les genres, & parvenir à ce grand art que je n'ai point attrappé de paroître homme de mérite.

Cet art qui pourroit effrayer les puſillanimes, n'eſt pas auſſi difficile à acquerir qu'on le croiroit au premier coup d'œil; il ne s'agit que de vouloir & ſçavoir profiter de ce qu'on voit tous les jours. Eviter les défauts, imiter les vertus, mettre à profit la lecture & l'uſage du monde, connoître la folie, adorer la ſageſſe, faire emplette de mémoire, d'eſprit & de goût: à ce moyen l'eſprit le plus bouché pourra faire fortune avec les plus imparfaits. Si l'on en vouloit eſſayer, l'oiſiveté feroit moins de vicieux, & la république des lettres ſeroit mieux peuplée.

Les goûts ſont ſi différens, qu'il n'eſt pas poſſible qu'un ouvrage ſoit par tout du goût de tout le monde; mais

par la même raiſon il n'eſt pas poſſible que chacun ne trouve pas quelque choſe qui lui convienne dans celui que je propoſe ; & ſi l'oreille bien délicate n'eſt pas toûjours chatouillée, du moins la plus ſcrupuleuſe ne ſera bleſſée en nul endroit. Au reſte ceux qui ſçavent bien lire, doivent ſçavoir un peu deviner. Il ne faut jamais dire que la verité, mais il ne faut pas toujours la dire.

Je ſçai que le manuſcrit dont je hazarderai peut-être l'impreſſion, venant à ſe placer à la ſuite d'un ouvrage ſuivi, intéreſſant & déja goûté, ne paroîtroit pas aſſez aſſorti au Traité du vrai Mérite ; mais auſſi j'ai laiſſé entrevoir que mon deſſein étoit d'inſpirer à ceux qui me ſuivront, de ne ſe pas endormir dans l'ignorance & dans l'inutilité.

Les peres, comme on ſçait, ſe flattent aiſément.
Mad. de Villedieu.

Je ſçai encore qu'un *in folio* d'ouvrages d'eſprit, fuſſent-ils de main de Maître, pique moins la reconnoiſſance de ceux qui nous ſuccedent, que nombre de zero utilement multipliés. Combien de gens préferent les Comp-

tes faits à la litterature, & Bareſme à Ciceron ? Il n'eſt guere d'heritiers qui ne fuſſent bien aiſes d'être fils d'un ſot heureux.

. . . . . Qui ſçait pour tout ſecret,
Cinq & quatre ſont neuf, ôtez deux, reſte ſept.
. . . . *Boileau.*

Mon héroïne s'écrie admirablement,

Il eſt paſſé ce tems où d'un bon mot,
Stance ou dizain l'on payoit ſon écot, &c.

Et Quinault étoit bien plus embarraſſé de l'établiſſement de ſes filles, que de fournir des paroles à Lulli :

Mais à ſuivre Apollon on ne s'enrichit guere ;
C'eſt avec peu de bien un horrible devoir
De ſe ſentir preſſé d'être cinq fois beau-pere.
Quoi cinq actes devant Notaire
Pour cinq filles qu'il faut pourvoir !
O Ciel ! peut-on jamais avoir
Opera plus fâcheux à faire !

Enfin chacun a ſon aſcendant, nous ſuivons l'étoile qui nous guide : & quand nous écrivons, des vûes louables peuvent juſtifier le projet, mais la bonne volonté ne répare pas l'inſuffiſance.

Pline dit qu'il vaut mieux ne rien faire, que de s'amuser à faire des riens. Mon Traité a plu aux honnêtes gens ; ils ont pris plaisir à s'y reconnoître. Il a plu aux autres, qui charmés de paraphraser les défauts d'autrui, ne reconnoissent jamais les leurs. Mais ici comment soutenir l'index auprès d'un censeur trop sévere, ou de ces esprits subtilisés qui ne veulent que du merveilleux ? Ce que j'ai fait à Ratisbonne importe-t-il au Public ? Mes badinages poëtiques valent-ils l'impression ? Comment les concilier avec un Traité de Philosophie, & avec la préférence que je donne à la prose ? Voici ma réponse.

Pour badiner quelquefois avec les muses, il n'est pas nécessaire de faire aussi-bien que les Maîtres de l'art, & les délassemens de l'esprit ne désignent point un Poëte de profession. Le stile épistolaire ne demande pas l'éloquence des Patru, & l'on peut sans mourir d'ennui, apprendre quelque chose du Corps Germanique. Enfin, je fais le métier d'un Maître à écrire, qui écrit le mieux qu'il peut, mais qui n'est pas obligé de sçavoir peindre. Soit en vers, soit en prose, on est accoutumé à ma diction. Les premieres graces du Public me permettent d'en esperer de

nouvelles ; & ſi l'on doit blâmer la préſomption, on doit pardonner la confiance.

Il eſt encore vrai que l'âge, la ſituation, l'occaſion peuvent faire valoir des amuſemens, qui réduits à leur juſte valeur, ne reſtent tout au plus que de jolies bagatelles; mais tout devient ſérieux, quand il eſt inſtructif. A ceux qui ont l'eſprit mauvais, les choſes paroiſſent des riens : pour ceux qui ont l'eſprit bon, les riens deviennent des choſes. On profite de tout, quand on ne lit point au hazard.

Dans tous les tems & dans tous les lieux la parabole, la fable & l'allegorie n'ont ſervi que d'enveloppe à la verité. Ma fable allégorique de la fortune & de la raiſon ne tend qu'à guerir la lépre des cœurs qui n'adorent que Plutus. Mon dialogue entre l'Hymen & l'Amour, juſtifie par un exemple impoſant ce que je dis du mariage. Je me déchaîne ſouvent contre le faux bel eſprit, pour montrer que ſans un heureux naturel il n'eſt point de vrai mérite. Par le contraſte des paſſions qui nous déchirent, je fais ſentir aux hommes combien ils ſe deshonorent, quand à l'exemple des extravagans & des pervers, ils ſe livrent *à la férocité*

de leurs mouvemens. Quand j'ai peint la mer dans mes vacances, j'ai pris plaisir à foudroyer les incrédules, qui croyent se justifier par l'impossibilité de concevoir nos mysteres : tous les miracles de la nature ne sont pas plus à la portée de notre esprit. J'admire le flux & le reflux de la mer, & je ne le conçois pas. Ses flots irrités me représentent la cruelle agitation d'un cœur, qui ne sçait pas moderer ses desirs. Sa fécondité pique ma reconnoissance, ses dangers & ses bornes rappellent à mon esprit l'idée d'un Estre suprême, dont je médite la puissance & la bonté ; & si de ces grands objets je descends jusqu'à parodier quelques vaudevilles, c'est pour apprendre aux jeunes gens que même dans les chansonettes on doit être modeste & délicat. En un mot, mon dessein n'est pas de prouver que je fais bien, mais d'apprendre aux autres à bien faire.

Si vous voulez tirer parti de mon Traité, lisez-le avec un bon esprit ; tout en ira mieux pour vous & pour moi. Jeune homme, vous ne sçavez pas à quoi la Providence vous destine : rendez-vous donc propre à tout, réparez le tems perdu, faites bon usage

de celui qui vous reſte : je vous en indique les moyens. Mon Livre eſt l'abregé du monde, cette Préface eſt l'abregé de mon Livre. Si les ſots ſe trouvent bleſſés, & ſi les malhonnêtes gens craignent de me comprendre, je m'en conſolerai avec Martial.

Me raris juvat auribus placere.

TRAITÉ
DU VRAI MERITE
DE L'HOMME,

Conſideré dans tous les âges & dans toutes les conditions.

CHAPITRE PREMIER.

Diſſertation ſur la Naiſſance, & ſur le Mérite perſonnel.

DEPUIS la deſobéiſſance du premier homme, toutes les paſſions ſemblent être convenues entre elles de gouverner deſpotiquement tout le genre humain. Qui ne croiroit qu'elles ont fait un traité de partage qui les met en droit de s'emparer de tous les cœurs? à une ligue auſſi redoutable, nous ne ſçaurions oppoſer que la Religion & la Raiſon.

La plus tirannique & la plus impertinente de ces passions, c'est lorgueil. C'est lui qui inspire à l'homme vain de se parer de cent distinctions extravagantes & chimeriques : au contraire, l'émulation infiniment plus mesurée & plus circonspecte redresse nos vûes & dirige nos projets ; c'est elle qui inspire à l'homme sage de mériter des distinctions réelles, que je réduis toutes à la Naissance & au Mérite personnel.

Il est vrai que les préjugez ont autant de part que la raison à l'idée que nous nous faisons des choses ; mais il est vrai aussi qu'une idée universellement reçûe peut bien tenir lieu de loi : d'ailleurs la distinction, & les prérogatives attachées à la Noblesse, ne sont point des avantages équivoques. Enfin, dans tous les tems le bon ordre imposa la subordination, & la subordination suppose absolument de la superiorité. Ici des Rois, là des Bourguemestres, & dans toutes les facons de gouverner, il faut des chefs : Or, il est admis par les plus vils de tous les hommes, qu'à quelque espece de distinction que nous aspirions tous, l'homme de qualité devra toujours l'emporter sur ses concurrens dans les cas mêmes où il s'agira de consulter

autant le mérite personnel que l'avantage de la naissance.

De ce principe il ne s'ensuit pas que le Gentilhomme ignorant & vicieux soit préférable à un homme de Lettres & à un homme de mérite, pour remplir une place qui demande de l'acquis & de la vertu; mais il s'ensuit nécessairement qu'entre deux concurrens d'un mérite égal, & également reconnu, la noblesse ajoutée au mérite doit être preferée; c'est un point qu'on ne sçauroit contester.

Ce n'est pas tout : cette égalité de mérite peut n'être pas reconnue, & ne sçauroit l'être si les competiteurs n'ont fait preuve ni de vice exclusif, ni de qualitez déterminantes; & dans ce cas il est plus naturel de supposer le mérite nécessaire dans le Gentilhomme que dans l'homme commun. Ce second avantage vaut bien le premier selon moi, & voici ma raison.

Nous ne sommes pas toujours à portée de nous faire connoître; le don & l'occasion de briller ne se rencontrent pas aisément; & par les premieres places qu'on nous confie, on ne décide pas que nous valons, on nous met dans le chemin de valoir. Or, il est certain que ceux qui distribuent les graces, ha-

zardent moins leur confiance à l'égard d'un homme de qualité qu'à l'égard de l'homme ordinaire. Le sang plus épuré épure les sentimens ; les exemples domestiques élevent l'ame & piquent l'émulation : non qu'il soit impossible qu'un Bourgeois soit capable des emplois les plus importans & les plus délicats ; mais cet espoir est assurément mieux fondé dans un jeune Gentilhomme.

Il est donc infiniment avantageux d'être né avec cette prérogative du sang, qui indépendamment du mérite personnel, nous ouvre le chemin de la gloire & de la fortune ; & quel cas ne devons-nous pas faire des alliances ? Une suite de meres nobles acheve de purifier toute la masse du sang ; elles transmettent en nous tout le mérite de leurs peres, qui deviennent les nôtres : exemples, leçons, protecteurs, parens respectables, on est en droit de tout attendre d'un mariage qui fait honneur.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que le Gentilhomme est reçû par tout ; que la noblesse a la préseance sur la fortune ; & qu'entre gens qui tiennent à peu-près les mêmes places, on a pour le moins autant d'égard pour la naissance que pour l'honneur attaché à la situation.

Voilà

Voilà, ſans doute, de grands avantages; mais ſouvent ils ſont plus enviez par ceux qui en ſont exclus, que profitables à ceux qni en ſont honorez; parce que la Nobleſſe qui a tant de prérogatives, impoſe de grandes charges aux petites ames; elle aſſujettit à des devoirs dont on ne s'accommode pas, ou nous expoſe à de triſtes revers, ſi nous n'avons pas de quoi ſoutenir notre état. Combien de gens ſe vantent à tout propos d'être Gentilshommes, qui devroient rougir cent fois par jour de mériter ſi peu de l'être! Si un diſſipateur ne laiſſe que des exemples affreux avec les malheureux lambeaux d'une terre délabrée, tout eſt à craindre pour ſa poſterité, on ne reſpecte plus ſa naiſſance. Madame Deshoulieres l'a dit avant moi.

Ils font oublier leur naiſſance,
Quand ils ne s'en ſouviennent pas.

Qu'un diſſipateur prépare de chagrin à ſa famille! Dans ſon fils, ou la miſere produit le vice, ou le défaut de courage le force de préferer un emploi deshonorant à un mouſquet, & il ſe trouve réduit à la gloire honteuſe de crier à tous les paſſans, je ſuis Gentilhomme.

Mais auſſi, qu'un beau nom paſſe de

mâle en mâle vingt & trente générations, eſt-ce un titre de ſe remercier ſoi-même ? C'eſt l'affaire du hazard. Ce n'eſt ni le fruit de nos travaux, ni la récompenſe de notre mérite ; c'eſt l'ouvrage d'autrui, c'eſt un bien ſucceſſif qu'on n'auroit peut-être plus, ſi on avoit pû l'aliener ; mais cette ſubſtitution, parce qu'elle eſt inalienable, peut-elle juſtifier l'uſufruitier indigne ?

Quel deſaſtre de traîner un grand nom qu'on ne ſçauroit ſoûtenir, & quelle honte pour tout le Corps de la Nobleſſe, de voir un Gentilhomme qui ne ſçait pas lire, qui inſulte tout le monde, ou qui ne ſe défend contre perſonne, qui uſurpe le bien d'autrui, qui manque de parole, qui eſt paraſite ou menteur, qui boit & s'encanaille avec des payſans ! Qu'on y réflechiſſe bien, l'avantage le plus réel de la naiſſance c'eſt d'impoſer plus abſolument la vertu ; mais il faut l'avouer à la honte de nos jours, la vertu eſt un fardeau bien peſant pour ceux qui n'ont ni le goût ni la force de vivre en Gentilshommes.

Une Demoiſelle déja reſpectable par ſon ſexe & par ſon nom, & qui l'eſt beaucoup plus ſi elle joint au mérite de ſa naiſſance des agrémens exterieurs & de la vertu, n'eſt-elle pas infiniment

à plaindre si elle se trouve sans fortune & dans le goût de s'établir, sur tout dans un siécle où l'on s'attache bien plus à la dot qu'au caractere. Sa noblesse ne s'est-elle point usée avec la fortune de ses ayeux? lui en restera-t'il assez pour se réduire au celibat? Ses doigts faits pour toucher le claveſſin, sçauroient-ils s'imposer la nécessité de s'accoutumer à l'aiguille? en ce cas je ne puis trop l'estimer.

Mais qu'une petite écervelée se livre à l'effronterie ou à la bassesse, qu'elle fasse des avances dans l'espoir d'attraper un sot, ou qu'elle contracte sans pudeur un engagement que toute une famille desavoue; c'est prostituer son nom, c'est tout à la fois déroger à l'honneur & à la noblesse; c'est manquer aux autres, & se manquer encore plus à soi-même: en un mot c'est prouver au Public qu'elle est capable de tous les vices du temperamment, du cœur & de l'esprit.

Il est donc vrai que la Noblesse a de grands avantages, mais qu'elle impose de grands assujettissemens. Sa prééminence même se tourne en deshonneur, quand on n'en remplit pas les devoirs. La Noblesse bien soutenue, rien de plus estimable; la Noblesse deshonorée, rien de plus mépriſable. Après avoir

vanté ſes prérogatives, & bien établi ſa réalité, diſons un mot de ſes chimeres.

Que ſignifient deux façons nouvelles de parler, qui ont cours aujourd'hui, & que vraiſemblablement le bon ſens ne tardera pas à proſcrire? Qu'entend-on par homme de condition, & par être né d'une certaine façon? Rien n'eſt plus diſtingué que les conditions, chacun a la ſienne. Pourquoi ne pas déſigner clairement les choſes dont on parle? Entend-on par homme de condition celui qui tient le milieu entre la haute qualité & la bourgeoiſie, & rien eſt-il plus énigmatique que d'être né d'une certaine façon?

Je ne comprends pas non plus, pourquoi la Cour, Paris & la Province penſent & parlent ſi differemment au ſujet de la qualité. Eſt-ce donc la difference des gens, des lieux & des manieres qui empêche de décider unanimement, ſi tous Gentilshommes de vingt-quatre heures, de cent ans ou de cinq ou ſix ſiecles, ſont également gens de qualité, quoiquils ne ſoient pas d'une qualité également ancienne? A quelle époque fixe-t-on entre Gentilhommes, la difference de Famille à Maiſon? Celui qui à la ſuite d'ayeux illuſtres ne ſçait plus que boire, jurer, battre des

payſans, & ne point payer ſes dettes, reſte-t'il un homme noble? De belles Charges, de grands emplois, des ſervices réels, ſur-tout les militaires, une foule de parens illuſtres, tout cela ne produit-il point une compenſation réguliere contre le plus d'ancienneté d'une Nobleſſe obſcure, qui depuis ſa création n'eſt d'aucune utilité à l'Etat, & ne s'eſt alliée qu'avec le peuple? De toutes ces circonſtances dont on pourroit fournir un volume, concluons que la datte & le motif de l'annobliſſement, que le caractere perſonnel, la ſituation, la fortune & les alliances du Gentilhomme, ſont autant de dégrez de difference ſur leſquels les gens curieux de penſer & de parler juſte, auront toujours quelque peine à s'accorder.

Rien n'honore plus un Etat & ne le ſoutient mieux que la Nobleſſe; mais la viciſſitude des choſes éteint ſouvent de grandes Maiſons: celles qui ſuivoient les remplacent; ainſi de la tête à la queue chacun gagne un dégré comme dans un corps particulier. Il faut donc de tems en tems décorer quelques familles les plus propres à remplacer celles qui s'éteignent, il faut maintenir la Nobleſſe dans toutes les diſtinctions qui lui ſont dûes; mais

comment établir une loi qui fixe le dégré de consideration ? Cependant, les querelles les plus vives se meuvent tous les jours sur le plus ou le moins d'ancienneté, & sur les annexes du Gentilhomme. L'Ordre de Malte, il est vrai, n'exige que quatre générations & cent ans, parce qu'il a crû ces conditions suffisantes pour rendre la valeur inséparable de la naissance : Aussi fait-on au Chevalier une loi inviolable d'être brave homme. Il faut des Caravanes, il faut défendre la Religion, il faut humilier le Turban; il demande des alliances, il faut seize quartiers. Un Ordre si respectable devroit bien fixer notre maniere de penser de la Nbbleſſe.

Outre une infinité de discussions qui produisent bien-tôt la haine entre les Gentilshommes qui disputent d'ancienneté, de préséance, & de pain-benit, ce qui réjouit fort le spectateur malin; je trouve encore que la plûpart se font une chimere favorite; & telle est la folie de presque tous les hommes, que fût-on Gentilhomme de cinq cens ans, on feroit au désespoir d'apprendre au Public la véritable condition du pere de l'annobli. Parle-t'on de naissance ? on ne peut plus se résoudre à être vrai.

Ce vice n'eſt pas ſeulement le vice de la Nobleſſe, c'eſt celui de toutes les conditions. Tous les hommes affectent de ne ſe pas connoître; il en eſt très-peu qui oſent remonter à leur biſayeul; & combien en voit-on qui méconnoiſſent leurs peres? Mon Dieu, que les hommes ſont vains, qu'ils ſont fous, qu'ils ſont faux!

Ils eſt des peres aſſez ſots & des meres aſſez folles pour impoſer à leurs enfans ſur la vérité de leur état. J'ai vû une femme très-bourgeoiſe appeller ſon fils très-roturier, Monſieur le Marquis. Ce ſoin de s'aveugler ſoi-même, cette étude à vouloir tromper juſqu'à ſa propre famille, & la malignité du Public à déprimer ceux qui depuis long-tems ne ſont plus de ſa ſphere, forment ſur la plûpart des familles une ſorte de nuages qu'on a bien de la peine à éclaircir. De-là, l'air impoſant d'un effronté, & quelquefois ſon avancement aux dépens de l'homme modeſte; de-là, tant de mépriſes dans les procedez, dans les converſations, & même dans les choix les plus importans.

Un ſot parle toujours de ſa qualité, un honnête homme n'en parle jamais. Heureux celui qui eſt honoré d'un beau

nom, s'il ſçait bien le porter! mais loin de la ſociété civile quiconque le proſtitue! Ceux qui n'ont pas pour eux le mérite de la même ancienneté ou de la même illuſtration, ont cent moyens d'y ſuppléer en partie; la guerre, de belles charges, de grands emplois, ſur-tout des alliances honorables, & en tout état, du mérite perſonnel: ainſi l'orgueil réduit à l'émulation, & la chimere à la vérité, nous commencerons par nous connoître nous-mêmes, nous mériterons d'être nez ou de devenir Gentilshommes par un caractere aſſortiſſant aux diſtinctions de la Nobleſſe; mais par quelque endroit que nous vallions, faiſons tous nos efforts pour valoir mieux, ſans envier tout ce qui eſt au-deſſus de nous, & ſans mépriſer ceux qui loin de nous encore, ſeront demain nos camarades ou nos confreres, & peut-être nos ſuperieurs.

S'il eſt heureux d'avoir de la naiſſance, dit la Bruyere, il ne l'eſt pas moins d'être tel qu'un ne s'informe plus ſi vous en avez. Mais il dit ailleurs que les grands n'aiment pas les premiers tems, parce qu'il eſt triſte pour eux d'y voir que nous ſoyons tous ſortis du frere & de la ſœur. Si cette ré-

flexion faiſoit ſur tous les eſprits l'impreſſion qu'elle doit faire, on verroit moins d'orgueil & plus d'affabilité. Mais un jeune Provincial qui ſe croit le premier né des Préadamites, évite le commerce de ceux qui ne ſont venus qu'après le déluge, de peur de *méſallier ſa converſation :* & il aime mieux ſe faire *Monſeigneuriſer* par le barbier de ſon village, que de prévenir des gens qui lui apprendroient l'uſage du monde & la vraie valeur des choſes.

Si la Nobleſſe bien ſoutenue donne un grand relief au mérite perſonnel, on peut dire auſſi que le mérite perſonnel, ſeul moyen de la bien ſoutenir, lui rend, par un juſte retour, le brillant qu'il reçoit d'elle ; & il eſt avoué de tout l'Univers que la naiſſance & le mérite, réunis dans le même ſujet, en font un compoſé merveilleux. La naiſſance & la vertu ſont deux perfections qui comprennent tout quand elles ſont unies ; on diroit qu'elles forment une nuée de gloire qui environne de ſplendeur ceux qui en ſont revêtus ; mais la Nobleſſe ſeule n'eſt qu'une lumiere qui fait paroître davantage les défauts de ceux qui la poſſedent. La vraie Nobleſſe doit

venir de la vertu, il n'y en a point d'autre. Songeons que la vie éclatante des grands Hommes couvre d'infamie les actions lâches de leurs descendans. La gloire de nos ancêtres est un héritage dont le seul mérite peut nous donner la possession. Se glorifier de la Noblesse de ses ayeuls, c'est rechercher dans les racines les fruits que l'on devroit trouver sur les branches; souvent la source est bien claire, que ses ruisseaux sont fort troubles; & quand vous orneriez votre maison d'un nouveau lustre par tout ce que vous valez, vous en perdez tout le mérite, dès que vous l'étalez avec ostentation.

Mais, si l'on ne rassemble pas le mérite & la naissance, lequel devroit-on préférer, supposé qu'on pût choisir, ou du mérite sans naissance, ou de la naissance sans mérite? Cette question est délicate; cependant, il paroît que dans tous les lieux du monde on aime à commercer avec un homme de mérite, & par tout on évite un sot de qualité. Cette réflexion, toute simple qu'elle est, devroit bien piquer l'émulation de tous les hommes. L'obscurité ou la nouveauté du nom, & la plus haute

qualité imposent également, quoique par différens motifs, la nécessité d'acquérir du mérite. Qu'est-ce donc que le mérite personnel tant vanté, qui doit être toujours l'accompagnement, ou servir de supplément à la naissance? Je tâcherai dans tous nos entretiens de vous en laisser au moins une legere idée.

Mérite naturel, mérite acquis, mérite commun à tous les hommes, mérite de l'état qu'on embrasse, mérite superficiel, vrai mérite: voilà, ce me semble, assez de quoi nous occuper. Définissons en peu de mots toutes ces especes de mérite.

Une phisionomie qui plaît, des yeux qui annoncent de l'esprit, d'heureuses dispositions, de la bonté, de la docilité, & le desir d'apprendre, voilà le mérite naturel. De-là vient ce beau mot, bien trivial, mais bien énergique, *gaudeant bene nati.*

Il faut cultiver ces heureuses dispositions, afin que les dons de la nature produisent les talens. A mesure qu'on les acquiert, le discernement s'épure, les connoissances se multiplient & se perfectionnent; voilà le mérite acquis.

Toutes les vertus morales compo-

ſent le mérite qui doit être commun à tous les hommes, & le mérite particulier de l'état qu'on a choiſi conſiſte à en remplir éminemment les devoirs. Le mérite ſuperficiel ne va pas juſqu'au fond du caractere ; il n'embellit que les dehors. C'eſt un vernis qui dure peu. Sous cette idée je comprens les hommes ſans fond qui ont acquis de ces graces fugitives qu'on eſtime tant aujourd'hui. C'eſt le mérite à la mode ; mais la mode paſſe vîte, & le vrai mérite eſt de toute ſaiſon.

Qu'eſt-ce donc que le vrai mérite ? Tout ce livre ne tend qu'à vous l'apprendre. Liſez & pratiquez. S'il eſt difficile de réunir en ſoi toutes les qualitez qui le compoſent, heureux du moins ſi ma philoſophie inſpire à mes lecteurs le goût des talens & des vertus convenables à leur âge & à leur ſituation. Le ſeul titre de cet ouvrage développe tout mon deſſein.

Si le vrai mérite n'eſt pas d'un grand prix dans l'eſprit de ceux que j'appelle les faiſeurs de fortune, il n'en eſt pas moins au ſentiment de la Bruyere une des graces de la nature, une de ces choſes qui embelliſſent le monde, qui ont toujours plu, qui plairont toujours, & à qui le dégoût

ou l'antipatie de quelques-uns ne ſçauroit nuire. C'eſt dans le même eſprit qu'il ſe récrie dans un autre endroit, s'il eſt ordinaire d'être vivement touché des choſes rares, pourquoi le ſommes-nous ſi peu de la vertu ?

La vertu & le vrai mérite ſont ſinonimes. L'étude de la ſageſſe en eſt la ſource ; l'eſtime des honnêtes gens en eſt le fruit. Pour y atteindre il faut être né un peu Philoſophe ; mais que ce terme pompeux ne déconcerte pas les ſimples pour qui la moindre litterature eſt de l'hébreu. Comme l'homme vain ne croit jamais ſon mérite aſſez récompenſé, qu'au contraire l'homme modeſte ne ſe plaint pas de ſes diſgraces ; de même un ſçavant peut être un ſot parfait, & un Jardinier peut être un bon Philoſophe.

Mais toute philoſophie ne mene pas à la vertu. Quoi de plus faux, par exemple, que le ſiſtême des Stoïciens & des Athées ! Leur dogme & leur morale révoltent la droite raiſon. Les Stoïciens veulent que les hommes ne ſoient ſuſceptibles de peine ni de plaiſir, & les Athées ne reconnoiſſent point de Créateur. Ils éterniſent la nature que les Stoïciens veulent détruire. Combien d'horreurs, que d'ab-

ſurdités, quelle contradiction !

Si dans les enfers on regentoit une morale perverſe, je m'imagine que les avares y ſeroient de grands Docteurs. Leur ſecte groſſit tous les jours : ce ſont aſſurément les plus inhumains de tous les hommes, & les plus extravagans de ceux qui ſe croyent ſages. Inhumains, ils laiſſeroient périr toute la nature pour un écu : Extravagans, ils trouvent du plaiſir à mourir de froid & de faim. Voilà une façon de ſe deshonorer & de ſe damner bien bizarre.

Je ne conſeille donc que l'uſage d'une philoſophie aiſée, raiſonnable, naturelle & chrétienne. C'eſt une philoſophie de ſentiment indépendante de la ſcholaſtique. Remplir les devoirs de ſon état, ſçavoir un métier & le bien faire, ſe propoſer une fin, & prendre les moyens qui y conduiſent, voilà la philoſophie naturelle. Que cette fin ſoit louable & conforme à la religion ; que les moyens ſoient convenables & legitimes, voilà la philoſophie chrétienne. Cette définition, qu'un enfant concevroit, prouve bien que je ne prétends pas enſeigner l'algebre ; mais elle prouve encore que l'étude de la ſageſſe eſt la ſource du vrai merite.

J'ai dit auſſi que l'eſtime des honnêtes gens en étoit le fruit ; cette propoſition n'eſt pas problématique, mais peut-être qu'elle ne ſuffiroit pas pour piquer l'émulation des jeunes gens. Voici donc une réflexion que je croi plus preſſante, parce qu'elle me paroît le moyen le plus ſûr de racommoder en faveur d'un cœur noble le merite avec la fortune.

C'eſt de l'autorité & de la bonté de nos maîtres que nous tenons preſque tous nos avantages ; il eſt vrai que le bonheur doit concourir avec nos ſervices pour en obtenir des graces ; mais il faut commencer par ſe rendre utile. Le bonheur qui nous manque ſouvent n'eſt pas une diſpenſe legitime du merite perſonnel qui ne doit jamais nous manquer.

Servons le Roi, ſervons l'Etat ; c'eſt un devoir étroit. Mais auſſi de tous les devoirs, c'eſt celui qui nous conduit plus infailliblement à la gloire. Dès qu'une fois un ſentiment auſſi noble s'introduit dans le cœur, il met en mouvement juſqu'à la pareſſe. De-là l'art militaire, l'éloquence, les grandes négociations, la culture des beaux arts. De-là par conſequent la plus grande gloire d'un grand Roi, l'or-

nement de la Monarchie, l'avancement des ſujets privilegiez, l'heureuſe harmonie entre le chef & les membres qui ne font qu'un corps; de-là enfin la ſage œconomie de toute la ſocieté. Le ſujet ſert ſon Roi, le Roi récompenſe ſon ſujet; & de quoi n'eſt pas capable celui qui s'attire la confiance de ſon maître, & que le ſeul honneur conduit aux honneurs!

Mais un ordre auſſi beau ne produiroit pas tout le fruit qu'on en doit attendre, s'il n'avoit d'application qu'aux noms fameux, aux grands poſtes, aux actions déciſives. Il faut préparer de longue main ce qui n'eſt que bon à devenir meilleur; il faut des acteurs qui puiſſent doubler les grands rôles pour pouvoir réparer le vuide que fait imperceptiblement la révolution des choſes; il faut abſolument des ouvriers de tous les ordres & de toutes les claſſes pour faire mouvoir toute la machine, & cette néceſſité produit des effets merveilleux; elle réveille notre attention, & rend plus piquant le goût naturel que nous avons pour notre avancement; elle nous met dans le chemin qui peut le plus ſurement nous y conduire; elle nous impoſe le ſoin de nous perfectionner dans

notre état, & nous inspire enfin le desir ardent d'acquerir du merite, parce qu'il faut meriter pour obtenir.

Ne croyez pas pourtant que le merite soit le chemin qui mene le plus infailliblement à la fortune. Au contraire il fait plus de jaloux que de prôneurs. Peu de gens aiment à le sentir, moins encore à le récompenser. Un homme en place a-t-il le loisir d'entrer dans l'examen des sujets, & son plan est-il de faire des heureux? Si ce cas arrive, meritez d'être placé dans le catalogue des élus. Mais il est plus sûr pour vous d'étudier la philosophie de la Bruyere. Quelle fausseté de ma part si j'osois la travestir pour m'en approprier le merite! la voici. Il y a, dit-il, une philosophie qui nous éleve au-dessus de l'ambition & de la fortune, qui nous égale, que dis-je qui nous place plus haut que les riches, que les grands, que les puissans, qui nous fait négliger les postes & ceux qui les procurent, &c. Il y en a une autre, ajoûte-t-il, qui nous soumet & nous assujettit à toutes ces choses en faveur de nos proches & de nos amis. C'est la meilleure.

Jeune homme, en attendant que le hazard vous mette dans l'heureux em-

barras d'opter entre ces deux ſiſtêmes, commencez toujours par vous former le cœur & l'eſprit. Si vous êtes bien né, bien élevé; ſi vous ne connoiſſez pas encore le vice, vous avez raiſon d'être content de vos mœurs. Si avec cela vous ſçavez faire une définition, poſer un principe inconteſtable, tirer de ce principe une conſequence juſte, vous croirez ſçavoir raiſonner. Cette idée peut convenir à un Ecolier de quinze ans; mais entrez dans le monde; apprenez, s'il ſe peut, à compter toutes les extravagances qui gâtent l'eſprit, & toutes les paſſions qui aſſiegent le cœur, & vous conclurez que rien n'eſt plus rare ni plus précieux que de bien raiſonner & de ſe bien conduire.

Vous voulez parvenir à la vraye vertu, je voudrois bien vous la faire connoître & vous la faire aimer. Elle conſiſte ſurtout à vivre avec équité, force & ſageſſe; nous l'adorons même dans nos ennemis; & ſi Dieu pouvoit être un compoſé, la beauté ſeroit ſon corps, & la vertu ſeroit ſon ame; mais tel eſt le malheur de l'homme, qu'il va bien lentement à la vertu, & qu'il en revient bien vîte. Je vais tenter de vous dévelo-

per tous les myſteres du cœur & de l'eſprit, il faut vous apprendre à connoître l'homme,

Montagne qui ne penſoit pas mal, dit que c'eſt un ſujet bien vain, bien divers & bien ondoyant. Ces vieilles expreſſions ſont bien énergiques. La Bruyere ne connoiſſoit pas moins le cœur & l'eſprit de l'homme; meditez tout ce qu'il en dit, & ſi vous êtes encore tenté de croire que le bon eſprit ſoit bien commun, la plaiſanterie très-judicieuſe du Chevalier de Cailly va vous détromper.

En mon cœur la haine abonde;
J'en regorge à tout propos;
Depuis que je hais les ſots,
Je hais preſque tout le monde.

Ne croyez pas non plus qu'il ſoit fort aiſé de ſe connoître ſoi-même. Voici ce qu'en penſoit un des hommes de France qui a le plus vêcu, & le mieux réflechi, l'Abbé Regnier.

Connois-toi toi-même eſt un mot
Où toute la ſageſſe abonde,
Mais qui n'eſt pas pour tout le monde;
Ce n'eſt pas l'affaire d'un ſot.
Il n'appartient même peut-être
Qu'à des Socrates, qu'à des gens
D'un eſprit droit & d'un grand ſens
De parvenir à ſe connoître.

C'eſt quelque choſe, mais ce n'eſt pas aſſez que de ſçavoir éviter d'être un ſot. Il faut vous former ſans exception & ſans mélange d'aucun vice à toutes les vertus qui peuvent vous rendre tout à la fois un galant homme, un honnête homme, un homme de mérite, un homme de bien; c'eſt par ces quatre parties de caractere que je veux vous faire philoſophe, & c'eſt un homme de cette eſpece que les Allemans appellent un *virtuoſus*.

Leur façon de parler eſt bien plus énergique que la nôtre. Sous le terme de vertueux, nous ne comprenons gueres que religieux, pieux, dévot; & dans leur *virtuoſus* ils ſuppoſent la valeur dans la guerre, l'habilté dans les arts, les dons de la nature, les talens, l'érudition, l'excellence du cœur, la juſteſſe & la force de l'eſprit, de la fidelité à Dieu & à ſon Roi; voilà leur *virtuoſus*; & c'eſt au dernier periode de cette vraie vertu que nous devons atteindre.

Il eſt aſſez ſingulier que j'aye formé en Allemagne le deſſein de faire d'un François un *virtuoſus*, & qu'un des Traducteurs de Balthaſar Gracian, nous ait rendu ſon *el diſcreto* Eſpagnol ſous le titre d'homme univerſel.

Une même intention rend comme ſinonimes des termes tout differens : cette petite remarque peut être utile aux Traducteurs. Laiſſons les mots, attachons-nous à la choſe. Penſez donc, jeune homme, que la vraie vertu dont l'éloge eſt une leçon pour vous, ſera toute la matiere de nos entretiens : C'eſt un compoſé dont je ne puis vous donner qu'une définition compoſée : En effet, un homme vertueux & un Philoſophe Chrétien ſont, ſelon moi, termes ſinonimes ; &, comme a dit un habile homme, le propre du Sage eſt de ne ſe laiſſer conduire qu'à la vertu.

La plus grande preuve qu'on a de l'eſprit, & qu'on l'a bien fait, c'eſt de bien vivre, & de ſe couduire toujours comme on le doit ; cette ſageſſe de conduite conſiſte à prendre en toute rencontre le parti le plus honnête, & à le bien ſoûtenir ; & le parti le plus honnête eſt celui qui ſe trouve le plus conforme à notre état. Un homme qui ſe connoiſſoit bien en morale, a dit : Reconnoiſſez un Dieu, retenez votre langue, reprimez votre colere, faites acquiſition de ſcience, choiſiſſez la meilleure Religion, abſtenez-vous de faire le mal, fréquentez les bons, couvrez les défauts de votre pro-

chain, soulagez les pauvres, & attendez l'Eternité pour récompense. Voilà d'excellens principes dont nous ferons l'analise, parce que c'est en quoi consistent toutes les parties de la bonne philosophie & de la vraie vertu.

On peut dire que nous ne sommes vraiment des hommes, que quand nous commençons à devenir vertueux. Distinguez bien avec Abadie l'homme qui périt, de l'homme qui ne périt pas. L'homme mortel, dit-il, considéré dans ses états différens, est constamment une créature misérable qui trouve le peché dans sa conception, le travail dans sa naissance, les peines dans sa vie, la nécessité d'une mort inévitable.

Nous avons deux beaux vers latins qui rendent la même pensée.

Unde superbit homo cujus conceptio culpa,
Nasci pœna, labor vita, necesse mori?

Chaque homme, ajoûte Abadie, est une République en abregé très-difficile à conduire, quoique de petite étenduë. C'est un petit monde : parce qu'ayant l'être avec les Elemens, la vie avec les bêtes, & la raison avec les Anges, il semble par une heureuse rencontre que toutes les créatures

ſe trouvent en lui. Il parcourt toutes les parties de l'Univers ſans ſe mouvoir ; il aſſemble dans la ſimplicité du même ſujet le paſſé, le préſent & l'avenir, la vie & la mort, la lumiere & les tenebres, les élemens les plus contraires & les qualitez les plus incompatibles.

Cet Ouvrage eſt bien magnifique, c'eſt l'ouvrage du Tout-Puiſſant ; mais ſi la vertu ne venoit épurer la matiere, & ſi par impoſſible l'ame reſtoit dans l'inaction, nous ne ſerions tous qu'une maſſe de chair organiſée. Paîtris de même pâte, le mérite de tous les hommes ſeroit égal, & ce mérite ne conſiſteroit qu'à être des hommes ; c'eſt donc à la vertu infiniment ſuperieure à la nature, que nous devons notre plus grande dignité.

L'homme étant défini en general par tout ce qui le compoſe, reſte à ſçavoir ce qui fait le galant homme, l'honnête homme, l'homme de mérite & l'homme de bien ; connoiſſez, acquerez & pratiquez tout ce qui a relation à ces quatre parties différentes, dont le tout réuni, fera de vous un *virtuoſus*.

Vous ſçavez bien, mais tout le

monde ne ſçait pas qu'un galant homme n'eſt pas un homme galant; & à cette occaſion, il faut convenir que notre langue tant eſtimée de nos voiſins, ne laiſſe pas d'avoir de certains tours qui embaraſſent fort l'Etranger: par exemple, le Bourgeois Gentilhomme de Moliere, & une autre piece qu'on pourroit intituler le Gentilhomme Bourgeois, ſeroient deux Comedies différentes compoſées de caracteres tout différens; de même, par un homme galant, nous entendons un coureur de ruelles, un conteur de fadaiſes, & un diſeur de riens, un profeſſeur d'amour & d'amourettes: en un mot, un homme deſœuvré, à charge à tout le monde; il approche du fat, caractere que vous ne ſçauriez trop éviter. Au contraire, par un galant homme, nous entendons un homme poli, dont le commerce eſt tout-à-la fois sûr & agréable, qui a des dons & des talens, en qui on ne reconnoît point de défauts eſſentiels; c'eſt un homme qui a déja acquis la premiere moitié des qualitez qui font l'homme de mérite.

L'honnête homme eſt différent. Il peut n'être pas un galant homme, mais s'il vaut moins au dehors, il n'en

n'en eſt pas moins eſtimé. Sa réputation méritée par ſes faits, ſa probité toujours uniforme & ſans faſte, la bonté, la douceur dont il ne ſe départ jamais ; voilà quelles ſont ſes qualitez eſſentielles, qui n'excluent pas celle de galant homme, & en faveur deſquelles on doit bien paſſer à l'honnête homme le défaut de quelque petit mérite accidentel. La ſcience commence un honnête homme, le commerce du monde l'acheve.

L'homme de mérite eſt néceſſairement galant homme & honnête homme, mais il ajoûte beaucoup à l'un & à l'autre. Il a plus d'ornemens & plus de profondeur, plus de dons, plus de talens ; ſentimens plus élevez ou plus délicats ; ſçachant également tout mépriſer & tout avoir ; ſe paſſant de briller, brillant éminemment quand il le faut dans toutes les ſituations où il ſe trouve ; ne craignant point d'être effacé par le mérite des autres, au contraire, s'inſtruiſant & applaudiſſant toujours au mérite d'autrui.

L'homme de bien peut n'avoir pas autant de mérite ; mais ſon mérite eſt bien plus déciſif : ſimple, vrai, humain, généreux, régulier, pieuſement avare du tems, il en met tous

les momens à profit pour l'Eternité. Il doit la tranquillité de son ame au témoignage interieur d'avoir fait son devoir; il cherche toujours ce que Dieu demande de lui pour la place qu'il occupe dans le monde; sa vie est si suivie & si reglée, que son exemple est la plus pathetique de toutes les leçons. S'il a des ennemis, il les aime, en ce qu'il retrouve même dans leur haine un nouvel engagement de mieux remplir ses devoirs: en un mot, l'homme de bien commence par être un parfaitement honnête homme. Il craint Dieu, il l'aime, il le sert, il lui rapporte sans cesse le peu de bien qui est en lui, & il travaille sans relâche à acquérir celui qui n'y est pas. Ces quatre parties, ainsi réunies dans un même caractere, nous permettent bien d'y supposer la vraie vertu.

Si je la peins par ses effets, je trouve qu'elle nous tient toujours dans une paix interieure, mais dans une paix fort éloignée du quietisme & de l'oisiveté. Active au dehors, elle ne se nourrit que de bonnes actions, & conserve en nous cette tranquillité d'ame, qui nous rend superieurs aux évenemens; elle connoît toute l'amer-

time des remords de la conscience & des reproches de la probité, & toute son étude est de nous les épargner par la bonne conduite qu'elle nous impose, parce que par tout où est le trouble & l'inquiétude, point de vraie vertu. Elle nous apprend à esperer modérément, à souffrir patiemment, à jouir agréablement, à souhaiter peu, & à ne souhaiter que ce qui convient; elle fait de notre devoir & de notre pouvoir les deux regles de nos plaisirs; elle nous fait vivre autant pour les autres que pour nous; elle nous fait éviter toute sorte de mal; elle nous porte à faire toute sorte de bien; & par la plus grande force d'esprit, autant que par le goût plus rafiné qu'elle nous procure, elle nous rend plus heureux dans le bonheur, & moins malheureux dans la peine : en un mot, noblesse d'ame, force & justesse d'esprit, finesse de goût, mais d'un goût purifié & subordonné aux regles de la Religion; voilà tout ce qui est le plus propre à nous rendre solidement heureux & véritablement vertueux.

Examinons un moment les rapports de la vertu, avec l'honneur, la raison & la Religion; & sentons la

Universitas BIBLIOTHECA

différence de l'homme vertueux d'avec celui qui n'a d'autre regle que ſes paſſions. Un homme qui vit ſans principes de conduite, qui ſe livre à tous ſes caprices, qui n'écoute que ſes plaiſirs, peut ne paſſer chez ſes pareils que pour un galant homme, un aimable homme, & dès-là il eſt homme d'honneur à leurs yeux; mais moi, je l'appelle homme vicieux & groſſier; c'eſt un homme qui ne vit que pour manger, qui n'aime dans le vin que la quantité, dans les femmes que la débauche; au contraire, la vraie vertu entretient, cultive & fait fructifier le germe du vrai honneur, qu'un heureux naturel ſoutenu d'une bonne éducation, a mis dans notre ame; elle éclaire notre raiſon au lieu de l'obſcurcir: & loin de murmurer du frein que le Chriſtianiſme impoſe à nos paſſions, elle trouve ſa force & ſa ſatisfaction dans une regle ſi ſure & ſi ſalutaire.

N'attendez pas de trouver de vrai honneur dans un libertin de profeſſion, ni dans tous ceux qui n'ont que le plaiſir des ſens pour guide. La délicateſſe de l'honneur n'eſt connue que des ames débarraſſées de la matiere; il faut un eſprit plus délié, mieux or-

donné, & une ame plus noble pour bien ſentir les plaiſirs purs & délicats que l'honneur, la raiſon & la Religion permettent. Elevation de ſentimens, droiture d'eſprit, principes de conduite, penchant continuel à faire du bien, force dans la privation, délicateſſe dans la jouiſſance; c'eſt-là tout ce qui entre dans la compoſition de cette pâte fine, dont ſont pétris les hommes du premier ordre, qui ſeuls ſont les vrais vertueux. N'en doutons point, la vertu nous fait trouver plus de goût dans les loix de l'honneur, & dans les regles de la raiſon : & rend bien plus faciles les préceptes & les conſeils de la Religion.

Plus vous êtes délicat ſur l'honneur, & plus vous flattez votre vertu; au contraire, ſi vous cherchez à vous étourdir ſur de certains traits que vous voudriez bien vous permettre, vous retrouvez cette vertu au fond de votre ame, qui vous crie de toutes ſes forces : Arrêtez-vous, n'achetez point à un prix trop vil, ne prêtez point à un interêt indû, rendez juſtice à tous ceux à qui vous la devez, reprimez vos deſirs, vivez tranquille, ſans vous amuſer à deſirer toujours. Mais, quoi!

vous cherchez à vous soustraire à l'équité par de mauvais détours ; vous allez faire un malheureux, vous marchandez à secourir un misérable, vous allez vous prostituer au mensonge, à l'avarice, à l'yvresse, à la débauche : quoi ! vous vous ruinez en folles dépenses, vous faites le magnifique, le genereux ; cependant vous ne payez ni le Marchand ni l'Ouvrier, & au moindre revers on vous retrouve la foiblesse d'un enfant. Voilà ce que vous dit la vertu dans ces foibles momens, où vous sentez que votre ame chancelle ; voilà par quelle sage importunité elle sauve les droits du vrai honneur ; & quand une fois la tentation est passée, sans avoir pû effleurer votre probité ni déranger votre conduite, quelle satisfaction la vertu ne vous fait-elle pas sentir au-dedans de vous ! Sera-ce ma faute, si ce langage n'est pas entendu de ceux qui ne rempliſſent aucuns de leurs devoirs, & qui se permettent les actions les plus indignes ?

Je dis donc, & c'est mon premier principe, que l'austere attachement aux plus petites regles du vrai honneur est tellement essentiel à l'homme vertueux, que sans cela il ne sçau-

roit goûter le plaisir infini que produit la vraie vertu. Un grossier peut digérer une infamie & une insulte atroce, se familiariser avec la bassesse, ramper auprès d'un fat pour aller à ses fins; un plaisir brutal le console de tout, tous moyens lui sont indifferens, tout chemin qui l'avance est bon; mais un homme vraiment vertueux ne sçait être heureux que par des sentimens louables. L'accomplissement de la Loy, le commerce des plus honnêtes gens, la noblesse de son ame, & la jouissance délicate de tous les biens qui lui sont propres : voilà tout ce qui fait ses plus doux, ses seuls plaisirs. Il se rend digne de la fortune & des honneurs, & les attend sans inquiétude, parce qu'il les desire sobrement, & qu'il les desire quelquefois plus pour les autres que pour lui-même. En un mot, il se rend propre à tout, il devient digne de tout, il sçait se passer de tout.

Si la vertu est inséparable de l'honneur, elle n'est pas moins assujettie aux regles de la droite raison. En effet, dans un homme qui a de l'usage & du goût, comment pourroit-elle subsister avec mille & mille traits que la réflexion désavoue ? des

sottises hazardées, des marchez extravagans, des entrepriſes bizares; rien de tout cela ne peut convenir à un homme ſage qui eſt toujours raiſonnable autant qu'il le faut, & ne l'eſt jamais plus qu'il ne faut; il ſe rend volontairement eſclave de la droite raiſon, & ne l'eſt jamais de l'idée qu'on aura de ſa raiſon. Il ne ſe livre point à l'eſpoir ſéducteur de juſtifier ſa conduite par des ſuccès qui dépendent bien plus du hazard que du mérite; mais indépendamment de la trompeuſe opinion du Public, il fait toujours de ſa raiſon ſa premiere regle, & ne ſe permet rien dans toute ſa vie qui puiſſe, par des reproches interieurs, affoiblir en lui le ſentiment de la vraie vertu.

Si la vertu s'approprie indiſtinctement tout ce qui caracteriſe l'honneur le plus délicat & la raiſon la plus ſaine, elle ne s'attache pas moins ſcrupuleuſement à l'obſervance réguliere de tout ce que la Religion preſcrit. L'homme ſage n'eſt jamais plus content de lui-même, que quand il a reprimé de folles paſſions; toujours occupé à s'étudier, & uniquement curieux de ſe connoître, il craint ſes foibleſſes & s'en défie, il ſçait le peu de fond qu'il doit faire ſur ſon cœur, trop diſpoſé à être

ſéduit par les objets. Convaincu par de triſtes experiences que la foible humanité marche, comme à tâtons, entre la lumiere & les ténebres, & qu'elle flotte entre l'attrait pour la vertu & le penchant pour le vice, il eſt charmé de retrouver ſes inſtructions & ſa force dans l'accompliſſement de la plus ſage Loy qui fût jamais; parce que dans cet accompliſſement ſeul réſide cette plénitude de ſatisfaction que ne connoiſſent pas ceux qui vivent au hazard ou dans le déſordre; les deſirs inquiets, les craintes ſerviles, les dépits ſecrets du mérite perſonnel ou de l'avancement des autres, les emportemens feroces, l'odieuſe inhumanité, les attentats à l'innocence, ne ſont point le partage des hommes vertueux.

La vraie vertu eſt donc un compoſé d'honneur, de raiſon, de Religion; mais ici je dois remarquer que la plûpart des hommes, au lieu d'acquerir la vraie vertu, ne prennent que le faux de chaque vertu. Tel paſſe pour homme d'honneur, qui n'en a que l'apparence; tel paſſe pour un homme raiſonnable, pour un ſage, qui dans le vrai eſt un bizarre, un homme inſupportable, & un fou; tel paſſe pour très-fidele aux devoirs de la Religion-

qui dans le fond n'eſt qu'un ſuperſtitieux, un viſionaire, & qui peut-être n'a eu que le ſecret de bien cacher ſes vices. Combien de gens nous éblouiſſent par des dehors brillants, par des biens immenſes, par de grands poſtes, & ſouvent par de fauſſes vertus, qui nous feroient pitié, ſi moins ſuſceptibles de prévention nous voulions bien nous donner la peine de les approfondir, & de les examiner par les mœurs, par le cœur, par l'eſprit!

On voit des hommes qui ſe piquent d'une exceſſive délicateſſe en fait d'honneur, qui ne connoiſſent pas le veritable honneur; qui toujours guindez ſur des échaſſes, toujours hériſſez, prêts à s'offenſer de tout & contre tout le monde, donnent une fauſſe interpretation à tout procedé, à tout diſcours dont ils s'imaginent avoir lieu de ſe plaindre. Tout merite autre que le leur qui ſe trouve placé, leur paroît une injuſtice monſtrueuſe. Ils ſe croïent deshonorez par tous les honneurs qu'on ne leur rend pas; ils juſtifient en eux tout ce qu'ils condamnent dans les autres; la valeur, les ſervices, le merite, les talens d'autrui les bleſſent; tout diſcours malin qui peut nuire, actions équivoques, mais

commiſes à huis clos, ils ſe les permettent ſans ſcrupule. Eſt-ce-là le caractere d'un honnête homme? en verité non. Un habile homme a dit :

Toujours faux, toujours vains, toujours pleins d'injuſtices,
Nous crions dans tous nos diſcours
Contre les paſſions, les foibleſſes, les vices
Où nous ſuccombons tous les jours.
LAb. R.

Au contraire l'homme d'honneur prenant bien ce qu'on fait & ce qu'on dit, ſévere envers lui-même, indulgent ſur les défauts d'autrui, attentif & régulier ſur tous ſes devoirs, modeſte dans la bonne fortune, & patient dans l'adverſité; toujours diſpoſé à s'édifier & à profiter du merite des autres; toujours content du bien qui leur arrive, ſans ſe repaître de l'idée ſouvent fauſſe qu'il en étoit plus digne; également incapable de toute baſſeſſe, de plaintes injuſtes, & de s'offenſer de tout; toujours prêt à obliger, parlant bien, même de ſes concurrens, & voulant tout devoir à la juſtice; c'eſt-là, ce me ſemble, le caractere du vrai honneur.

Il eſt tout auſſi aiſé de ſe tromper ſur ce qui regarde le bon ſens. Quoi

de plus commun que de voir des hommes peu raisonnables par le mauvais usage qu'ils font de leur raison ! Est-ce avoir bien de la raison que de déclamer en tous lieux & à toute heure contre l'aveuglement de la fortune, que d'employer sans cesse son esprit à faire d'inutiles retours sur le passé, & à se livrer ou à de continuels murmures sur le present, ou à des frayeurs paniques sur l'avenir ?

Usons mieux de l'heure presente
En attendant toujours celle où l'on doit finir,
Et toujours sur la foi d'une vie innocente,
Esperons bien de l'avenir. *L'Ab. R.*

L'homme raisonnable se contente dans sa situation, il adoucit ses humeurs, polit ses manieres ; tranquille sur le présent, il attend l'avenir sans le craindre ; il sçait jouir, & ne se repaît point de desirs vains & vagues : au lieu de fatiguer le Public de ses réflexions, il ne songe qu'à les mettre à profit ; il choisit un genre de vie convenable à sa fortune, & se fait des amis conformes à son caractere : par-là il fait preuve de sagesse & de goût pour cette vraie vertu qu'on ne trouve pas chez ces petits génies qui s'imagi-

nent que le ſublime de la pieté conſiſte en des ſcrupules de toute eſpece, & qui n'ayant pas aſſez de diſcernement pour placer chaque choſe dans ſon ordre, ſe font un Dieu toujours prêt à les punir. Ainſi, toujours tourmentez par la crainte de la Juſtice divine, ſans être jamais raſſurez par la miſericorde; leur vie d'ailleurs aſſez innocente devient, par rapport à leur dévotion mal entendue, un ſupplice continuel. Mais, comme le plus parfait de tous les plaiſirs vient ſur tout du témoignage interieur d'une conſcience pure & ſans tache; je dis, non pas d'un *devot*, mais de celui qu'on appelle un homme de bien, que s'il a du goût & de la raiſon, il eſt le plus heureux de tous les hommes. Culte de Dieu continuel & ſans partage, pratique reguliere des maximes les plus ſaines, attachement inviolable à la doctrine la plus pure, ſenſualité à faire du bien au prochain; toujours égal & doux, toujours raiſonnable, exempt de prévention & de préjugés: voilà le caractere précieux de ces hommes privilegiez qui ſont ſelon le cœur de Dieu; & c'eſt le plus grand prix que puiſſe eſperer l'homme de bon ſens dont la conduite eſt ſage.

A Dieu ne plaise que je soûtienne ici, que beaucoup d'honneur, de raison & de Religion soit suffisant pour nous procurer une volupté pleine, inalterable, immuable; ce bien nous est reservé pour l'autre vie: celle-ci où le plus parfait caractere n'est meritoire que par la grace de Dieu, est une vie de tentations & de combats. Je n'entends donc par l'acquisition de la sagesse que le don de se rendre heureux autant qu'on peut l'être dans le monde, sans que les moyens du bonheur présent ruinent les esperances de l'avenir.

Jeune homme qui m'écoutez, voulez-vous réduire tout ce que j'ai dit à une idée plus précise? Comprenez, par un homme d'honneur, celui qui plein des sentimens les plus nobles est toujours prêt à développer son ame par toutes les actions que l'occasion offre à son zéle; qui pense, qui sent, qui agit par le plus pur mouvement de la vertu, aussi attentif à cacher le bien qu'il fait, que l'orgueilleux trouve de plaisir à en faire parade.

Comprenez par un homme raisonnable celui qui sçait également se défier & se servir de sa raison, qui sans rechercher le suffrage public vit de

façon à le meriter. Assez judicieux pour connoître ses fautes, soigneux de n'y pas retomber, assujetti aux usages, sans être esclave des préjugez, circonspect dans les déliberations, ferme dans l'execution, prudent sans inquiétude, c'est-à-dire, assez raisonnable pour retrouver sa force & sa dignité dans sa raison, pour n'en pas faire son supplice, & pour ne la pas prostituer jusqu'à justifier l'erreur; c'est pourtant ce que nous voyons tous les jours. M. Rousseau l'a dit avant moi...

Loin que la raison nous éclaire
Et conduise nos actions,
Nous avons trouvé l'art d'en faire
L'Orateur de nos passions.
C'est un sophiste qui nous joue,
Un vil complaisant qui se loüe
A tous les fous de l'Univers;
Qui s'habillans du nom de sages,
La tiennent sans cesse à leurs gages
Pour autoriser leurs travers.

Comprenez enfin par l'homme de bien celui qui appliqué par preference & sans relâche aux devoirs de son état, ajoûte au vrai honneur & à la droite raison, une conduite réguliere & chrétienne, & qui dans l'attente souvent méditée d'un avenir, s'étudie

plus par amour que par crainte à corriger ſes mœurs ; perſuadé néanmoins que ce ſera toujours au ſeul merite du Médiateur qu'il devra la grace qu'il eſpere du Dieu qu'il adore, grace ſur laquelle il oſe compter avec une humble confiance. Suppoſez dans un tel homme un peu d'eſprit & de goût, & voilà le *virtuoſus* des Allemands, voilà l'homme univerſel ou l'*el diſcreto* des Eſpagnols, voilà notre modele, en un mot voilà l'idée que Platon nous donne du Philoſophe, un amateur de la ſageſſe univerſelle.

Quelque long-temps que nous aïons à vivre, nous trouverons toujours en nous des défauts à corriger & des perfections à acquerir ; mais ne nous effraïons pas à la vûe d'un travail long & penible. Le vrai merite, le mérite conſommé eſt le but que tout honnête homme doit ſe propoſer. Pour l'atteindre plus vîte, il faut commencer par éviter tous les écarts qui nous détournent du droit chemin, ſans ſe rebuter par les difficultez qui ſe préſentent ; & comme le Navigateur habile ne perd jamais de vûe ſa bouſſole, le jeune homme qui veut bien conduire ſa barque, a toujours ſes principes ſous ſes yeux. La premiere regle

de conduite eſt donc de bien ſçavoir, & la route qu'on doit ſuivre, & les écueils qu'on doit éviter.

Après avoir expliqué quelles ſont les parties eſſentielles dont je compoſe la vraie vertu, il eſt aiſé de conclure que le plus ou le moins de ces parties réunies dans un même ſujet, font la meſure de ſon merite; & l'on pourroit décider avec raiſon que celui-là ſeroit un ſujet excellent qui raſſembleroit en lui dans un degré ſuperieur l'honneur, la raiſon, la Religion, & la délicateſſe du goût dont j'ai parlé.

Le danger le plus commun & le plus inévitable, auquel eſt expoſé un jeune homme qui entre dans le monde, c'eſt le méchant exemple : on peut ſe flatter de réuſſir en travaillant ſur un cœur ſuſceptible encore de mouvemens vertueux. Les leçons de ſageſſe dont on prémunit une ame avant le moment déciſif où elle s'ouvre aux premieres impreſſions, peuvent prévenir l'effet des paſſions les plus vives; mais vous manquerez votre coup, & la vertu de votre Eleve vous échapera, ſi vous attendez que l'exemple ſuborneur ſe joigne aux premieres bouraſques des paſſions naiſſantes. Vous plantez un

arbre en plein vent? commencez par le soutenir contre les vents, armez-le contre les bêtes, sans quoi bien-tôt il est ébranlé, déraciné, arraché. Le jeune Homme agité tout-à-la-fois par ses propres saillies, & tenté par toute la corruption que le monde étale à ses yeux, aura bien de la peine à se contenir, si vous ne l'affermissez. Soutenez-le, armez-le de bonne heure des plus sages conseils contre le méchant exemple; revenez à la charge à mesure que le peril augmente; ne vous lassez pas jusqu'à ce que le caractere soit tout-à-fait formé; c'est la premiere & la plus essentielle de toutes les précautions.

Fasse le Ciel que vous ne sçachiez jamais par experience combien sont funestes les effets que produisent les mauvaises compagnies: combien de fois n'a-t-on pas vû ruinez ces fondemens de merite, qu'un pere attentif avoit jetté dans le cœur de son fils; cet heureux naturel, ces dons naissans, ces talens commencez, en un mot, tous les fruits précieux d'une éducation polie & circonspecte!

A voir jusqu'à quel point la brutalité & la débauche maîtrisent les esprits & les cœurs, & avec quelle affecta-

tion les hommes s'étudient à valoir peu, je serois tenté de douter de cette prophetie d'Horace, qu'ils se corrompront toujours de plus en plus ; car enfin quel chemin leur reste-t-il à faire pour arriver au dernier periode de la corruption ? Les jeunes gens ne sont pas gâtez, ils sont perdus, menteurs, effrontez jusqu'à l'impudence, grossiers dans ce qu'ils disent, brutaux dans ce qu'ils font, peu curieux de plaire, très-soigneux de publier faussement qu'ils ont plû : appliquez sans relâche à rafiner sur le vice, ils regardent le vrai honneur comme une chimere, & la raison comme un frein importun ; ils relegueut la Religion chez les petits esprits ; la politesse n'est pour eux qu'une puerilité, ou tout au plus une vertu de femme ; la délicatesse du goût n'est qu'une vision ou une acquisition importune qui gêneroit trop leurs premiers mouvemens ; toute action qui n'est pas marquée au coin de la débauche & de la crapule, & tout discours sans obscenité, leur paroît insipide ; les moins fous d'entre eux se croïent assez sages quand ils sont reglez dans leurs déreglemens ; & ceux qui se plongent plus avant dans l'abîme, s'imaginent

que comme chefs de parti, ils meritent plus d'admiration.

Ha, mon enfant! ha, mon ami! qui que vous soyez, évitez, comme la peste, le commerce de ces sortes de gens, puisqu'ils ne s'occupent qu'à deshonorer la societé civile; regardez-les comme le rebut du genre humain, ou comme une nouvelle espece d'hommes qui fait classe à part; sauvez-vous vîte auprès de ceux dont l'âge a poli les manieres & mûri les desirs; & si un malheureux quart-d'heure vous livre à la compagnie de ces Docteurs en libertinage, qui font gloire de présider dans leurs *conciliabules* d'impieté, appellez promptement à votre secours tout ce que vous avez entendu, tout ce que vous avez lû de bon depuis votre enfance, & fortifiez-vous par le souvenir de toute l'horreur qu'on vous a inspirée pour le vice, en faisant attention au mépris profond que s'attire un débauché.

Commencez à mettre en pratique la nécessité de vous garantir du méchant exemple en fuyant avec toute la précaution dont vous êtes capable, tous ceux qui sont reconnus & même soupçonnez de manquer d'un seul des quatre dons que j'appelle essen-

tiels, & dont j'ai fait les quatre parties principales de la vraïe vertu.

Songez que le méchant exemple la ruine imperceptiblement : & que me ſervira de vous inſpirer les maximes les plus ſaines pour le choix de vos amis & de vos plaiſirs, ſi vous commencez à contracter des liaiſons dangereuſes ? Vous marchanderez peut-être quelque inſtant entre l'exemple & le ſouvenir de mes inſtructions ; mais bien-tôt le premier l'emportera : Vous direz ce que vous entendrez dire, vous ferez ce que vous verrez faire. Rien de plus éloquent que l'exemple, le précepte n'en approche pas ; ſoyez donc infiniment circonſpect dans les premiers commerces de votre vie : ſouvenez-vous bien de ces quatre beaux Vers de Boileau :

Dans le crime une fois il ſuffit qu'on débute,
Une chute toujours attire une autre chute :
L'honneur eſt comme une Iſle eſcarpée & ſans bords,
Où l'on ne rentre plus, dès qu'on en eſt dehors.

Tel juſqu'à un certain âge reſte ſcrupuleux ſur les plus petits défauts, & ignore juſqu'au nom des vices, qui

peut-être en compte bien-tôt après pour peu de chose, & le nombre & la qualité : d'où vient un changement si soudain & si funeste ? des mauvaises compagnies qu'on n'a pas pris soin d'éviter. Il est vrai que d'abord on voit avec horreur les professeurs publics de libertinage, mais on commence par se familiariser avec les libertins du second ordre, avec ces faux petits-maîtres dont le goût est dépravé. De cette dépravation du goût vient celle des mœurs, & delà le progrès de la corruption.

Mais, me direz-vous, à quelle idée précise dois-je me borner pour me representer au juste le jeune Homme dont le goût est gâté, & dont, par consequent, je dois éviter la compagnie ? He quoi ! ne remarquez-vous pas dans cet étourdi tous les indices d'une conduite déplorable ? Peut-il prendre sur lui d'écouter ceux qui ont de l'âge & de l'experience ? Ne le voyez-vous pas lié par preference avec de jeunes fous ? Peut-il chanter ou lire autre chose que des obscénitez ? Jusqu'à sa maniere de se mettre, tout le dénonce. Le mensonge & l'impudence font tout l'ornement de ses discours depuis que le libertinage est devenu la

regle de ſes mœurs. Tous ces traits prouvent la dépravation du goût & de la conduite ; & c'eſt de cette ſecte de gens, ſecte fort étendue, que l'exemple meurtrier ne peut être évité avec trop de ſoin par celui qui veut reſter honnête homme. Quelqu'un qui plaiſantoit avec eſprit, en parlant de ce tourbillon d'étourdis, diſoit que l'air étoit bien complaiſant d'animer de telles machines.

Si le caractere que je viens de peindre vous paroît indéfini & trop general, parce qu'il renferme trop de défauts ; tirez-en le précis vous-même, & réduiſez-le aux défauts eſſentiels que vous avez le plus interêt d'éviter. Vous vous appercevez que le menſonge domine, c'en eſt aſſez, rompez le commerce. Ne vous a-t-on pas dit cent & cent fois qu'il n'eſt point d'homme plus mépriſable qu'un menteur ? Et ſi l'on vous voit en liaiſon avec gens de cette trempe, ne ferez-vous pas dire de vous avec fondement que vous aimez le menſonge, & que vous apprenez à mentir. On vous a bien dit que le plaiſir de la table eſt très-gracieux ; mais auſſi l'on vous a dit que rien ne dégrade tant la raiſon que l'ivrognerie, que rien n'eſt plus

dangereux que l'yvreſſe; rompez donc tout commerce avec ces hommes trop dominez par le goût du vin. Vous n'avez rien à eſperer pour l'eſprit ni pour le cœur, & vous avez tout à craindre des extravagances & des fureurs d'un yvrogne. Vous ſçavez le peu de cas qu'on fait des hommes inutiles, qui ne ſortent point de chez ces femmes que Boileau appelle *Brelandieres*, & qui n'ont point d'autre métier que le jeu. Vous avez entendu dire que mille gens ſe ſont ruinez par le gros jeu, vous avez vû combien il dérange la fortune, l'humeur & la conduite, & vous avez été témoin ſouvent que la politeſſe dégeneroit en férocité; vous ne ſçauriez donc mieux faire que d'éviter des liaiſons étroites avec des yvrognes & des joueurs de profeſſion. Je vous en parlerai plus au long dans la ſuite. Vous vous êtes apperçu que cet homme en qui d'abord on a crû de l'eſprit, parle beaucoup & dit peu de choſes; que ſouvent on le prendroit pour un muet, ſi l'on ſupprimoit de ſes diſcours les ſaletez & les juremens? Vous ne ſçauriez le fuir d'aſſez loin; c'eſt un apprentif débauché, à qui il ne manque que de l'eſprit pour devenir peſte de République. Cet autre eſt un libertin

déclaré

déclaré qui ne voit que des femmes décriées ; fuyez encore plus vîte, si vous faites societé avec lui, vous êtes perdu, fuyez enfin qui ne va à la Messe que pour causer & rire, à la Comédie que pour être également à charge au Parterre & aux Acteurs, à la promenade que pour étaler des airs impudens. Prodigue quand il a de l'argent, excroc quand il en manque, il approche du fripon ; c'est un fat, un étourdi, un libertin, il y a même à parier qu'il est un sot.

L'Abbé Regnier dont le témoignage doit être crû, a dit avant moi que les jeunes gens ne sont pas à beaucoup près aussi polis qu'autrefois : voici comme il s'en explique.

La politesse ainsi que le courage
Fut des François autrefois le partage,
Et là-dessus ses nobles nourrissons
Auroient partout pu donner des leçons.
Des jeunes gens la derniere volée
Qu'a-t'elle fait ? Elle s'est signalée
Sur le courage, & l'a même porté
Jusqu'à l'audace, à la témerité.
Mais de leurs airs l'excessive licence
Dément en eux l'air poli de la France.
Une Dame entre ? On lui tourne le dos ;
On s'émancipe en de libres propos.
Et lui marquer la moindre politesse
Passe auprès d'eux pour un air de vieillesse.

Ajoûtez au sentiment de l'Abbé Re-

gnier celui de Madame Deshoulieres, & liſez avec attention ſa belle Epître,

He bien quel noir chagrin vous occupe aujourd'hui ?

& vous prendrez aſſurément du goût pour la politeſſe.

Après vous avoir inſpiré le mépris & l'horreur que vous devez avoir pour tout ce que j'appelle mauvaiſe compagnie, j'entends les hommes dangereux par rapport à ce qui regarde vos mœurs ; c'eſt à vous à achever par vos diſpoſitions ce que j'ai commencé par mes conſeils, & à vous fortifier dans cet éloignement par de courtes réflexions toujours utiles, & ſurtout à votre âge : Dites-vous à vous-même : Un jour j'aurai quarante ans, & que ne donnerois-je pas alors, pour avoir mieux rempli l'intervalle de mon âge depuis quinze ans juſqu'à quarante ? L'expérience nous apprend qu'il eſt plus aiſé de ſe garantir du vice que de s'en guérir quand on en a contracté l'habitude : donc vous ne ſçauriez faire trop d'efforts ſur vous-même pour conſerver toujours dans toute leur integrité cette vraie probité ſi reſpectable chez les hommes, & cette pureté de mœurs ſi précieuſe devant Dieu. Songez que l'honneur

& la bonne conduite ſont l'eſſentiel de la vertu, & qu'en comparaiſon les talens & l'eſprit ne ſervent que de ſupplément au mérite. Faites dans votre eſprit un parallele du commerce de ces hommes choiſis, avec qui pendant la plus longue vie on trouve à profiter toujours, & du commerce de ces étourdis dont j'ai parlé. Les uns vous tournent, vous poliſſent, vous conduiſent gracieuſement à la perfection; avec les autres vous devenez vicieux, & vous reſtez brute; leur ſoufle vous empoiſonne, leur approche vous deshonnore & vous perd. Quel intervalle des uns aux autres! & ſi vous les approchez, quel contraſte! Voulez-vous enfin devenir homme ſage, combattez vos paſſions dès que vons commencez à les ſentir, fuyez le méchant exemple dès que vous commencez à le connoître.

Ce conſeil demande deux choſes, de l'attention & du diſcernement. Votre âge ne vous diſpenſe pas de l'attention; à l'égard du diſcernement, c'eſt à l'uſage du monde à vous le procurer. Le combat des paſſions eſt l'affaire de toute la vie, & c'eſt l'affaire de tous les hommes, je ne puis vous l'épargner, ni même l'accourcir.

Vous avez besoin de force, demandez-en; vous en obtiendrez, si vous êtes attentif, & si vous vous défiez de vous-même : mais tel est le malheur des hommes nez foibles, que le même monde qui leur donne du discernement, leur fait négliger la vigilance qui leur est pourtant toujours nécessaire. Veillez donc toujours : voilà votre armure contre vos passions. Etudiez bien les hommes, & ne vous attachez qu'à ceux qui ont du mérite & de la vertu : voilà votre armure contre le méchant exemple.

Contre une loi qui nous gêne
La nature se déchaîne,
Et cherche à se révolter ;
Mais l'exemple nous entraîne,
Et nous force à l'imiter. *L'Ab. R.*

Si une fois vous devenez tel que vous méritiez d'être admis dans le commerce des plus honnêtes gens, tout ce qui ne sera ni grand, ni beau, ni bon, ni délicat, ni spirituel, ni vertueux, vous paroîtra fort insipide : au contraire, vous vous sentirez piqué par cette douce émulation qui produit peu à peu le vrai mérite. Estimez un honnête homme, travaillez à vous en faire estimer, & bien-tôt il vous estimera.

En attendant qu'un jour vous vous rendiez digne de cette eſtime univerſelle, qui n'eſt dûe qu'aux grandes qualitez & aux grands dons; en attendant qu'on reſpecte en vous des talens rares, un génie ſupérieur, des ſentimens nobles & délicats, & préférablement à tout une probité à toute épreuve; en attendant enfin, que vous vous ſoyez formé ce caractere ineſtimable, auquel les plus envieux n'oſent refuſer une tendre admiration, commencez par acquerir les petits dons & les qualitez moyennes qui ſont de votre âge, & qui ſuffiſent pour vous introduire chez les hommes choiſis. Le connoiſſeur le plus critique ne vous doit demander que ce que vous devez avoir.

Un ami de confiance commence par vous montrer à ſes amis; il vous ſert de caution auprès d'eux, il vous mene dans le monde pas à pas, il vous conduit comme par la liſiere? Si l'on vous trouve un maintien noble & modeſte, on le remercie de vous avoir introduit; & ſi vous avez l'eſprit doux, on vous redemande; mais il faut être ſouffert avant que d'être ſouhaité.

Les hommes ne different guéres

moins entr'eux par l'esprit que par le visage. Les uns ont l'esprit solide, fort, & cette sorte d'esprit marque assez la force de l'ame; mais cette espece de mérite n'est pas ordinairement le mérite du premier âge; d'autres ont l'esprit pénétrant & délicat. Il est des esprits plus foibles, plus timides, plus bornez, plus épais, qui ne laissent pas d'être justes, & je crois la justesse la partie essentielle de l'esprit. Le tems viendra que j'exigerai de vous la force, l'étendue, la délicatesse & la justesse que l'âge & le monde pourront vous donner. Aujourd'hui je me rends plus facile, je ne vous demande que l'esprit doux dont le premier fruit est la docilité. La docilité est un supplément à la justesse d'esprit, & produiroit infailliblement les mêmes effets sur tous les hommes s'ils étoient bien conduits; mais si l'on n'a pas l'esprit doux, on n'aime point à se laisser conduire.

Que la douceur de l'esprit seroit un grand don, quand elle ne procureroit à l'homme que de le rendre docile! L'indocilité est la premiere cause des plus grands désordres; & les plus indignes sujets ne sont devenus tels, que pour avoir refusé

d'entendre ceux qui les portoient au bien. On trouve une mauvaise honte à consulter ses meilleurs amis, & l'on se fait un faux honneur de ne se gouverner que par soi-même. Ce défaut paroît peu de chose dans son principe ; cependant, les effets en sont terribles. Delà, la prévention, la bonne opinion de soi-même, l'entêtement ; de-là, les faux jugemens, les fausses conjectures, & par conséquent les fausses mesures : de-là enfin, les plus grandes fautes de certains hommes, qui, s'ils avoient été dociles dès leur enfance, seroient devenus de grands-hommes. Au contraire, des hommes vraiment grands ne seroient peut-être jamais parvenus à cette supériorité, qui les a élevez jusqu'au faîte des grandeurs, si l'esprit doux & docile ne leur avoit d'abord captivé la bienveillance de ceux dont le commerce est la source du vrai mérite, source à laquelle, étant une fois admis, ils ont acquis le droit de puiser toujours.

Dans l'esprit d'un jeune homme, la modestie & la douceur doivent être comme deux sœurs inséparables. Le recevra-t'on deux fois dans ces maisons accréditées par la vertu &

reſpectées par les connoiſſeurs, s'il n'y porte qu'un eſprit effronté, qui ne ſçachant rien veut décider de tout, ou qu'un eſprit aigre qui commence par contredire au lieu d'écouter. Un homme ſage ira-t'il déployer ſon mérite à un fat qui ne cherche pas à le connoître ?

Les jeunes gens qui ne croyent ſçavoir beaucoup que parce qu'ils ne ſçavent rien commencent par rougir quand on les ſurprend en faute. Si cette honte venoit du regret d'avoir manqué, ce ſeroit une eſpece de réparation de la faute commiſe; mais le plus ſouvent elle ne vient que du même fond d'orgueil, qui leur a fait négliger des conſeils par le ſecours deſquels ils n'auroient pas manqué.

L'homme ſage ne rougit pas de conſulter les autres, mais il ne ſe rend pas eſclave de leurs conſeils; quelquefois gens très-habiles prennent l'avis de gens d'un eſprit inférieur, mais capables de réflexions judicieuſes qui peuvent échapper aux plus éclairez : De-là, je conclus qu'à tout âge, en tout état, eu toute matiere, on peut tirer un grand fruit d'une prudente docilité. Choiſir un bon conſeil, grand trait de pruden-

ce ; donner un bon conseil, preuve d'habileté, marque d'amitié ; un conseil sage est le fondement des grandes actions. Il faut prendre conseil de ses amis, pour n'être pas la dupe de ses ennemis ; la force qui n'a point le conseil pour soutien, se détruit d'elle-même ; mais les insinuations sont plus propres à faire agréer les conseils que l'autorité.

Si l'esprit modeste est une excellente qualité pour tous les âges, il est encore plus nécessaire aux jeunes gens, mais ne confondez pas cette modestie de l'esprit avec l'inactive timidité. Il est un âge & un degré de mérite acquis, auquel il est permis de hazarder ce qui, hors delà, seroit téméraire : Les allures sont bien différentes de celui qui est entré dans le monde, & de celui qui n'est qu'à la porte. On a vû d'heureuses hardiesses achever la fortune de l'homme de guerre & la réputation du Poëte & de l'Orateur déja accréditez, mettre le Courtisan plus avant dans la confiance de son maître, hardiesses qui déplacées n'auroient pas eu le même succès ; le Profès, quelque humble qu'il soit, ose agir & parler plus librement que le Novice.

Celui qui ne doit qu'écouter &

qui parle trop & trop haut, fait conclure indépendamment de ce qu'il dit, qu'il eſt un fat, ou du moins un étourdi; & s'il ne dit pas de bonnes choſes, il eſt tout enſemble un fat, un étourdi & un ſot.

Trop de hardieſſe dans l'eſprit d'un jeune homme eſt le préliminaire de l'effronterie; on eſt en droit de croire qu'il ira bien-tôt de la témerité juſqu'à l'impudence. Mais, s'il parle moins, ne le prendra-t'on pas pour une bête? non; beaucoup d'eſprit ne ſçauroit ſe cacher; & ſi l'on a peu de génie, le ſilence cache au moins le défaut d'eſprit. Commencez donc par réprimer la demangeaiſon d'étaler un brillant précoce, couvrez votre eſprit de pudeur. La modeſtie eſt un voile délicat qui ne dérobe point aux yeux les dons de la nature, mais qui en rehauſſe le prix; d'ailleurs ce qui ſe montre trop aiſément, & mal à propos, ne pique ni le goût ni la curioſité; ſçavoir ſe taire eſt un ſi grand don, que ſouvent les perſonnes les moins sûres & les moins fidéles nous deviennent les plus utiles, en nous obligeant à veiller davantage ſur nos paroles, & à éviter tout ce qui peut leur donner ſujet d'en abuſer. Quelque talent

qu'on ait, on n'eſt bon à rien ſi l'on ne ſçait pas ſe taire. Celui qui garde le ſilence avec peine, ne ſera jamais capable de parler juſte; peu de paroles ſuffiſent au ſage, le ſilence eſt la nourriture de ſon ame & de ſes penſées; c'eſt le ſanctuaire de la prudence, & l'eſprit y reprend des forces nouvelles. C'eſt le parti le moins dangereux pour ceux qui doivent ſe défier d'eux-mêmes. Souvenons-nous ſurtout que le ſecret qu'on nous a confié doit être mis au rang des choſes les plus ſacrées. Nous ne ſçaurions le révéler ſans commettre une eſpece de ſacrilege.

Il eſt vrai que l'eſprit fat, le haut ton, le grand parleur, celui qu'on appelle un diſeur de riens, prend le pas ſur l'eſprit modeſte; mais celui-ci ne tarde guéres à regagner les devants. Le premier ne garde ſes avantages qu'un quart-d'heure, tout le fruit qu'il en tire eſt un redoublemént de fatuité; il s'aime, mais il s'aime ſeul; il s'admire, mais il s'admire ſeul. C'eſt l'homme dont la Fontaine dit:

Un homme qui s'aimoit ſans avoir de rivaux.

Au contraire, l'eſprit modeſte commence par ſe faire aimer par ſa ſeule modeſtie; & quand plus d'eſprit vient

à se montrer à propos, on finit par l'admirer.

Fixez un moment votre attention sur l'excellence de la modestie & de la douceur de l'esprit, & jugeant d'un contraire par l'autre, redites-moi naturellement si vous n'avez pas un regret bien sensible de ce que cet homme, avec des talens, avec du sçavoir, & beaucoup d'esprit, est un homme insupportable. Vous vous souvenez combien il prit feu à l'occasion d'une nouvelle indifférente, & quels regards il vous lança, quand il crut que vous l'interrompiez. Ce tiran de la conversation devient le fleau d'une compagnie; cet esprit a commencé par n'être pas assez doux: delà il a passé au brusque, & a fini par être féroce.

Au contraire, vous ne craignez rien tant que le moment où l'on perdra ce vieux Sénateur si respectable par son nom, par sa dignité, par le long usage qu'il a du meilleur monde; il fait les délices des plus aimables societez, & le charme des conversations les plus délicates. Le voyez-vous à table au milieu de jeunes gens qui viennent chez lui également pour se réjouir & pour s'instruire? il est tout à la fois leur pere, & le pere du plaisir: il

cherche moins à montrer son esprit qu'à faire briller le leur ; délicat dans ses goûts, pur dans sa morale, régulier dans ses mœurs, aisé dans ses manieres, obligeant & poli dans tous ses discours, il est comme le dispensateur des graces ; il distribue sans ostentation & avec affabilité tout le mérite que sa douceur & sa docilité lui firent autrefois acquerir auprès des autres.

Je sçai bien que par l'esprit doux dont je parle, & par le bon esprit dont je parlerai dans la suite, on entend deux dons un peu différens, qui ne s'excluent pas, & qui ne se supposent pas absolument l'un l'autre ; mais il est vrai que l'esprit doux fait partie du bon esprit : De même je ne confonds pas l'homme dur & l'esprit dur, & il est vrai que quelquefois ce sont deux hommes ; cependant, les défauts ou les vertus qui partent de même principe, forment entr'eux pour l'ordinaire, une espece d'enchaînement.

Je suis persuadé qu'il est des hommes en qui l'inflexibilité de l'esprit a produit la dureté du cœur, & qui ne seroient pas devenus tels si l'on avoit pris soin de bonne heure de les rendre doux & plians.

Si l'on pouvoit mesurer les défauts

& les vices, on trouveroit peut-être le même degré de distance entre l'esprit dur & le brutal, qu'entre le très-ménager & l'avare.

On ne doit pas absolument conclure que le jeune homme qui n'a pas l'esprit doux, l'ait effronté, impérieux, dur & qu'il soit indigne de la societé; mais quand on commence par se faire éviter, on ne tarde guéres à se faire mépriser. Quelques-uns n'entendent par esprits durs, que ces hommes tardifs dont l'imagination trop enveloppée a peine à concevoir; qui travaillent encore, & s'occupent à déchiffrer le sens litteral du premier point d'un discours, quand l'Orateur en est à la peroraison : & pour qui la proposition la plus simple, exposée en termes propres & clairs dans une période courte & précise, paroît un énigme. Cette étimologie peut être bonne; mais pour moi qui crois parler à un génie plus délié, j'entends par esprits durs ceux que nul motif ne peut ramener à une autre opinion que la leur, ou qui rendent avec rudesse le sçavoir, les pensées & les sentimens qu'ils ont pris chez les plus délicats des Anciens & des Modernes.

Toutes les sortes d'esprit dont j'ai

parlé ne ſont que des parties, ou des contraires de l'eſprit doux ; chaque partie & chaque contraire ont leur ſubdiviſion, & de là vient la difference des caracteres. L'eſprit dur reſte ſeul, perſonne ne veut de ſon commerce ; l'imperieux tiranniſe, le contrediſant embaraſſe, le grand parleur fatigue, l'important ſe fait haïr, le Nouvelliſte ou l'Hiſtorien eſt le fâcheux de Moliere, le groſſier ſcandaliſe, l'impudent ſe fait chaſſer, le menteur eſt en horreur chez tous les hommes.

Tous ſont autant de contraires de l'eſprit doux, comme la modeſtie, l'attention & le reſpect en ſont autant de parties ; le reſpect a égard à l'âge, à la dignité, à l'habileté de ceux qui compoſent le cercle. L'attention apprend non ſeulement à écouter avec fruit, mais encore à ne rien hazarder, & à ne rien avancer dont on ne ſoit bien ſûr de rendre bon compte ; la modeſtie rend circonſpect ſur le ton de voix, ſur le choix des termes, ſur le moment où l'on doit parler : toutes ces obſervations ne ſont pas difficiles ; on eſt donc moins excuſable de n'en pas contracter l'habitude ; une grande étendue d'eſprit qui a la meilleure part au me-

rite ſuperieur, ne dépend pas de vous; mais vous êtes abſolument le maître d'acquerir la douceur de l'eſprit qui fait le plus grand charme de la ſocieté, & qui eſt l'eſſentiel de la politeſſe.

Enfin, la douceur de votre eſprit vous a fait gracieuſement recevoir chez gens choiſis. Prenez garde que l'inégalité de l'humeur ne vienne gâter des commencemens ſi heureux: Avec tout le merite du monde, nous avons bien de la peine à fixer en notre faveur l'eſtime & l'amitié de ceux avec qui nous avons à vivre; du moins n'autoriſons pas leur inconſtance par nos caprices, ne nous attirons pas leur inégalité par la nôtre; nous ne ſçaurions mieux punir ceux qui nous abandonnent, qu'en les mettant toujours dans leur tort; nos inégalitez, nos caprices commencent par refroidir, & bien-tôt après, éloignent pour toujours ceux qui nous aimoient: O que le défaut qui nous fait perdre nos amis, eſt un grand défaut!

Un fourbe, ſi je le connois pour tel, ne me fait pas un grand mal, je m'en défie: Je ſçai ne me pas ennuyer long-tems avec un ſot: mais

rien ne me déconcerte & ne me déſole tant qu'un homme inégal, qui ſans cela vaudroit beaucoup : Plus ſon eſprit m'attire, plus ſon honneur m'attache, plus ſon érudition m'inſtruit, plus ſa bienveillance m'eſt utile, & plus je ſouffre de voir un ſi digne ſujet devenir par ſes inégalitez un ſujet inſupportable. Je me laſſe bien-tôt d'être l'eſclave de ſon merite. Ses caprices fréquens & imprévûs, ſes bizarreries accablantes me font payer trop cher le fruit que j'en tirois ; je le quitte dès que je rencontre un homme égal. Mais il vaut moins d'ailleurs ? Et qu'importe ! j'aime mieux un eſprit moins orné & plus pacifique. Puis-je me charger volontairement de faire ſans ceſſe une manœuvre périlleuſe pour conjurer l'orage, & ne pas périr ? Quoi ! lutter toujours contre les vents & les flots, toujours de nouveaux écueils, toujours à deux doigts du naufrage ! non : comme Boileau,

> Je me ſauve à la nage, & j'aborde où je puis.

Avec de la probité & de l'eſprit on vous craint, & l'on vous évite ; pourquoi ? vous êtes inégal.

Vous êtes vraiment bienfaisant, mais vous avez d'étranges inégalitez d'humeur. Craignez que l'homme que vous venez d'obliger, & pour qui trop de reconnoissance est un pesant fardeau, n'impute à votre humeur ce qu'il doit à la bonté de votre ame. Que celui-là est à plaindre qui perd par ses bizarreries le fruit de sa générosité!

Un sot n'est qu'un sot. Tout son crime est de tenir assez souvent une place qui devroit être mieux remplie. D'ailleurs, il ne fait peine à personne, & il rit depuis la soupe jusqu'au dessert: Il est quitte avec vous, il ne vous doit rien de plus: Mais cet homme à sentimens, ce génie orné, ce convive amusant retenu depuis trois jours pour faire briller la fête que vous avez préparée, se livre tout-à-coup & au milieu de la joye publique à de frénétiques imaginations; son accès vient de le prendre, c'est son jour de folie; bien loin de vous fournir tout ce que vous en attendiez, l'homme qui vous paroissoit doux & poli, devient brusque; l'homme gai devient sombre, & d'épaisses vapeurs viennent gâter un jour si serein: Vous n'en serez point la dupe une seconde fois.

Vous m'accablez de caresses, vous

me donnez le repas du monde le mieux entendu, jamais on ne répandit tant d'esprit, rien n'égale votre joye & votre politesse : Cette femme si aimable & si pleine de raison que les Dieux vous ont donnée, de ses jours ne chanta si bien ? O, la bonne maison, m'écriai-je à la compagnie ! mes enfans, qu'on est bien ici ! Mais qu'entends-je ? parce qu'un laquais éteint une bougie, vous le traitez de scelerat à pendre ! en se retirant il marche sur la patte de votre Chien, & vous le battez. Ce ne sont plus des cris, ce sont des hurlemens ; la colere devient rage. Je prends mon chapeau furtivement, je gagne l'escalier dérobé, & je viens digerer chez moi : Voilà bien de la dépense perduë.

Il est des hommes pleins de défauts & de vices, qui sçavent les cacher, c'est un grand art. On fait tout pour l'acquerir, & que n'en fait-on autant pour se corriger ? il n'en couteroit pas davantage : mais enfin ceux qui se fardent nous épargnent les peines de l'humeur, & c'est beaucoup. Il en est d'autres dont l'humeur nous est infiniment à charge, qui peuvent néanmoins avoir l'ame droite & l'es-

prit bon ; mais pour le croire, il faut aimer à penſer bien d'autrui ; & ſi l'ame n'influë pas toujours néceſſairement ſur l'humeur, du moins il eſt rare que l'avarice, la colere, l'orgueïl, ou quelque autre paſſion ne ſoient pas les premiers mobiles de nos humeurs. Apprenez donc à regler votre humeur, & rendez-la ſi douce & ſi égale que je ne craigne pas votre commerce : d'ailleurs, ſongez que par les bouraſques de votre caractere vous courez deux riſques : Ou vous me découvrez votre foible, ou vous m'autoriſez à ſuppoſer en vous un foible qui peut-être n'y eſt pas.

J'entens faire à mille gens le dénombrement de nos humeurs ; mais qu'eſt-ce que l'humeur ? d'où vient-elle ? Nous en voyons, nous en ſentons les effets, & nous en ignorons la cauſe ; cependant il la faudroit connoître pour remédier au mal qu'elle produit ; ſans cela comment guérirez-vous l'humeur chagrine, l'humeur aigre, la bourue, la bruſque, l'inégale ? l'humeur n'eſt-elle qu'un nom, n'eſt-ce point une choſe ? où réſide cette choſe ? Ne ſeroit-ce point une réflexion des mouvemens de l'ame ou des diſpoſitions de l'eſprit ? En ce cas contenez-vous ;

les humeurs qui nous échappent nous découvrent votre intérieur.

Je plains un peu le fils d'un ſtupide, je plains beaucoup le fils d'un fripon, mais je ne le plains que dans la crainte qu'il reſſemble à ſon pere. Je plains dès-à-preſent l'homme qui avec de l'honneur, du mérite & des talens a des humeurs fréquentes qu'on ne ſçauroit ſoûtenir. C'eſt un ours : femme, enfans, amis, perſonne n'en ſçauroit approcher. Il eſt bien triſte pour la ſocieté que celui qui en pourroit faire les délices en devienne le fleau, & faſſe le ſupplice de ceux qui devoient en attendre leur avancement & leur conſolation. Pliez votre humeur de bonne heure, & vous préviendrez les plus grands maux.

On voit des gens en qui l'habitude eſt ſi forte, que leur chagrin même eſt habituel & indépendant de l'occaſion. On en voit qui ſont toujours ſombres & triſtes, à une même heure, riant à huit, & grondant à neuf : ils paſſent très-aiſément de la joye à la triſteſſe, mais ils ne reviennent pas avec la même facilité de la triſteſſe à la joye. Un rien échauffe la bile, & delà le dérangement de l'humeur. Ils ſont fort égaux dans leurs inégalitez.

Je ne crois pas impoſſible de trouver un homme qui ait enſemble l'eſprit doux & l'humeur inégale; ce mélange peut entrer dans le caractere du diſtrait & de tout autre homme qu'un accident préoccupe; mais en général vous ne verrez guéres d'hommes fort inégaux qui ſoient fort doux. Il eſt auſſi des eſpeces différentes, & différens degrez d'inégalité. Dès qu'une fois on la porte juſqu'au caprice, le caprice tourne en habitude, & dégénére ſouvent en brutalité qui eſt le contraire de l'eſprit doux.

Il ſemble que l'eſprit doux & l'humeur égale réünis, faſſent l'homme complaiſant. Il eſt vrai qu'ils y contribuent, mais il eſt vrai auſſi que la complaiſance ajoûte à la douceur & à l'égalité. A l'eſprit doux, à l'humeur égale joignez l'envie de plaire & de petits ſoins, vous ſerez complaiſant.

L'homme égal & doux, eſt celui qui toujours le même, toujours tranquille & sûr, évite toute occaſion de me faire de la peine; l'homme complaiſant fait quelque choſe de plus pour moi; il eſt diſpoſé à penſer comme je penſe, à agir comme j'agis; il entre dans mes vûes & dans mes goûts, & profite de la moindre occaſion de me faire plaiſir;

mais auſſi il faut avouer que la douceur de l'eſprit & l'égalité de l'humeur ne ſçauroient devenir des vertus ſuſpectes: à quelque uſage qu'on les employe, elles ſeront toujours des vertus. Il n'en eſt pas de même de la complaiſance. J'oſe dire qu'elle n'eſt vertu, que par l'uſage qu'on en fait.

Vous trouvez que j'ai mieux parlé qu'un autre, qui a pourtant dit la même choſe que moi: Vous aimez à partager mes plaiſirs; vous les ſervez, mais vous ne ſervez pas mes vices; vous ne vous ennuyez point en me déſennuyant, ſoit à la Ville, ſoit à la Campagne; vous ne bleſſez jamais mon amour propre par une image trop vive de mes défauts, & vous déployez toute votre délicateſſe pour me les faire connoître; vous m'aidez de vos conſeils avec zéle, mais avec prudence; vous étudiez mon humeur à laquelle ſouvent vous aſſujettiſſez la vôtre; vous ne vous montrez à moi ni trop ni trop peu: Enfin, toute votre conduite ne tend qu'à me plaire, à moi qui n'ai rien fait, & qui ne puis rien faire pour vous? O l'aimable, la rare, la précieuſe complaiſance! c'eſt l'effet le plus merveilleux de la plus pure amitié.

Mais je vous vois étroitement lié

avec ce jeune Seigneur, dont le caractere fait la honte de sa maison ; vous vous multipliez au gré de tous ses désirs ; toutes ses passions deviennent les vôtres ; vous chantez quand il chante, & quand il jure vous jurez ; vous le conseillez au jeu ; vous mettez le vin à la glace, vous courez pour son service chez tous les Prêteurs au denier dix ; vous épousez ses airs & ses manieres, vous l'imitez de loin dans sa folle parure & dans tous ses mauvais goûts. Je vous vois & je vous demande, d'où vient cette métamorphose ? vous me répondez qu'il faut bien avoir de la complaisance pour ses amis ; & moi je vous dis que vous faites le métier d'un adulateur abominable, ou d'un parasite affamé.

Ce Grand est décrié par mille endroits, mais il a du pouvoir ? Ce vieux Magistrat mene une vie scandaleuse, mais il est homme dangereux ? Voyez-vous auprès d'eux ce petit cercle de Courtisans ? quels empressemens, quelle assiduité, quelle étude à leur épargner tout ce qui peut leur déplaire, & à voler au-devant de tout ce qui leur fait plaisir ! fades louanges pour eux, calomnies atroces contre les autres, œuvres abjectes, indignes

services

ſervices, tout eſt employé, & tous ſe battent à qui mettra le premier la main ſur l'encenſoir. Un poſte demandé, ou un procès dont on craint l'iſſuë ſont les motifs de l'adoration, ſont-ils complaiſans? Hé, diſons plus, ſont-ce des hommes? non: que ſont-ils donc? des reptiles,

Quoi, vous ſervez les projets pernicieux de ce méchant homme, qui trame un tiſſu d'iniquitez; vous ſecondez l'impunité du crime & l'oppreſſion de l'innocence; & propre à tous métiers vous devenez l'inſtrument des plus ſales plaiſirs! Loin de moi, infâme; comment ſeriez-vous complaiſant & poli? Je n'ai pas d'épithéte aſſez deshonorante pour vous bien peindre.

Je ſçai qu'en général la complaiſance eſt une excellente qualité, qui bien miſe en œuvre ne produira jamais des ſujets auſſi indignes que ceux dont je viens de parler: mais j'ai dû apprendre la valeur des termes au débauché, au flatteur & au coquin, qui ne ſe croyent que des complaiſans.

La complaiſance légitime & bien méſurée, eſt auprès de la baſſeſſe, de la flatterie & de la proſtitution, ce qu'une jeune Demoiſelle tout-à-fait

aimable & bien élevée eſt auprès d'une vieille folle, galante encore juſqu'à l'impudence. Là, tout eſt piquant, mais tout eſt modeſte : tout eſt beau, mais tout eſt naturel. Ici tout eſt affreux & poſtiche. De ce qui plaît à ce qui qui fait horreur, du vice à la vertu, quelle comparaiſon ! Faites le paralelle d'une louange délicate & meritée, à la baſſe flatterie, ſur ce qu'en dit Monſieur Rouſſeau.

De la flatterie.

Il n'eſt faquin ſi vil, ſi délabré,
Qui par ſon art ne ſoit défiguré,
Et qui changeant ſa mandibule en ſimare,
Ne puiſſe atteindre au poſte le plus rare.
Il n'eſt poltron ſi connu par le dos
Qu'elle n'érige en ſuperbe Héros.
Un Tabarin mordant, cauſtique & ruſtre
Devient par elle un Senateur illuſtre,
Et d'un pédant barboüillé de latin,
Elle fabrique un nouvel Auguſtin.

De la loüange.

Une louange équitable
Dont l'honneur ſeul eſt le but,
Du mérite véritable
Eſt le plus juſte tribut.
Un eſprit noble & ſublime,
Nourri de gloire & d'eſtime
Sent redoubler ſes chaleurs,
Comme une tige élevée
D'un onde pure abreuvée
Voit multiplier ſes fleurs.

De toutes les bonnes qualitez, il n'en en point qui demande un discernement plus juste que la complaisance: faites trop peu, vous tombez dans la rudesse; faites trop, vous vous rendez rampant & servile. Le milieu est délicat.

S'il faut de l'ame pour aimer à faire plaisir, s'il faut de l'esprit pour faire à propos ce qu'on fait, & s'il faut beaucoup de patience pour vivre en paix avec la plûpart des hommes, la complaisance n'est pas une moyenne vertu.

Le défaut d'éducation, l'envie de s'émanciper, la peur de se contraindre, la force de l'habitude, l'étourderie, l'attachement indomptable à ses propres goûts, l'entêtement & les fantaisies, sont les ennemis déclarez de la complaisance.

Je suis étonné que le besoin que nous avons de la complaisance d'autrui ne nous rende pas plus complaisans.

On nous prévient sur tout, on nous marque des égards, de l'attention, de la complaisance: parvenus là, nous ne sommes pas contens, nous voudrions en examiner le motif. Doucement: si nous sommes bons & affables, sondons le cœur: sinon, n'allons

pas plus loin : nous ſerions punis de notre curioſité.

La complaiſance ne connoît ni la tyrannie, ni la ſervitude ; elle n'eſt pas faite pour les Dieux de la Terre, ni pour les eſclaves : on ne demande à ceux-là que de la bonté, à ceux-ci que de la ſoumiſſion. Si le mari n'a d'autre merite auprès de ſa femme que le pouvoir d'uſer deſpotiquement de ſes droits, ſi celui qui n'eſt que ſuperieur fait trop le maître, la femme ou le ſubordonné n'en rempliſſent pas moins leurs devoirs, mais ils les rempliſſent ſéchement, & ne vont jamais au-delà des bornes preſcrites. Triſte ſituation pour les uns & pour les autres ! on exclut d'un commerce la complaiſance qui en eût fait toute l'onction.

La complaiſance trop éprouvée a peine à durer ; & celle qui ne l'eſt pas aſſez n'eſt pas aſſez connuë.

Tous les hommes ſentent qu'ils devroient être doux & complaiſans ; & pour ſe mettre plus ſûrement en regle, ils paſſent toute leur vie à étudier dans le cérémonial à qui il convient de commencer.

Supprimez du cœur les grands reſſorts qui le font mouvoir, l'amour,

l'ambition, l'interêt : Où trouverez-vous de la complaisance ? Faites-en une loi écrite, vous en trouverez encore moins.

Un arrogant, qui ne vous connoît point, prend le pas sur vous, il tient le dé, il abuse pendant tout le repas de votre modestie ? Enfin on vous nomme, & il rougit. Son orgueil dégenere en petitesse, n'êtes-vous pas bien vengé ?

Un homme qui, mesure faite ou papiers sur table, n'est plus grand que vous que d'une ligne, se croit un géant : il s'élance à plein vol jusques dans la moyenne region, il cite à tout propos ses chiens & son carosse ? C'en est assez, on le croit un grand Seigneur. Il lui échappe un sourire avec un petit branlement de tête, & on le prend pour un homme très-poli ; enfin il perd son argent au jeu. Ho ! qu'il est complaisant & genereux. On l'admire, on l'encense, on l'adore dans l'appartement. On n'attend pas qu'il soit à la porte pour se dire tout bas, mon Dieu ! qu'il est fat, qu'il est sot, qu'il est bête ! & dès qu'il est à l'escalier, on le siffle : Voilà le monde. On abhorre l'arrogance, & l'on fuit la stupidité, mais on court après l'argent,

Il eſt une autre eſpece d'hommes pires que les arrogants, qu'on peut tout enſemble reſpecter & mépriſer ; & cette propoſition n'eſt point contradictoire. Je trouve ſur mon chemin un vraiment grand Seigneur tout different de la *Pagode* dont je viens de parler, je lui cede le pavé & je le ſaluë. C'eſt de ma part reſpecter la grandeur, c'eſt payer le droit de péage. Mais je ſçai qu'il eſt malfaiſant & brutal, & je le mépriſe : par-là je rends tout ce que je dois à la dignité & au caractere perſonnel. C'eſt ſauver tous les droits de la ſubordination & de la juſtice.

Si je ne craignois de bleſſer la droiture, je trouverois un plaiſir malin à prévenir un ſat.

Avec les Grands, la complaiſance eſt de droit étroit ; avec nos égaux, elle eſt de bienſéance ; avec nos inferieurs, elle eſt de politique ou de bonté.

La douceur de l'eſprit, l'égalité de l'humeur, la complaiſance, ſont les premieres qualitez qu'on demande à un jeune homme. Ce ſont-là, ſi j'oſe ainſi parler, les commencemens de ſon merite, parce que ce ſont les parties principales de la politeſſe : mais cela ſeul ne compoſe pas la politeſſe,

il faut encore ce que quelques-uns appellent le don des manieres, ſans quoi la matiere, toute bien diſpoſée qu'elle eſt, reſteroit informe ; ce merite commencé ne ſeroit qu'un merite brute. Il reſte encore à tailler, à polir, à mettre en œuvre.

Sans politeſſe, à quoi ſeront propres ceux qui n'ont ni le génie ſuperieur, ni les grands dons ? Vous ne parlez ni trop haut, ni trop ſouvent, ni trop longuement, ni mal-à-propos : vous n'avez dans l'humeur, ni duretez, ni bizarerie : en toute occaſion vous cherchez à vous rendre agréable ? Vous n'êtes pas encore un homme tout-à-fait poli, je devine ſeulement que vous pourrez l'être.

Boutique neuve, belle enſeigne, magaſin bien rempli ; qui ne croiroit que ce Marchand va faire fortune ? c'eſt au débit que je l'attends. Déployez de la politeſſe dans toutes vos manieres, & tout le monde ſera tenté de commercer avec vous.

Que vous ayez un jour un merite & des talens à tout eſperer, tant mieux pour vous, c'eſt votre affaire ; mais commencez par avoir de la politeſſe, c'eſt l'affaire du public. Qu'eſt-ce donc qu'un homme poli, me dites-vous ?

ne me le demandez pas, définiſſez-le par vos manieres.

On dit d'un homme d'eſprit, il a de l'eſprit : de celui dont le ſtyle eſt juſte, précis, clair & délicat ; il parle poliment, il écrit poliment : de celui qui eſt doux, égal & complaiſant ; il eſt aiſé à vivre : mais de celui dont toutes les manieres plaiſent, on dit, il ſçait vivre, il eſt poli.

Il eſt certain que la politeſſe n'eſt pas la partie la plus eſſentielle du vrai Mérite : mais auſſi il eſt vrai que les manieres polies donnent cours au mérite, & le rendent agréable. Comment faire preuve de politeſſe & de ſçavoir-vivre que par nos manieres ? Cependant, les âges, les ſituations, les occaſions, les pays différens, ont des manieres qui leur ſont propres ; c'eſt donc quelque choſe que d'être poli par tout & toujours : Auſſi eſt-ce le moyen le plus infaillible de plaire toujours & partout ; mais ſouvenez-vous bien que par ce qu'on appelle le don des manieres on n'entend pas moins la maniere de parler que les façons d'agir. N'en doutez point, chaque diſcours, chaque action a une maniere qui en releve le mérite : vous trouverez cette maniere ſi vous la cherchez. Avoir

une grande politeſſe, c'eſt dire obligeamment tout ce qu'on dit, & mettre de la grace à tout ce qu'on fait.

Vous me demandez ce que c'eſt que la vraie politeſſe? c'eſt une attention à faire que par nos paroles & nos manieres les autres ſoient contens de nous & d'eux-mêmes. La politeſſe nous fait paroître au-dehors tels que nous devons être interieurement : Songez que la groſſiereté eſt un obſtacle à tout auprès des perſonnes qui ont de la délicateſſe ; & ſouvenez-vous que s'il faut très-peu de fond pour la politeſſe dans les manieres, il en faut beaucoup pour celle de l'eſprit. Ne comptez pas d'apprendre à plaire comme on apprend un métier. La ſcience de plaire eſt au-deſſus de toutes les autres ; mais ſçavoir l'art de plaire, ne vaut pas tant à beaucoup près que de ſçavoir plaire ſans art.

Vous me preſſez, & vous voulez ſçavoir en quoi conſiſte cette grace qui orne nos paroles & nos actions? Voici ma reponſe. Voulez-vous être poli, voyez des gens polis, étudiez-les, apprenez d'eux ce que vous avez à faire, & comment vous devez le faire : dès que vous le ſçavez, faites-le ſans étude.

J'aurois juré il y a trente ans que le

commrece des femmes éterniſeroit la politeſſe des hommes. Autrefois elles nous demandoient des ſentimens & de l'eſprit : Depuis, moins ſeveres ſur le mérite, elles n'exigerent de nous que de la politeſſe ; aujourd'hui, aſſez complaiſantes pour s'accommoder au malheur des tems, de la taille, une belle jambe, & un filet de voix leur ſuffit.

Si j'étois chargé de regler les rangs ſuivant le mérite perſonnel, je placerois l'homme poli immédiatement après l'ame noble & l'eſprit ſublime ; cette troiſiéme place eſt aſſez élevée, c'eſt celle qui dépend le plus de nous, elle eſt aiſée à mériter & à remplir, elle nous procure plus sûrement de l'eſtime que l'hermine & la pourpre ; ce n'eſt donc que parce qu'on ne réflechit point à tous ces avantages de la politeſſe, qu'on voit tant d'hommes groſſiers.

Je crois un tel honnête homme, peut-être-même a-t'il quelque fonds d'eſprit ; mais qu'il a l'air plat, qu'il ſe préſente mal, quelle maniere de ſe mettre, que tout ce qu'il dit eſt épais, que tout ce qu'il fait eſt péſant ! Faut-il danſer ? il ne ſçait pas faire la réverence : faut-il jouer ? il ne ſçait pas mêler les cartes : faut-il ſervir à table ? il ne

ſçait ni s'aſſeoir, ni manger. Le moindre uſage eſt nouveau pour lui, tout l'embarraſſe; il confond les lieux, les tems, les perſonnes; la converſation eſt-elle ſérieuſe? il demande combien de fois Alexandre a défait Céſar: ſi l'on plaiſante, il lâche une miſerable équivoque dont il rit pendant une heure à gorge déployée; s'amuſe-t'on à de petits jeux, il égratigne; en un mot, il ne ſçait ni parler ni ſe taire, ni ſervir les autres, ni ſe faire ſervir lui-même; il ne ſçait ni prévenir, ni conduire, ni faire ni recevoir une honnêteté. O, qu'il eſt groſſier! Je ne choiſirois pas d'autre original ſi je voulois tirer une copie de la ruſticité; & je crois la ruſticité le contraire de la politeſſe.

Ce jeune homme que vous connoiſſez n'eſt pas beau, & il ne ſouhaite pas de l'être; ce n'eſt pas un génie tranſcendant, mais auſſi ſa phiſionomie n'annonce pas un ſtupide: on voit des hommes mieux faits que lui, mais il a l'air naturel & noble; vous ſçavez avec quel agrément il vit au milieu d'un monde compoſé de ce que nous avons de meilleur dans les deux ſexes; Magiſtrats reſpectables, femmes impoſantes, brillante jeuneſſe, tout eſt content de lui. Meſurant ſes

manieres sur les caracteres differens; il sçait s'approcher & se retirer à propos; que d'empressemens à faire plaisir, que d'attention à ne dire que des choses gracieuses? S'il fait un conte, chacun y trouve une honnêteté. S'il est à table, que de petits soins officieux! jusqu'à des riens, entrer, saluer, s'asseoir, tout prévient en sa faveur ceux qui ne le connoissent pas; prêt à tout, sa complaisance n'a rien de fade, son respect n'est incommode ni rampant; point d'art, point d'affectation, tout est aisé, tout coule de source. Si la circonspection lui ôte le plaisir de louer ce qu'il voit & ce qu'il entend, ses yeux en font l'éloge: & sachant assujettir son goût & ses sentimens à ceux des autres, il ne dément par aucun travers la bonne opinion qu'on a de lui: Enfin, on le souhaite, point de parties agréables qu'il n'en soit; on le préfére à de beaux esprits, ou à des gens en place, & pourquoi? il est poli.

Un sot de qualité fait sérieusement de profondes réverences à un Clerc de Procureur. Un jeune étourdi qui se trouve à côté d'un Prince du Sang, lui offre du tabac. Un fat serre la bouche pour parler gras, il

affecte, d'étaler une main potelée, de montrer ſon brillant, & de faire un crochet de ſon petit doigt artiſtement compaſſé. Il baiſe la main d'une femme illuſtre, & l'appelle ma belle Dame. Tous ſe croyent polis.

Si cet homme très-poli eût vêcu; il eût fait de ſon fils tout au moins un homme poli : ſucceſſion plus précieuſe que les Terres & les Contrats ; parce que la politeſſe une fois tranſmiſe & infuſe s'aliene moins. Pourquoi donc les vertus & les bonnes qualitez ne ſont-elles pas un bien héréditaire qu'on puiſſe ſubſtituer dans les familles? C'eſt ſans doute pour nous laiſſer le mérite de l'acquiſition.

Comment, me dira-t'on, eſt-il donc bien difficile d'apprendre aux hommes du moins les premiers élemens de la politeſſe? C'eſt le métier de la gouvernante la plus ſimple, & il ne faut que la plus petite attention du monde. Quoi! plier l'humeur d'un enfant dès qu'il a de l'humeur, lui apprendre à bien parler dès qu'il articule, à bien marcher, à bien manger, ſur-tout à bien lire de toutes façons, à écouter avec fruit, à être civil avec tout le monde, voilà préciſément à quoi ſe réduit la politeſſe de l'enfance ; on n'a

qu'à perfectionner ces commencemens à mesure que l'âge avance. Se peut-il que de telles minuties entrent dans vos réflexions ? Cette reprise est juste : mais je ne me rends pas ; tant que je ne verrai pas plus d'hommes polis, je dirai toujours qu'on devroit l'être ; & plus il est aisé de l'être, moins on est excusable de ne l'être pas.

Une mere gâte son fils, ou le pere ne le reprend qu'avec aigreur & par caprice. Peut-être l'un & l'autre dissipés & inattentifs regardent-ils de petits soins comme une bagatelle dont l'examen coûteroit à leurs plaisirs, & auroit un air trop bourgeois. Peut-être aussi que peu polis eux-mêmes, ils n'ont pû donner ce qu'ils n'avoient pas : Voilà les premiers principes de la grossiereté des hommes.

Le fond de la politesse est le même par tout pays, & pour toute la vie ; mais de toutes les loix c'est la plus sujette à l'usage local ; & par tout les usages changent. Je ne puis donc vous donner d'autres regles de politesse que les deux suivantes, elles sont de tous les tems & de tous les lieux : Voyez le monde & lisez.

CHAPITRE II.

Des premiers élemens de la Litterature, du progrès dans l'érudition. Dissertation sur les bons & les mauvais Auteurs & sur le stile ancien & moderne. Etablissement de l'Academie Françoise. Sur le choix des livres. Sur le bon & le mauvais goût. Contre le faux bel esprit. Du bon esprit.

CEs deux maximes, lire & voir le monde sont essentielles; sans cela point de vrai merite. Un ignorant peut-il être estimé, un ours peut-il être poli ? Déja votre air modeste, l'égalité de votre humeur, votre docilité, votre complaisance, votre éloignement pour tout ce qui est décrié dans les deux sexes, & ce goût précieux qu'on démêle en vous pour les hommes choisis : tous ces heureux commencemens d'un excellent caractere sont, j'en conviens, les prémices flateurs de ce que le public attend de vous. Mais défiez-vous des applaudissemens meurtriers dont on empoisonne la jeunesse : loin d'en nourrir votre orgueil, recevez-les comme

une leçon de vertu. Perfectionnez-vous dans vos exercices pour être plûtôt en état de vous occuper plus utilement. Cultivez avec un ſoin extrême la bienveillance des vrais amis qui s'intereſſent à votre perfection. Sur tout ne perdez pas le fruit de vos études.

Un Auteur anonime nous donna en 1731. l'Introduction aux Belles Lettres, liſez-la avec attention & profitez-en; les conſeils en ſont inſtructifs, la critique judicieuſe, les matieres bien rangées, le ſtile pur, & l'élegance naturelle. Quand cet Auteur auroit écrit exprès pour venir à mon ſecours & me tirer de preſſe, ſon livre ne conviendroit pas mieux à mon deſſein. Il y a pourtant une difference dans nos manieres de conſeiller : il a la complaiſance de vous diſpenſer du latin, & j'en exige de vous.

Je ſçai combien vous êtes loin des *ba be bi bo bu* fâcheux dont le P. du Cerceau parle avec tant de grace, & vous êtes tiré de ces *diſtinguo* rebutans dont le dénoûment vous embarraſſoit. Vous commencez même àne plus ſentir la pouſſiere de l'Ecole : mais quelle idée vous reſte-t-il de Suetone, de Ceſar, de Tite-Live, Terence, Ovide, Catule, Horace, Virgile & Ci-

ceron ? Voilà tout ce qu'on pouvoit vous proposer de meilleur pour l'Histoire, pour la Prose & pour les Vers. Cependant convenez qu'avec tous ces secours vous n'avez rien appris. La répugnance naturelle que nous avons pour le travail, auquel pourtant les hommes sont également assujettis sur le Trône comme dans la cabane, un peu trop de paresse, les amusemens enfantins, & peut-être encore votre imagination sourde & tardive, tout cela vous tenoit dans un état de langueur : votre esprit étoit comme dans les langes, semblable à un petit corps tendre, qui n'étant pas d'abord bien formé, reste noüé pendant quelque tems. Que faut-il faire pour réparer un retardement si préjudiciable ? Ecoutez-moi, secondez-moi : & si vous êtes raisonnable, vous ne me trouverez pas difficile. Je vais tirer votre ame de l'inaction, & votre esprit de sa létargie. Vous avez perdu votre jeunesse, & je ne vous demande que trois mois pour rendre cette perte imperceptible à tous les Argus de l'Univers. Ne prenez pas ma proposition pour un paradoxe : accordez-moi ce terme, & je réponds de vous.

Non, ce n'est point un prodige que

je vous propoſe. Vous n'êtes pas un grand Docteur : mais le Regent que vous craigniez eſt devenu votre ami, mais vous connoiſſez un homme de lettres, mais vous avez des Dictionnaires, & dans preſque tous les livres vous trouvez des notes marginales, qui en vous facilitant l'intelligenee de l'idiome, vous enrichiſſent de mille connoiſſances merveilleuſes. A ce moyen, votre eſprit développé fera plus de chemin en trois mois qu'il n'avoit fait en dix ans. Je ne prends rien ſur vos exercices, ni ſur vos plaiſirs. Je vous laiſſe les Thuilleries, les Spectacles, & les Maiſons diſtinguées où vous êtes ſouhaité. Je n'en veux qu'à votre friſure ; ſoyez propre, mais n'uſez pas en colifichets les jours les plus précieux de votre vie. Je connois des gens en place qui par ce ſeul défaut ne ſont pas encore ſortis de l'enfance.

L'émulation eſt le principe de toutes les vertus morales. Sans elle on n'eſt jamais propre à rien, & par elle on peut tout. Si vous n'en avez pas, vous perdez votre tems à me lire. Si vous en avez, reſterez-vous inſenſible à tous les motifs par leſquels je tâche ſi ſouvent de vous piquer. Penetrez-

vous donc une bonne fois pour toujours de ce raiſonnement, il eſt bien ſimple. Bien-tôt vous allez vous fixer à un état de vie. Si vous êtes né pour la guerre, quel agrément ne trouverez vous pas à vous faire aimer de vos camarades, à vous faire eſtimer de vos Superieurs, à vous faire admettre quelquefois & par goût à la table du General, à vous trouver élevé tout à coup par une action que vous aurez conduite avec prudence, & ſoutenue avec valeur ? Si vous étiez reſté une brute, un ſot, un homme groſſier, un ignorant ; ou ſi vous étiez devenu un menteur, un débauché, un mutin, un yvrogne ; ſi au lieu de bien recruter votre troupe, & de remplir vos devoirs ou d'état, ou de bien-ſéance, ou de politique, vous aviez perdu votre tems & mangé votre argent auprès des coquettes & au jeu, vous n'en ſeriez pas là.

Peut-être prendrez-vous le parti de la robe. En ce cas je ſuis bien ſûr que vous ne ſerez jamais de ces hommes odieux dont je vous parlerai ; mais vous n'en ſerez pas moins la honte de votre Compagnie, ſi vous ne ſçavez expliquer un fait, & rendre compte de votre avis. Vous n'avez pas l'eſprit

fort étendu ? Du moins ne l'ayez pas gauche. Sçavoir distinguer un sillogisme d'avec un sophisme n'est une fatuité que dans l'esprit d'un fat : & le caractere le plus humiliant de la vie c'est de devenir le joüet de ses Confreres & le fleau de la societé. Combien d'Avocats celebres & de fameux Prédicateurs qui à vingt ans n'en sçavoient pas plus que vous !

Je dis donc à tous les jeunes gens, retrouvez ce que vous avez perdu, paraphrasez comme en Seconde, parlez comme en Rhetorique, raisonnez comme en Philosophie : mais que les Patru, les Flechier, les Cheminais, les Fénélons, les Bossuets soient vos Regens, & Ciceron votre Préfet. Cachez votre ignorance sous le sçavoir d'autrui, instruisez-vous à *huis-clos*. Le patrimoine vous manque ? suppléez-y par des propres naissans, bientôt on vous prendra pour un homme de merite, & bien-tôt vous le serez en effet. En voici la raison, je la crois bonne. Si vous m'accordez de bonne grace les trois mois que je vous prie de donner aux premiers élemens du sçavoir, vous prendrez infailliblement du goût pour les Belles-Lettres; le goût conduit à l'habitude, & l'usage à la

perfection. Voilà donc le chemin frayé, vous ne trouverez plus que des roſes où vous n'aviez trouvé que des épines. Je vous l'ai dit dans ma Préface, la mine eſt découverte, creuſez.

Cette premiere pratique me paroît de déciſion. Je la négligeai quand j'étois à votre âge, & cent fois depuis j'en ai dit ma coulpe; enfin je l'imagine aujourd'hui pour vous. Quel dédommagement pour moi ſi vous en profitez ! Comme Pline le jeune, je crois jouir des biens que je n'ai pas quand je ſçai que mes amis en jouiſſent. J'appelle l'amuſement littéraire que je vous propoſe, la peroraiſon de vos études : ſi vous vous y appliquez avec plaiſir, aſſurément vous irez loin.

Souvenez-vous du conſeil que je vous ai donné. Liez-vous étroitement avec gens de mérite, le profit eſt sûr, & ces nœuds durent toujours. Ce n'eſt pas aſſez, fortifiez votre goût naiſſant pour les belles-lettres par une précaution que vous trouverez fort utile. Qu'on ne vous trouve jamais ſans quelqu'un de ces livres portatifs qu'on appelle un *veni mecum*; par exemple, un tome de Racine ou de Moliere, de Saint-Evremond, de Scaron, de Madame Deshoulieres, Pa-

villon, Eraſme ou M. de la Roche-Foucault; ſur-tout ne perdez jamais votre Horace de vûe. Nous en avons une édition en petit avec les Remarques de Jean Bon; elles ſont admirables & d'une latinité ſi ſimple, qu'elles vous feront ſentir ſans peine mille beautez originales que ſans elles vous n'auriez pas apperçûes. Conferez le texte & ces notes avec la traduction paraphraſée de la ſçavante Madame Dacier. Si par tous ces ſecours vous n'en devenez ni plus riche, ni plus fécond, ni plus orné, brûlez mon Livre.

Ceci pourtant demande une autre précaution; je ne me défie pas de votre eſprit, mais je me défie de votre mémoire. Le profit d'un jour n'eſt pas tout le fruit que vous devez tirer de la lecture, & votre mémoire ne peut pas contenir tout le commerce de votre vie. Il eſt donc infiniment important de dépoſer en lieu sûr le ſuc que vous pourrez exprimer de la lecture & de la converſation. Combien de traits inſtructifs ou brillants dont vous voudriez être l'inventeur! le tems viendra que vous les mettrez en place, & quoique renouvellez ils paroîtront nouveaux: mais vous ne recueillirez rien de votre eſprit ni de l'eſprit

des autres ſi tous les ſoirs vous ne vous rendez compte à vous-même du commerce de chaque jour. On a dit que le Marchand de mémoire avoit fait fortune, & que le Marchand d'eſprit n'avoit pas étrenné. En effet, l'homme porte ſi loin l'orgueil que ſuivant Madame Deshoulieres :

Nul n'eſt content de ſa fortune
Ni mécontent de ſon eſprit.

C'eſt ſans doute un très-grand avantage d'avoir la mémoire heureuſe, elle eſt la dépoſitaire des richeſſes de l'eſprit ; il y a même beaucoup de gens en qui elle tient lieu d'eſprit : & quand on a lû de bonne heure, on ne perd preſque jamais rien de tout ce qu'on a lû : mais il eſt bien plus heureux d'avoir beaucoup d'eſprit. Faites donc commerce d'eſprit, achetez en gros, & n'achetez que du bon : revendez en détail & à bon marché ; meublez bien le magaſin avant que d'ouvrir, & commencez par tenir un bon regiſtre. A ce moyen, quand vous ſerez dans le cas de fournir un Sermon, un Plaidoyer, une Rélation, une Diſſertation, ou un Ouvrage plus étendu, vous trouverez ſous votre main de bonnes proviſions que vous aurez amaſſées ſans peine. C'eſt à cette

précaution que je dois le petit mérite de ce Traité, & la reſſource ineſtimable de ne m'ennuyer jamais.

Je n'ai plus rien à vous dire du Latin, peut-être même le parlai-je un peu trop dans tout cet Ouvrage : mais j'ai crû devoir vous en inſpirer le goût par des citations énergiques. Les endroits où je les place expliquent aſſez aux Dames ce que le texte doit ſignifier. La juſteſſe de leur eſprit leur tient lieu de Dictionnaire, & leur politeſſe fera grace à la néceſſité que je me ſuis impoſée de vous inſtruire. Je vous le répete donc pour la derniere fois, perfectionnez-vous dans la bonne latinité : mais ſouvenez-vous pour toujours que cette acquiſition précieuſe ne peut devenir un tréſor que pour ceux qui ſçavent ajuſter la force du Latin avec les graces du François. Ce ſecret eſt la ſource du vrai mérite, ce n'eſt pas l'affaire d'un jour : mais auſſi il procure les plaiſirs les plus parfaits de la vie, & ſi mon ſujet me le permettoit, je n'aurois pas de peine à démontrer qu'il eſt encore le plus utile de tous les biens. Ha que cette fortune eſt difficile à faire ! il n'y a point de rue Quinquempoix pour les talens ; ſur-

tout

tout comment vaincre ces deux obſtacles, le défaut de principes & l'inconſtance du goût? Vouloir fixer le bon goût, c'eſt vouloir fixer le mercure : à l'égard des principes, peut-être y pourroit-on remedier, j'en parlerai dans un moment. Mais pourquoi ces réflexions? ſi les difficultez vous embarraſſent, l'exemple de nos illuſtres prédéceſſeurs doit vous encourager. Ne nous flattons pas d'écrire comme eux pour la poſterité : mais qu'importe? que cinquante Auteurs, comme moi de la ſeconde claſſe, inſpirions aux jeunes gens du goût pour les belles-lettres : que débrouillez par nos ſoins ils imitent les modeles qui nous reſtent, que du moins nous les mettions en état de ſentir les beautez qui coulent de ſource chez ces génies heureux qui ſauvent l'honneur de la littérature : en un mot qu'ils commencent par nos conſeils, & qu'ils finiſſent par leurs exemples, l'eſpece ne périra pas.

Il s'agit d'apprendre à penſer juſte, de ſe conformer au bel uſage pour la diction, & d'empêcher nos jeunes éleves de retomber dans le vieux gaulois, ou de contracter ce jargon pitoyable dont la peſte a déja cangrené quelques modernes. Ce monſtre n'eſt

propre qu'à rendre, comme dit Boileau, notre langue Allemande en François. Je ſçai que le ſecret d'écrire utilement & au gré des connoiſſeurs, ſuppoſe un aſſemblage de dons & de talens que tout le monde ne réunit pas. Je ſçai que l'ivroye ſe mêle avec le froment, c'eſt à l'expérience à l'éplucher : mais faut-il comme Dom Quichotte ſe faire des monſtres pour les combattre ? On ne demande pas que les coups d'eſſai ſoient des coups de maître, & les plus grands obſtacles ne ſont jamais invincibles pour un cœur bien placé. Qu'un pere & un fils ayent de bonnes diſpoſitions dans le cœur & dans l'eſprit, les belles-lettres reprendront faveur.

Le premier moyen de réuſſir, c'eſt de ſçavoir parfaitement ſa langue. Tout terme qui n'eſt pas propre & toute conſtruction hazardée gâtent la converſation la plus brillante & le diſcours le plus touchant, Le phebus, le ſtyle guindé & empoulé n'eſt qu'un galimatias imaginé par le faux bel eſprit. L'enjoûment de Voiture inſpira du dégoût pour l'enflure de Balſac, mais depuis peu la licence a repris ſes avantages, elle ſupplante l'autorité légitime : & les petits génies, ces

grands parleurs qui ne doutent de rien, introduiſent de nouvelles erreurs. Pour prévenir cette illuſion, poſſedez à fond l'uſage juſte, naturel & délicat de votre Langue. Vous avez le beau monde & les Dictionnaires : les plus habiles les conſultent tous les jours pour toutes les choſes qui entrent le plus dans le commerce de la vie.

Apprenez donc à bien parler, mais apprenez encore à bien lire. On ſe trompe lourdement ſi on croit que bien lire & bien parler ſoient des bagatelles. Reliſez cent fois les belles réflexions de M. l'Abbé Dangeau ſur toutes les parties de la Grammaire. Combien de gens qui ne ſçavent ni la valeur ni la proprieté des termes, qui les placent mal, dont l'expreſſion eſt groſſiere ou la periode obſcure, qui ne ſçavent pas même aſſortir l'adjectif au ſubſtantif, dont l'accent déſigne la Province, ou qui ayant bien parlé ſe rouillent faute d'uſage. J'oſe dire que la maniere de lire demande encore plus de délicateſſe & d'attention que la maniere de parler. On ne lit point une Tragédie comme une Comédie, ni une Comédie comme une Epigramme ou un Madrigal. On ne lit point un beau Sermon comme des

Contes de Fées. Il faut faire ſentir la matiere qu'on traite, & la maniere de la traiter. Ne chantez pas en déclamant, ne déclamez pas en parlant, & que ceux qui vous écoutent, en trouvant que vous ne liſez pas comme un ſtupide, ne vous ſoupçonnent pas de vouloir faire le Prédicateur ou le Comédien; chaque genre, chaque eſpece demande un goût particulier qui lui eſt propre; quand on a ce goût, on ne ſort point du naturel.

Il n'eſt point de livre, quelque beau qu'il ſoit, qui ne perde de ſon mérite dans l'eſprit même de celui qui le lit, s'il ne ſçait pas le bien lire. La proſe a ſes hemiſtiches comme les vers, & ſes notes comme la muſique; la ponctuation en indique le repos & les tons différens. Les pôſes plus ou moins longues font ſentir toutes les parties de la période : mais ce n'eſt pas aſſez, la prononciation eſt encore infiniment importante. Nous avons des regles de juſteſſe pour la compoſition en proſe, en vers & en muſique. La proſe a ſes points & ſes virgules : les vers ont la rime de plus : la muſique a ſes meſures & ſes notes. Le Latin a même cet avantage, que tel qui a appris à faire des vers latins ne

penſoit aſſurément pas à devenir un Santeüil ; peut-être même ne lui avoit-on pas dit qu'il étoit queſtion ſur-tout de bien prononcer la proſe latine. C'eſt pourtant le premier fruit de ce qu'on appelle au College la Quantité. Quelle honte pour notre ſiécle ! tous les jours j'entends dire *Aintroibo ; introibo* ſeroit trop bourgeois pour ces Meſſieurs. Nous n'avons pas pour la prononciation de la Langue Françoiſe le même ſecours de la quantité ; on pourroit y remedier par de nouveaux Dictionnaires, & je ne crois pas cette remarque inutile par rapport à la plûpart des François, & à l'Etranger. Aujourd'hui, au défaut de principes j'ai recours à l'uſage ; & puiſque Brebeuf nous a appris que l'Ecriture

- - - Eſt l'art ingenieux
De peindre la parole & de parler aux yeux,

pourquoi n'oſerai-je pas peindre les défauts d'une prononciation ridicule ? Que diroit-on de celui qui en parlant ou en liſant feroit d'un trait aimable une choſe inſupporta——ble ? Que peut-on penſer d'un Muſicien qui a gâté de très-jolies paroles ?

Ha que l'a—mour
Va faire en ce—jour, &c.

Le premier eſt un Ruſtre, le ſecond un Albigeois. J'aimerois autant voir à l'Opera, Roland ſe plaindre par bémol; & entendre à la Comédie déclamer tendrement les fureurs d'Oreſte. Delà je conclus que tout homme qui parle, qui lit, ou qui chante, & qui fait bref ce qui eſt long, ou long ce qui eſt bref, ne ſçait pas ſa langue, & que tout Muſicien qui place une ronde ſur une ſillabe qui demande néceſſairement une croche, ne ſçait pas ſon métier : ainſi ce qui ſeroit un agrément de plus, devient un barbariſme.

Quinault a tombé dans un autre défaut plus eſſentiel, & qui a pourtant moins frappé : il a péché en pluſieurs endroits contre la proprieté des termes; mais grace à Lulli, on ne s'en eſt pas apperçû par deux raiſons. Nous donnons plus dans le joli que dans le juſte, & nous ſommes plus ſenſibles à la premiere impreſſion qui flatte l'oreille qu'à la réflexion qui éclaire le diſcernement.

Quand vous rencontrerez de ces fautes groſſieres, n'en confondez pas l'eſpece. Le Muſicien a péché dans le premier exemple, le Poëte dans le ſecond.

Quand il ne vous échappera plus de termes qui ne ſoient parfaitement propres, quand l'épithéte ajoûtera de la force ou de la grace au ſubſtantif, quand toutes vos phraſes ſeront naturelles, & quand vous vous attacherez ſur-tout à la juſteſſe du raiſonnement, on pourra dire de vous que vous ſçavez bien le François: mais avec tout cela vous parlerez mal, & vous écrirez mal ſi vous ne ſçavez pas bien prononcer & bien ortographier: & tel eſt notre malheur que l'ortographe & la prononciation ſont devenues preſque arbitraires depuis que quelques modernes ſubſtituent des uſages pernicieux à d'excellens principes. Pour moi, ennemi des nouveautez bizares, je vous conſeille de prononcer *français* & d'écrire françois: tant que ces abus dureront, notre langue n'acquerera jamais le beau titre de langue morte qui fait tant d'honneur à la latinité.

La nouvelle ortographe qu'on veut introduire auroit des ſuites bien funeſtes, ſi on écrivoit *j'avais* pour j'avois. L'Etranger qui veut apprendre notre langue, pourroit-il de lui-même recourir au verbe *avoir* pour le bien conjuguer? Faut-il refondre tous les

livres qu'on a imprimez depuis l'établiſſement de la Monarchie? Ces innovations ſont pitié. Gardons-nous encore de toute prononciation qui gâte le langage. Point d'accens inutiles, ne dites ni mon *pére* ni mon *paire*. Toute affectation ſuffit pour empoiſonner le plus heureux naturel.

Les diſcuſſions grammaticales ne ſont pas fort réjouiſſantes, mais elles ſont néceſſaires. Les conſeils que je viens de vous donner de bien parler, de bien prononcer, de bien lire, ſont d'autant plus déciſifs, que notre langue eſt pauvre. Moins on a de fonds, plus on doit ſe donner de ſoins pour les faire valoir. Amoureux que je ſuis de la gloire de ma Nation & de la perfection de mes compatriotes, je voudrois que les Peuples les plus reculez aimaſſent à commercer avec nous. Le nom de Louis XIV. attira les Siamois en France: que n'attirons-nous l'Etranger par la même politeſſe qui regnoit alors, & par la ſolidité de notre langage? Si on l'entreprenoit bien, je ſuis perſuadé que notre langue qu'on aime à parler dans tous les coins de l'Univers, deviendroit bien-tôt mere langue par adoption. Le défaut de termes & de principes eſt la cauſe

premiere de la pauvreté dont je me plains, & les conſtructions ridicules dont je me plaindrai dans un moment, en ſont les ſuites honteuſes.

L'Académie Françoiſe n'eſt-elle pas le Tribunal ſouverain des belles-Lettres? ne pourroit-elle pas aſſembler les Chambres qui ſont répandues dans toutes les Provinces du Royaume? Pourquoi ne pas compoſer une Aſſemblée de Députez profonds & polis, & choiſir dans le bon ce qu'il y a de meilleur, pour pouvoir tous enſemble & à la pluralité des voix décider, créer, approuver, proſcrire? Ces déciſions ne tarderoient pas à acquerir la force de loi, elles ſeroient bien-tôt confirmées par l'uſage : l'apprentif n'héſiteroit pas à chaque mot; on ne nous accableroit plus d'un jargon miſérable; & ſi quelquefois on ſe permettoit un proverbe populaire, ou une diction à l'antique, ce ne ſeroit que par reſpect pour le bon vieux tems, ou pour honorer plus parfaitement la mémoire de Marot.

La préciſion eſt le plus grand mérite d'une Langue, & le défaut de principes & de termes nous force de recourir à la circonlocution. Nous avons des verbes qu'on ne ſçauroit

conjuguer, & des termes qui signifient des choses tout-à-fait differentes. Le faste d'un orgueilleux n'a point de plurier, & les fastes qui expriment un chartrier ou des archives, n'ont point de singulier. Le Héros s'aspire, & l'Héroine s'élise. Voilà des preuves de la disette de notre langue; on en pourroit faire un volume. Les Novateurs qui de leur autorité privée se donnent la licence d'y suppléer, proposent tous les jours au Public des composez de leur façon, comme *déraison*, *inconduite*, & tant d'autres. Les précieuses à leur imitation ne rougissent pas de dire qu'une de leurs amies a le cœur d'un *tendre étonnant*, d'une autre, qu'elle est *d'un laid affreux*, & de la troisiéme, qu'elle est d'un *précieux insoutenable*.

Cet air affecté n'épargne personne, la contagion s'étend à tout. Un homme de merite, & dont la plume est fort délicate, a donné depuis peu un fort bel Ouvrage au Public, mais par un air trop modeste il a craint dans sa Préface de passer pour un homme *avantageux*. J'ai deviné ce qu'il vouloit dire: la pudeur sied bien, & ajoute beaucoup au merite superieur. Mais *avantageux* placé là n'est pas Fran-

çois. Il eſt fort avantageux d'avoir un grand nom, de grandes dignitez, une fortune conſiderable, plus encore d'avoir des talens & de la vertu. Enfin, il eſt avantageux à cet Auteur d'avoir fait un beau livre, mais il n'en eſt pas devenu un homme plus *avantageux*. Ces innovations fourmillent dans tout ce qu'on nous donne de plus beau. Puiſque tant d'Ecrivains s'érigent en créateurs & en legiſlateurs du langage, ne ſeroit-il pas juſte que l'Académie revendiquât la competence, qu'elle arrêtât le progrès du déſordre, & qu'elle fournît des éclairciſſemens & des ſecours aux eſprits modeſtes qui aiment la juſteſſe & la préciſion ? Eſt-il indifferent à la gloire d'un Etat d'apprendre à bien parler ?

Les abus contre leſquels je me récrie ſe renouvellent de tems en tems. J'ai oüi dire *un gros plaiſir*, *on eſt venu pour vous voir*, *Madame chante comme on ne chante point*, *il eſt vrai de dire*, *je me ſuis laiſſé dire*, *on a voulu me dire*, *vivre d'une certaine façon* ; aujourd'hui c'eſt *un quelqu'un*, demain ce ſera *un quelque choſe*. Enfin, tous les jours l'eſprit de nouveauté introduit des impertinences de cette eſpece qui font rire tout le monde, mais

dont presque tout le monde contracte l'habitude, & qui loin d'enrichir la langue, en font un parfait jargon. Je les pardonne au petit peuple, mais je ne le pardonnerois pas à un écolier de Sixiéme. Il convient à mon Maçon de dire des *matereaux*, & à mon Tailleur de dire une *demi'aune*. Mais je suis *étonnanment* étonné qu'une femme de qualité me demande comment je *m'emporte*. Je serois tenté de répondre brutalement que je ne m'emporte gueres; que n'ayant ni craintes, ni desirs, & qui plus est, point d'ennemis, je n'ai pas d'occasions de m'emporter. Pourquoi me dire que j'ai *bain du bain*? J'ai peu de bien, mais je n'en ai pas assez, je n'en souhaite point davantage, & graces à Dieu je me porte fort bien. Je ne suis point misantrope, mais en un mot je veux qu'un François apprenne à parler François, & qu'il ne prenne pas la place Maubert pour Versailles.

Je passe légérement sur cette Méchanique. Trop d'exemples & un plus long détail seroient ennuyeux, je commence à m'en ennuyer moi-même. On s'accommode plus aisément à ce qui est de goût qu'à ce qui n'est que du ressort de la premiere scholastique. Je ne puis pourtant me re-

fuſer à cette derniere réflexion. Je ſuis étonné que le langage barbare qui étoit en uſage autrefois, & dont Vaugelas crut nous affranchir, n'ait pas garanti la France pour toujours de ces innovations téméraires qui gâtent juſqu'à des gens d'eſprit. Une langue qu'on veut ſçavoir dans toutes les parties du monde doit-elle reſter arbitraire ! Dire qu'un Auteur eſt original, & qu'un homme eſt bon, c'eſt un très-grand éloge. Dire qu'un tel eſt original, ou un bon homme, c'eſt une dériſion. Notre langue dépend donc du caprice, du ton, & du geſte ? S'il eſt vrai que cette confuſion faſſe horreur, on me pardonnera d'avoir oſé m'en plaindre, & de finir ces remarques par celle de Racan.

Si le monde fut pris des plus judicieux
Pour une Comedie au tems de nos ayeux,
Peut-être qu'aujourd'hui l'on veut jouer la farce.

Pour les hommes bien formez tout ce que je viens de dire eſt de trop ; c'en eſt trop peu pour l'homme tardif qui a beſoin de hauſſer le pas, s'il veut les atteindre. J'ai tâché de le mettte en chemin par des détails qui ne ſont pas trop de ma ſphere, & j'ai fait un effort aux riſques de plaire moins ; la matiere

n'eſt pas trop amuſante. Ce qui me reſte à dire ſur la litterature doit être regardé comme le fruit des trois mois que j'ai demandez. Je ſuppoſe ce terme utilement employé, & je paſſe tout à coup au bon goût ſur les ouvrages d'eſprit. Nous irons par degrez, mais on ne ſçauroit apprendre trop tôt à s'y connoître.

Je n'entreprends pas de fixer le bon goût, je cherche à l'inſpirer. Je crois le deviner, mais je ne ſçaurois le définir. C'eſt un ſentiment qu'on ne ſçauroit peindre, c'eſt le je ne ſçai quoi de l'aimable érudition. C'eſt l'aimant d'un eſprit juſte & la bouſſole d'un diſcernement délicat. Il épure les premieres connoiſſances, il perfectionne les heureux commencemens, il ouvre & il étend le génie, il éleve & il contient l'imagination ; la juſteſſe le nourrit, le brillant l'amuſe ; il eſt ami de la noble ſimplicité & des graces naturelles. Diſcret dans ſes jugemens, on ne le voit jamais d'un air dédaigneux mépriſer le médiocre ; & il déploye toute ſa vivacité pour metrre le beau dans tout ſon jour. La raiſon eſt le flambeau des hommes, il eſt le flambeau de la raiſon. En un mot ſans le bon goût la renommée ne mettroit pas

le ſceau à l'immortalité des grands-hommes.

A Paris, cette Capitale du monde, on trouve grace à la magnificence & à l'attention de nos Rois, des Chaires publiques pour toutes les ſciences. On n'y en trouve point pour le bon goût. C'eſt un don qui n'eſt pas fondé ſur les regles. Ne cherchons donc pas à le connoître, tâchons de le ſentir. Pour juger ſainement d'un bon livre, il faut de la ſcience, du diſcernement & du bon goût. Ce Héros invincible, ce Prince ſi redouté de nos voiſins, le grand Condé qui avoit autant d'eſprit que de valeur, diſoit, que la beauté d'un livre devoit ſe faire ſentir, & qu'on ne pouvoit la perſuader à qui ne la ſentoit pas.

Si vous avez les organes bien arrangez & bien déliez, ſi vous avez la conception nette, prompte & juſte, ſi vous ſçavez vous défier finement des illuſions de votre eſprit, ſi vous aimez à conſulter les Ecrivains juſtes & délicats; enfin ſi vous ſentez du plaiſir à lire avec réflexion & avec choix: à toutes ces marques je devine que vous êtes né avec du goût. Que ce tréſor eſt précieux! c'eſt la plus grande grace que vous puiſſiez recevoir

de la nature; c'eſt un diamant ſans prix, mais il eſt brute encore : c'eſt à vous à le dégroſſir, & à lui donner le brillant ſans en diminuer le poids. Devenez-en le lapidaire, faites-bien valoir ce ſentiment heureux que vous portez au fond de vous-même, & votre eſprit s'enrichira tous les jours.

Il s'agit aujourd'hui de faire fructifier ce germe qui commencera à poindre, vous en avez un moyen infaillible, c'eſt de vous faire un précis de ce que vous entendrez & de tout ce que vous lirez dans les livres vieux ou nouveaux qui ont de la réputation; vous apprendrez à mettre chaque choſe dans ſon ordre, le trop vieux pour le rajeunir, l'obſcur pour l'éclaircir, le diffus pour vous reſſerrer, le médiocre pour l'embellir, le beau pour vous former, le très-beau pour vous élever.

Il eſt bon de ſçavoir un peu la chronologie de la littérature, il n'eſt pourtant pas néceſſaire de remonter à des tems trop reculez. Les curieux attentifs à la maniere dont on parloit & dont on écrivoit au tems de nos ayeux, fixent ordinairement l'époque de cette moderne antiquité au Regne de Saint Louis. Ce fut alors que parut le Roman de la Roſe. Le ſtyle n'en eſt preſ-

que plus intelligible ; mais tout uſé qu'il eſt, on en ſent encore l'énergie. Tout ouvrage où l'on trouve de l'eſprit ſera toujours à l'abri de la preſcription. On lit dans ce Roman

Lais d'amour & ſonnets courtois.

La tendreſſe ſe fait ſentir dans le gothique comme dans le moderne : tous les Siécles ont eu leur Quinault. Nous trouvons dans les Recherches de Paſquier mille choſes curieuſes, des anecdoctes, des notes littéraires, & des notes hiſtoriques. Il m'a appris que Thibault de Champagne avoit fait cette chanſon pour Blanche de Caſtille mere de S. Louis.

Autre choſe ne m'a amour méri
De tant que j'ai été de en ſa baillie :
Mais bien m'a diex par ſa pitié gari
Quand échapé je ſuis ſans perdre vie, &c.

Je ne vous rapporte ces deux citations que pour vous faire ſentir le changement du langage : on parloit gaulois, mais enfin on s'entendoit, & à force de rafinement nous commençons à ne nous plus entendre. Binet en parlant de ceux qui écrivent avec feu, dit que la premiere fureur eſt la plus naïve, & que la lime trop de fois miſe au lieu d'éclaircir & de

polir, ne fait qu'uſer & corrompre la trempe; on énerve le ſtyle en croyant l'enrichir.

Le langage ſe putifia un peu ſous le regne de François I. Ce grand Roy favoriſa les belles-Lettres. Marot, l'original Marot parut. Paſſez rapidement ſur tout ce qui le précede, mais attachez-vous à cet excellent Auteur dont le bon goût & les graces naïves ont guidé les plus accréditez de nos modernes, & fourniront, comme celles de Voiture, de l'eſprit à toute la poſterité.

Deux autres Ecrivains ſe ſont fait de la réputation, Montagne & Rablais. S'ils avoient écrit de nos jours, on les eſtimeroit davantage. Liſez-les & vous retournerez à Marot. Ces trois hommes du ſeiziéme ſiécle avoient des dons tout différens. Montagne plus pur & plus moral que les deux autres, étoit trop cauſtique; c'étoit un miſantrope poli qui penſoit juſte, mais je lui trouve trop d'emphaſe & trop peu de liaiſon. Pas un de ſes Chapitres ne tient ce que le titre annonce. L'agrément de Marot durera toujours, celui de Rablais a perdu ſon crédit. Cet Auteur poſſedoit toutes les Langues, ſur-tout les Orientales. Perſonne

n'a porté plus loin la profonde érudition ; mais ſes obſcuritez & ſes ordures ont fait tort à ſa mémoire, comme la licence & la débauche nuiſirent à Marot.

Peres de famille, & vous jeunes gens, belle matiere à réflexion ! combien de bons ſujets dont l'eſprit eſt terni par la ſaleté des mœurs, par la licence du ſtyle & par la groſſiereté ? C'eſt le talent enfoui, c'eſt la lumiere ſous le boiſſeau ; au contraire la politeſſe & la modeſtie ſont toujours d'un grand relief pour un mérite médiocre. Sans le ſtyle effrené de Rablais on trouveroit un grand plaiſir à deviner ſes Enigmes, & ſans la licence de Marot il apprendroit à lire à tout le monde.

Je vous tiens un peu trop longtems dans les campagnes arides de l'Arabie pierreuſe, mais

Il faut paſſer par les peines
Pour arriver aux plaiſirs.

Ils arrivent enfin ces jours fortunez où le regne le plus glorieux de la Monarchie devoit être le triomphe le plus parfait des belles-Lettres. Tout ce qui devoit accompagner Louis XIV. devoit être grand.

Un Miniſtre dont les connoiſſances étoient auſſi vaſtes que le génie, travailla avec le même ſuccès à la gloire de ſon Maître & à la grandeur de l'Etat. Il ne penſoit pas moins à s'immortaliſer lui-même, mais en grand politique, il falloit commencer par immortaliſer ſon Roy. Les deux plus ſuperbes établiſſemens du Royaume étoient faits long-tems avant lui. Charlemagne avoit fondé vers l'an 700. l'Univerſité de Paris : celle de Milan l'appelle ſa ſœur, & celle de Pavie ſa mere ; nous la regardons dans tout le monde Chrétien comme le bouclier de la Foy, *ſtudium Pariſienſe fundamentum Eccleſiæ.* Vers le milieu du treiziéme ſiécle Robert Sorbon, Aumônier & Confeſſeur de S. Louis, fonda la Sorbonne. Par ces traits ſeuls les noms de ces deux Princes méritoient déja d'être imprimez en lettres d'or dans les faſtes éternels. Charles, le premier Roy de la ſeconde Race, & le premier de nos Empereurs, eſt canoniſé par ſes vertus, immortaliſé par ſes exploits, & reconnu pour toujours le Conſervateur du Patrimoine de S. Pierre. Belle matiere à panégyrique !

La troiſiéme Race ne devra rien à

la ſeconde. Louis IX. après avoir fait quantité de fondations Royales qui ſont autant de monumens de majeſté & de ſainteté, meurt à la veille de conquerir les Saints Lieux. Belle matiere à parallelle ! mais attendons encore un moment, la matiere ſera bien plus abondante.

Que reſte-t'il à faire au Cardinal de Richelieu pour éterniſer le Regne de ſon jeune Maître ? Il devine à ſon air que tout au moins il atteindra ſes prédeceſſeurs ; même zéle pour la Maiſon de Dieu, même goût pour la gloire. Tout dès l'enfance du Prince l'annonce pour le modele des Rois. Le Cardinal forme un grand projet que Louis XIV. pouvoit ſeul exécuter ; combien de Rois avant lui l'avoient tenté inutilement ! il s'agit d'extirper l'héréſie. Le Miniſtre commence l'ouvrage, le Maître l'acheve. Si le Cardinal n'a pas fondé la Sorbonne, du moins il la rebâtit avec une magnificence royale, il en augmente l'utilité par de riches donations, & il fait pour les belles-Lettres ce que Sorbon avoit commencé pour la conſervation de la Foy : ce Miniſtre toujours grand dans ſes vûes, toujours juſte dans ſes proportions, de-

vient en même tems le Protecteur de l'Evangile & le Fondateur de l'aimable ſçavoir. Il loge la Théologie dans le Temple du Très-Haut, & l'érudition dans le Palais de nos Rois. A ce moyen Louis XIV. devient réellement & par acquiſition le Pere des Sçavans, comme il étoit par ſucceſſion le Fils aîné de l'Egliſe. Voilà l'établiſſement de l'Académie Françoiſe : liſez-en l'Hiſtoire par M. Peliſſon.

Jeunes gens, ſi vous avez du goût pour les Lettres, ſi vous digerez la répétition que je vous ai fait faire de vos études, ſi vous m'avez paſſé ces termes qui ſentent la férule, & que les Dames ont pris pour du Grec ; enfin ſi votre génie s'étend, ſi votre pénetration vous éleve au-deſſus de votre matiere, ſi votre goût ſe raſine & vous porte ſans confuſion du bon au meilleur ; je viens de vous ouvrir un beau champ. Seroit-il indigne de vos premiers ſoins de vous eſſayer vous-mêmes ſur les talens pour leſquels vous vous ſentez plus de diſpoſition : mais ne montrez vos eſſais qu'à vos amis. Les fruits précoces paſſent auſſi vîte que les fleurs. Nous n'avons que Paſchal & Moreri dont les commence-

mens ont été des prodiges. Hâtez-vous donc, mais hâtez-vous lentement, enhardiſſez-vous ſans préſomption, ſans orgueil. Plus on répand d'eſprit, plus on en acquiert. Tous les Auteurs dont je vous propoſerai bien-tôt la lecture, vous en fourniront la preuve & l'exemple.

Quand le Cardinal de Richelieu établit l'Académie, il ne s'attendit pas ſans doute de donner à ce Corps reſpectable tout le luſtre qu'il reçut bientôt après. L'émulation piqua tous les eſprits, mais la perfection ne peut être que le fruit d'un travail aſſidu & d'un progrès heureux. Vous avez lu & relu Boileau : il vous a plu, ſaiſi, enlevé, & cette pointe ſatirique que nous aimons tous un peu trop, eſt peut-être ce qui vous a flatté le plus. Reliſez-le aujourd'hui dans un eſprit tout différent, cherchez à vous inſtruire. C'eſt de tous nos Ecrivains le plus propre à vous faire ſentir la différence du bon & du mauvais goût. Le Pere du Cerceau l'appelle le Prevôt du Parnaſſe; cette qualification eſt merveilleuſe : en effet ſans le redoutable Boileau la France alloit être peuplée d'inſipides Auteurs. Depuis que le Roy & ſon Miniſtre eurent pro-

tegé les belles-Lettres, tout le monde se méla d'écrire, jamais on ne barbouilla tant de papier; on croyoit mériter une pension quand on avoit fait relier des fadaises; d'abord les sots y furent pris. On n'en fut pas long-tems la dupe, le bon goût prévalut. Boileau enrichit son Libraire, & en ruina vingt autres. Que devinrent les *Jonas*, les *Clovis*, les *Calprenedes*, les *Cyrus ?*

Il faut compter, dit le Marchand,
Tout est encore dans ma Boutique. *Boil.*

Je vous ai conseillé de faire des remarques sur tout ce que vous lirez, mais ce conseil ne tend qu'à vous épurer le goût. Ne prenez donc pas une broderie legere pour du drap d'or. On nous inonde depuis vingt ans de mille niaiseries qui ne sont pas même dignes de la note critique d'un homme délicat. Faites des Extraits, mais des Livres qu'on lit, qu'on relit & qui courent le monde. Pour justifier ma maniere de penser, relisez ce que je vous ai dit sur le méchant exemple; là il étoit question de vos mœurs, ici il s'agit de vous former l'esprit : il falloit bien choisir vos amis, il faut bien choisir vos livres. Les mauvaises compagnies vous

vous gâteroient le cœur, les lectures fades ou grossieres vous gâteroient le goût. Quand vous trouverez sous votre main l'Homme de Cour d'Amelot de la Houssaye, ou l'Homme universel du P. de Courbeville, deux bons Traducteurs de Balthazar Gracian; quand vous trouverez le Traité des Passions du P. Senaut, les Voyages de Cyrus par M. de Ramsay, avec son Traité de la Mitologie; vîte, écrivez, faites de longs extraits, tout est bon. Mais je ne suis pas assez curieux du martyre pour extraire un seul tome du Cyrus de Scudery.

Ne me pardonnerez-vous pas d'avoir insisté sur les regles de la Grammaire, & d'insister encore sur le choix de vos lectures, si ces conseils vous conduisent aux graces de l'érudition? Les termes proscrits & prescrits, les constructions à l'antique, les impertinentes innovations ont dû servir à vous décrasser le discernement. Aujourd hui aidez-vous un peu vous-même. Comparez le stile de 1630. au stile de 1660. vous sentirez tout à coup la révolution étonnante des Belles-Lettres. Vous les verrez passer rapidement de la foiblesse à la force, du guindé au naturel, du galimatias au

ſublime. Diſtinguez bien l'original, l'imitation, la traduction & la paraphraſe; ce ſont des talens, des goûts & des beautez differentes, qui bien placées ont bonne part à la perfection. Plus vous ſentirez cette difference, plus vous approcherez du bon goût. Si c'eſt un miſtere pour vous, il faut vous le développer; ſouffrez donc le détail, & inſtruiſez-vous tout-à-la-fois, ou par les exemples ou par les contraires. Je ſçai que la ſcience des détails n'eſt pas fort aimable: mais avant que de parvenir aux graces, il faut commencer par l'utilité.

Boileau ne pouvoit pas ſupporter qu'on fût d'aſſez mauvais goût pour préferer Théophile à Malherbe & Racan. Boileau avoit raiſon: mais moi très-jeune encore je tirai de ce raiſonnement une conſequence très-fauſſe; je crus qu'on ne pouvoit effacer ni Racan, ni Malherbe. Je lûs, & je fus détrompé. Une petite Diſſertation ſur leurs ouvrages pourra ne vous être pas inutile; liſez-les, & ſur tout les obſervations de Menage ſur Malherbe, elles ſont d'une grande inſtruction. Racan avoit du feu, il étoit à la mode, il faiſoit aiſément des vers, il diſoit même que ſes vers avoient *du nom aſ-*

ſez. Il eſt vrai que ſa réputation a duré quelque tems, mais ſon ſtile tient encore du Gaulois ; il n'avoit pas de principes, il ne ſçavoit aſſûrément pas le Latin, j'oſe dire encore qu'il ne ſçavoit pas parfaitement le François. Une critique judicieuſe impoſe la néceſſité de parler juſte ſur les ouvrages d'eſprit, pourvû que la ſincerité ne bleſſe pas la politeſſe. Racan en felicitant M. de Bellegarde des bontez que Louis XIII. avoit pour lui, diſoit,

De ſes plus beaux deſſeins tu fus toujours complice.

Complice placé là ne fut jamais François, il n'eſt pas même Gaulois. On partage le peril & la gloire, on inſpire la ſageſſe, on imite la vertu, on eſt dépoſitaire d'un ſecret, on donne un conſeil ſage, on applaudit ſans adulation ; mais on ne ſçauroit être complice que d'un mauvais deſſein ou d'une action lâche. De cette réflexion, jeune homme, ſentez la néceſſité de ſçavoir la proprieté des termes. Un éloge & une offenſe ſont les deux contraires. Mais un bon eſprit pardonne le terme en faveur de l'intention.

Voici une autre expreſſion qui n'eſt pas moins impropre que la précéden-

te ; elle eſt dans une Ode bachique.

De ce nectar délicieux,
Qui pour l'excellence précede
Celui même que Ganimede
Verſe dans la coupe des Dieux.

Le vin de Champagne eſt fort au-deſſus du vin de Brie, mais il ne le précede pas. Quand même l'Auteur auroit voulu dire qu'on avoit commencé par boire le Champagne, la conſtruction n'en ſeroit pas moins vicieuſe. La Poëſie doit embellir le langage au lieu de le défigurer. J'aime fort un vin *mouſſeux* quand il a un grand fond de vin ; mais ſi la mouſſe lui donnoit un air louche & un goût plat, je n'en boirois guere.

Il faut vous laiſſer une idée de toutes les fautes de differente eſpèce pour vous apprendre à n'y pas tomber. Nous liſons dans une autre Piece,

Enfin la neige & la glace
Font à la verdure place.

On ne ſouffre plus ces énormes tranſpoſitions ; la rime ſe fait attendre & devient cheville, l'attention ſe laſſe, & la chute fait dormir au lieu de réveiller. Racan eſt encore plein d'autres tours & d'autres expreſſions qu'il faut éviter abſolument depuis qu'ils ont été ſagement

proscrits par le bel usage. *Plaindre son martyre, soupirer ses douleurs, aucunes fois, réconfort, ramentevoir, prince l'aise de nos jours, siecle doré, l'ire des Dieux, des courroux, des patiences, des fougeres :* toutes ces expressions ne conviendroient qu'au Roman de la Rose.

On contracte si aisément les mauvaises habitudes & le mauvais goût, que dans une chanson assez nouvelle qui commence par *flambeau des cieux*, vous trouverez que l'onde *semble plaindre son tourment*. C'est parler comme Racan, *plaindre son martyre, plaindre ses peines*, pour dire qu'on est paresseux, & qu'on veut s'épargner des soins : ou pour dire qu'un homme plein de ses chagrins les conte à tout le monde, sont deux façons de parler également ridicules. Qu'un ami tiede, au lieu de voler au secours de son ami, ne marche qu'à pas de tortue, on ne dira point qu'il plaint ses pas : de même l'homme qui souffre se plaint de ses malheurs, & ne plaint point ses malheurs.

Il paroît que du tems de Racan & de Malherbe on outroit les figures, sur tout l'allegorie & l'hiperbole. Racan dit dans un endroit,

Mes larmes de mon lit ont fait une riviere.

Et Malherbe bien plus long-tems vanté que Racan, eſt tombé dans un grand nombre de fautes de cette eſpece. Après l'affreux aſſaſſinat de Henri IV. l'un des plus grands Potentats que le Soleil ait éclairé, Malherbe fait parler la Reine Marie de Medicis au feu Roi ſon mari.

L'image de mes pleurs dont la ſource feconde
Jamais depuis ſa mort ſes vaiſſeaux n'a taris,
C'eſt la Seine en fureur qui déborde ſon onde
Sur les quais de Paris.

Certe Strophe a beſoin de commentaire. Peut-on comparer les pleurs d'une perſonne affligée à un fleuve en fureur qui ſe déborde ? Aujourd'hui même que le don des larmes eſt d'un grand ſecours pour les douleurs hipocrites, de beaux yeux peuvent-ils devenir des ſources intariſſables ? Cette comparaiſon bleſſe l'oreille & le bon ſens. La conſtruction eſt tellement tranſpoſée, qu'avant le troiſiéme Vers l'on n'entend pas ce que les deux premiers ſignifient. Je ne ſupporte pas plus aiſément cette autre façon de parler. Peut-on dire qu'un homme dont le cœur eſt preſſé par un violent chagrin,

Par le canal des yeux vuidant ſon amertume,
Cherche d'être allegé ?

Souvenez-vous qu'il faut écrire clairement & naturellement, & que l'hiperbole doit être meſurée & circonſpecte. Ce n'eſt pas un conſeil, c'eſt un precepte. Gravez-le bien dans votre eſprit, il eſt de Quintilien. *Licet omnis hiperbole ſit ultra fidem, non debet eſſe ultra modum.* Examinez ſi le texte eſt rempli, ſi la matiere eſt ſuivie, ſi le bon ſens domine, ſi les ornemens ſont bien placez. Les grandes beautez du bon vieux tems ſont au-deſſus des révolutions du ſtile : de même de petits mots nouveaux joliment couſus ne prouvent ni talens, ni goût, ni eſprit. L'eſprit ne ſe contente pas de mots, il demande des choſes.

Autre conſeil important. Si votre imagination trop vive vous entraîne, & ſi vous vous trouvez embarraſſé ou par le fond du ſujet que vous ne ſçauriez éclaircir, ou par des figures qui pourroient l'orner, mais que vous ne ſçauriez mettre dans un beau jour, retournez ſur vos pas. Il n'eſt point d'embelliſſement ſans clarté. C'eſt une des grandes maximes d'Horace, *& quæ deſperat tractata niteſcere poſſe,*

relinquit. Je reviens encore pour un moment à Malherbe.

J'ai trouvé dans les observations de Ménage ce beau mot de Publius Mimus : *Fortuna vitrea est tam cum splendet, frangitur.* Il paroît que Ménage étoit bien persuadé que cette pensée avoit été paraphrasée par Malherbe, & traduite par M. Godeau. Je le crois comme lui. Cependant nous trouvons tous les jours les mêmes pensées dans de grands Ecrivains en qui l'esprit est naturel, qui ne courent point après l'esprit des autres, & qui sont fort loin du misérable métier de Plagiaire. Malherbe dit,

N'esperons plus, mon ame, aux promesses du monde,
Sa lumiere est un verre & sa faveur une onde,
Que toujours quelque vent empêche de calmer.

Ces Vers ont de la beauté. Il y a cinquante ans que dans tous les Couvents du monde on les apprenoit aux Pensionnaires. Il est pourtant vrai qu'ils paroissent plus beaux qu'ils ne sont. Les révolutions de la vie montrent tous les jours qu'on ne sçauroit fixer la faveur ni la fortune. Nous ne pouvons pas même fixer l'ortographe,

le langage ni la maniere de penſer; mais de ce que les biens de cette vie ſont fugitifs, dira-t'on que le vent des diſgraces empêche l'onde de la faveur de ſe calmer ? ce tour eſt obſcur & approche du *Phœbus*. La Traduction de M. Godeau eſt bien plus ſimple & plus élégante.

Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Cette même traduction ſe trouve mot pour mot dans le Cid : mais ne ſoyez pas étonné que ſans être plagiaires les uns des autres, les plus grands Ecrivains diſent la même choſe, ſur-tout quand il s'agit de traduire littéralement en vers. Nos meilleurs Livres vous en fourniront bien des exemples. Quand on a l'eſprit juſte, on ſe rencontre aiſément dans la façon de penſer; comme la verité n'eſt qu'une, la juſteſſe eſt toujours la même.

Après des hommes ſi reſpectables ne me prendra-t'on point pour un téméraire, ſi j'oſe dire que la paraphraſe & la traduction ne me flattent pas ? je les trouve trop littérales. Rien n'eſt plus inconſtant ni plus bizare que la fortune, mais elle ne ſe caſſe pas comme le verre dont le brillant a ébloui ces célebres Auteurs. Je trouve la comparaiſon

trop métaphorique ; si j'avois à peindre les mouvemens convulsifs d'un avare, d'un jaloux, d'un plaideur, d'un vindicatif, j'aimerois fort à paraphraser cette belle expression de Virgile : *Magno curarum fluctuat æstu.* Je pourrois dire que la mer en fureur n'est pas plus agitée que leur ame : mais je ne comparerois pas leurs soucis & leurs soins à des flots irritez. Le style trop figuré devient souvent un logogriphe.

Balsac appelloit Malherbe son pere, cependant il ne peut s'empêcher de railler assez plaisamment ce vers,

Rendons par mes soupirs ma douleur reconnue.

Pour moi je me récrie hautement contre ceux-ci :

. . . . Diront la vaillance
De son courage & de sa lance.

Le terme de vaillance est usé, mais qu'il est bien placé dans l'Epitaphe de M. de Turenne !

Turenne a son tombeau parmi ceux des nos Rois,
C'est le fruit glorieux de ses fameux exploits :
On a voulu par là couronner sa vaillance,
Afin qu'aux siécles à venir
On ne fit point de différence
De porter la Couronne ou de la soutenir.

Dans Malherbe, vaillance & cou-

rage forment un pléonaſme parfait, & je ne puis ſouffrir la vaillance d'une lance. Je ſçai que le Poëte a voulu perſonifier *lance*. Cette figure eſt belle quand elle eſt bien placée. Si vous en voulez ſentir toute la beauté, liſez la converſation ingénieuſe de Bachaumont avec un fleuve, liſez ce que Santeüil fait dire à la Seine; quand nous nous promenerons enſemble je vous en parlerai : liſez enfin le Voyage de Munich de l'Abbé Regnier. Ces traits m'ont paru beaux & très-beaux.

Déja nous avons vû le Danube inconſtant,
Qui tantôt Catholique & tantôt Proteſtant,
Sert Rome & Luther de ſon onde,
Et qui comptant bien-tôt pour rien,
Le Romain, le Lutherien,
Finit ſa courſe vagabonde
Par n'être pas même Chrétien.
Rarement en courant le monde
On devient plus homme de bien.

Ceux qui n'ont pas l'eſprit fort bon, ni aſſez d'uſage du monde, s'étonnent de ce que les Auteurs entrent dans des détails qui leur peroiſſent fort inutiles. Voici ma réponſe, elle ſurprendra. Je m'aviſai un jour en aſſez bonne compagnie de repeter ce trait de l'Abbé Régnier. Un nouveau dé-

barqué que le hazard avoit introduit, me demanda très ſérieuſement s'il étoit vrai que le Danube eût changé de Religion.

Il eſt pourtant vrai que notre Poëſie a de très-grandes obligations à Malberbe; on peut dire qu'il l'a tirée du cahos, & ſi la plupart de ſes ouvrages nous rappellent trop le vieux ſtyle & l'ancien goût, du moins lui ſommes-nous redevables en partie de la perfection où ſont parvenus ceux qui l'ont ſuivi. D'ailleurs quelques-unes de ſes pieces ſont des chefs-d'œuvres. Rien n'eſt plus beau que la derniere ſtance de ſa conſolation a Caritée ſur la mort de ſon mari. Comparez-la avec ce que vous venez de lire ſur la mort de Henri IV. vous trouverez deux hommes tout différens.

Le tems d'un inſenſible cours
Nous porte à la fin de nos jours.
C'eſt à notre ſage conduite,
Sans murmurer de ce défaut,
De nous conſoler de ſa ſuite,
En le ménageant comme il faut.

Je n'ai rien lû de plus beau que ce fragment; cependant M. de Segrais, cet homme d'une ſi grande réputation, donnoit la préférence à la quatriéme.

De combien de jeunes maris
En la querelle de Paris
Tomba la vie entre les armes,
Qui fuſſent retournez un jour,
Si la mort ſe payoit de larmes,
A Mycennes faire l'amour!

Qu'on me pardonne ma franchiſe, j'oſe avouer que je penſe tout autrement que Segrais. Le premier ſizain que vous venez de lire eſt d'un ſtyle naturel, clair, délicat & moral qui durera toujours : le ſecond eſt une énigme. Etoit-il néceſſaire de ramener Caritée au ſiége de Troyes, & de lui peindre Ilion en cendres ? Pourroit-on donner un ſecond tome de l'Iliade pour une lettre de conſolation ? Je ne crois pas qu'un Homere François prît aujourd'hui un ſi long détour. Nos Femmes Illuſtres ſçavent bien que pour parvenir aux honneurs de la guerre, il faut renoncer quelquefois au douceurs de l'hymen. On pleure la mort d'un fils unique ou d'un époux tendrement aimé, & n'en déplaiſe à Boileau, nous avons plus de trois Artémiſes en France. Enfin

A vaincre ſans péril on triomphe ſans gloire.

Et pour l'Epouſe aimable d'un jeune Heros :

La gloire eſt une rivale
Qu'on doit toujours redouter.

Si le Grand Sobieski n'avoit pas quitté la Reine pour voler au ſecours de l'Empereur Leopold, peut-être la Capitale d'Auſtriche ſeroit-elle tombée au pouvoir des Muſulmans : & quand par le ſort inconſtant des armes cet auguſte Roy auroit été la victime de ſa valeur, auroit-on parlé François en diſant que ſa vie étoit tombée entre les armes des Turcs ? Toutes ces façons de parler ne laiſſent pas une haute idée du ſtyle qui avoit cours avant Malherbe ; il ne ſe faiſoit pas beaucoup plus de ſcrupule de hazarder des rimes que des conſtructions. Jupiter ne rime point avec chanter, ni fer avec triompher, & pere ne rime point à terre. Si vous en doutez, conſultez le Dictionnaire de Trevoux.

Malherbe nous a laiſſé une traduction de quatre vers qui ſeuls valent tout un livre ; le François eſt auſſi énergique que le Latin. Le P. Bouhours en a porté le même jugement. Horace dit : *Pallida mors æquo pulſat pede regum turres, pauperumque tabernas.* Il ſemble que Malherbe ait ſurpaſſé l'original ; ces vers ſont ſçus de tout le monde :

Le pauvre en ſa cabane où le chaume le couvre,
Eſt ſujet à ſes loix,
Et la garde qui veille aux barrieres du Louvre
N'en ſauve pas nos Rois.

Voilà un grand modéle pour la traduction. Un Ecolier doit s'attacher aux termes, & le bon Traducteur à l'eſprit de l'Ecrivain. C'eſt le caractere dominant de l'illuſtre Ablancourt, de M. de Toureil ſur les Philippiques de Démoſthenes, & de M. de Sacy ſur les Lettres de Pline. Liſez-les avec fruit, vous apprendrez à traduire.

Voici deux exemples d'une mauvaiſe & d'une excellente traduction de la belle réflexion de Catule ſur la neceſſité de mourir.

Soles occidere & redire poſſunt :
Nobis, cùm ſemel occidit brevis lux,
Nox eſt perpetua, una dormienda.

Ronſard qui dans ſon tems pourtant faiſoit le réformateur des termes & du ſtyle, a dit,

La Lune eſt coutumiere
De naître tous les mois :
Mais quand notre lumiere
Eſt éteinte une fois,
Sans nos yeux réveiller
Faut toujours ſommeiller.

Vous ne respirez-là que vieux style, tour forcé, mauvais goût; mais Pelisson va vous donner un avant-goût de tout ce que vous trouverez dans ce grand Académicien.

Le Soleil se couche & se leve :
Sa premiere course s'acheve,
Et bien-tôt une autre la suit.
Mais quand la fiere destinée,
Finit notre courte journée,
Ce n'est plus qu'une longue nuit.

J'ai cité Balsac : ne seroit-ce point lui qui auroit donné lieu à la Comédie des femmes sçavantes, ou des précieuses ridicules dont j'ai parlé ? jamais personne ne s'est tant écarté du naturel ; jusques dans le style épistolaire il se jettoit dans le Phœbus : cependant il le controlloit dans ceux même qui en étoient le plus éloignez. Il mandoit à son ami Voiture qu'il étoit impossible *de plier la gravité de ses Vers, & de les abaisser jusqu'à la familiarité de la conversation ordinaire.* Cette maniere de parler est précisément ce que Moliere fait appeller par ses Heroïnes *Colet monté ;* d'ailleurs rien n'est plus mal fondé que ce reproche. Malgré la révolution du langage Voiture n'a rien perdu de sa réputation, & nous n'avons rien de plus naturel & de plus

enjoué que ſa Proſe & ſes Vers. Auſſi faiſoit-il les délices d'un cercle où toute la France alloit puiſer du beau & du bon eſprit.

Second exemple du très-laid & du très-beau; l'un & l'autre forment un contraſte parfait. Du Bélay voulant tirer une comparaiſon d'un confluent, dit :

Comme du haut des montagnes,
Alors que la neige fond,
Deux hardis Fleuves ſe font
Divers cours par les campagnes,
Et puis en une vallée
Venant à ſe joindre en un,
Courent à bride avalée
Avecques un nom commun.

qu'a-t'il entendu par deux hardis Fleuves ? Le Rhein eſt impétueux, mais il n'eſt pas hardi. En quelle plaine trouve-t'on deux Rivieres ? Quand la Marne, l'Oiſe & l'Eure ont groſſi les eaux de la Seine, court-elle *à bride avalée ?* prend-t'elle la poſte à Rouen pour aller coucher au Havre ? En verité cette façon de s'exprimer fait autant d'horreur que Madame Deshoulieres fait de plaiſir dans ſon Idyle ſur le Ruiſſeau.

Près de la fin de votre courſe
Vous êtes plus fort & plus beau

Que vous n'êtes à votre ſource :
Vous retrouvez toujours quelque agrément nouveau.

. . . . . .

Ruiſſeaux que vous êtes heureux !
Il n'eſt point parmi vous de ruiſſeaux infideles.
Lorſque les ordres abſolus
De l'Etre indépendant qui gouverne le monde,
Font qu'un autre ruiſſeau ſe mêle avec votre onde,
Quand vous êtes unis vous ne vous quittez plus.

Voilà du plus mauvais & du meilleur ; optez ſi vous le pouvez : ſi vous ne le pouvez pas, n'écrivez jamais ; contentez-vous d'admirer à propos, c'eſt beaucoup. Peut-être que du Bartas avoit puiſé ſa Poëſie dans l'Hipocrene de du Bélay. Il a cru nous laiſſer une haute idée du pouvoir de Dieu, en nous diſant :

Dieu, notre Dieu n'eſt pas un Dieu nud de puiſſance.

Trois Dieux dans un même vers ! Cet homme-là ne ſçavoit pas ſon Catéchiſme. L'hemiſtiche eſt affreux, & un Dieu nud de puiſſance ne ſeroit pas un grand Saint. Un homme nud de richeſſes eſt donc habillé de pauvreté ? Si on admettoit ce jargon déteſtable, on verroit bien-

tôt l'ignorance habillée d'orgueil, & les belles-Lettres parées de galimatias. Des pieces ſi pitoyables pourroient faire valoir le Poëme de la Magdelaine; du moins le ridicule me fait rire, & je me réjouis l'imagination en voyant un Carme ſe partager entre le Mont-Parnaſſe & le Mont-Carmel.

Le bon homme Bertault devoit avoir de l'eſprit. A travers de ſon langage gotique, on aime à retrouver l'heureuſe ſimplicité de la ſage nature. Sa maîtreſſe inventa peut-être la mode qui regne aujourd'hui; elle préfera un diſcours fleuri à de tendres ſentimens, & Bertaut comme un cigne qu'on tue, lui chante *avec amour & ſimpleſſe :*

Quand vous vous ſentiez émouvoir
De ſes paroles charmereſſes,
S'il vous eût plû ramentevoir
Ma ſervitude & vos promeſſes.

Je dois vous dire un mot de l'Imitation & de la Paraphraſe que lé vous ai annoncées. Quand vous voudrez paraphraſer, choiſiſſez un Texte heureux & fécond, aſſujettiſſez-vous aux regles, & laiſſez aller votre eſprit. Si vous avez du feu, de l'ordre & de la juſteſſe; ſi vous ſçavez

effacer & vous élever, vous reuſſirez. Le P. Cheminais eſt un exemple infaillible, il réunit la force, la grace & le pathetique ; il auroit fourni un Carême entier avec un Pſeaume ou une Epître de S. Paul, il ſaiſit le cœur & enleve l'eſprit. Prédicateurs de la troiſiéme claſſe, reliſez-le cent fois, & ne nous diſtribuez plus en Chaire ni fleurettes ni laudanum, ramenez-nous à l'Evangile, & rentrez dans votre état.

L'imitation eſt un peu plus aſſujettiſſante que la paraphraſe, en ce qu'il faut entrer & pas à pas dans le goût de l'original. En voici deux modeles parfaits. On croit lire Voiture & Balfac dans les deux Lettres de Boileau. On croit entendre parler Horace à Mœcene quand Madame Deshoulieres parle à M. Colbert.

Les exemples font goûter les principes ; de là vient que je les employe alternativement dans l'eſprit de faire plus d'impreſſion. S'il vous prend envie d'écrire en proſe ou en vers, commencez par éviter les fautes groſſieres, après quoi devenez délicat juſqu'au ſcrupule. Soyez ſur-tout extremément attentif à ce que vos vers ſoient naturels, ſans être proſaïques : de même

donnez de la nobleſſe & de l'harmonie à votre proſe, mais ne la rimez pas. La Poëſie reſſemble trop à la proſe quand l'hemiſtiche n'eſt pas aſſez marqué, ou quand le ſtile n'eſt pas aſſez élevé, & la proſe paroît rimée quand un membre de la période eſt meſuré comme un vers de huit ou de douze ſyllabes. L'eſprit du Lecteur prend le change, il attend une phraſe qui acheve le raiſonnement, & il lit un vers. Obſervez bien encore que votre periode n'approche pas même de la rime, ſans quoi vous tombez dans une cacophonie qui bleſſe l'oreille. Je ſouffre quand je trouve *guere* trop près de *guerre*: évitez donc de faire rencontrer au repos de votre phraſe deux maſculins ou deux feminins quand ils forment une maniere d'uniſſon. Prenez un heureux milieu entre le plat & le *phebus*. Point d'épithétes inutiles. Liſez & reliſez les Maîtres de l'art, attrapez avec eux le bon goût, qui eſt au-deſſus des regles.

Prenez garde de donner dans un écueïl bien pernicieux pour l'eſprit des jeunes gens. Ils ne s'attachent qu'à ce que nous appellons *ſtile colifichet* ou *crême foüetée*. Je le paſſe à 15. ans, on ne connoît ni le bon ni le beau. Mais à 20 il eſt tems de ſçavoir que rien

n'eſt beau que le vrai, que rien n'eſt durable que le ſolide. Autrefois les jeux de mots, les quolibets, les pointes & les équivoques étoient des ornemens de converſation, c'étoit l'eſprit à la mode, on en ſaliſſoit le papier. Heureuſement le bon goût a proſcrit ce langage des Halles qui dégrade la raiſon & l'eſprit. N'en faites jamais uſage de peur d'en contracter l'habitude. J'oppoſe à ce corps étranger que j'appelle un *Polipe*, une maniere de parler très-populaire, mais que je trouve énergique. J'en conclus qu'il y a bien des gens *qui font ſemblant d'avoir de l'eſprit*. En effet, combien de prétendus beaux eſprits n'ont la cervelle meublée que de quelques jeux de mots ! Ils forcent la converſation pour trouver occaſion d'en placer quelqu'un à tort & à travers. Un connoiſſeur les mépriſe, ils ne trompent que les ſots. Il eſt pourtant vrai qu'une penſée juſte, placée dans une diction délicate, peut recevoir un nouveau brillant par un badinage gracieux ; mais en general les jeux de mots ſont des agrémens poſtiches qu'il ne faut par amener de loin, & qu'on doit employer rarement, parce qu'il eſt difficile de les faire rencontrer avec la juſteſſe.

Nous en avons une infinité d'exemples en laid & en beau; je ne vous en citerai qu'un de chaque espece. Pasquier dont tout le mérite consistoit à faire des Notes, dit que du Bélay se vantoit mal-à-propos d'être l'inventeur du Sonnet, puisqu'on connoissoit cette sorte de Poësie du tems de S. Louis. Cette remarque n'étoit pas fort nécessaire aux curieux; cependant Pasquier s'attache à l'orner de tout son esprit : il dit donc que du Bélay *se trompette avoit été le premier sonneur de Sonnets.* J'aime fort à entendre jouer de la flûte, sonner de la trompette, & donner du cor : mais je préfererois le carillon de trois cloches cassées & le cornet effrayant des postillons d'Allemagne *à la trompette d'un sonneur de Sonnets.*

Je viens de vous blesser l'oreille, je vais la flatter. Parmi nos plus grands-hommes personne n'a mieux mérité la vénération publique que M. de Fénelon Archevêque de Cambray : j'en dis un petit mot en parlant du bon esprit, il s'agit icy d'un jeu de mots. En 1699. le Pape Innocent XII. qui estimoit infiniment M. de Cambray, fut moins scandalisé du Livre qu'il venoit de mettre au jour, que de la cha-

leur de quelques Prélats qui en poursuivoient la condamnation. Il leur répondit : *Peccavit exceſſu amoris divini, ſed vos peccaſtis defectu amoris proximi.* J'oſe rendre ce beau mot en François pour ceux qui n'ont par les premiers élemens de la latinité.

Fénelon a peché par trop d'amour divin, Vous autres par trop peu d'amour pour le prochain.

Les Ultramontains ont du feu & de la ſagacité, ils aiment les expreſſions brillantes & les tours lumineux : les jeux de mots leur conviennent mieux qu'à nous.

Le contraſte que je viens de vous propoſer ſur le jeu de mots vous conduit à bien des réflexions. J'ai choiſi ce que je ſçai de plus mauvais & de plus beau en ce genre pour aider votre eſprit, qui trop jeune encore n'apperçoit pas peut-être le point de perfection au premier coup d'œil. Reliſez ce que je vous ai dit du bon goût, & vous ſentirez qu'il eſt pour l'eſprit ce que la vertu eſt pour le cœur : vous conclurez que l'un ſans l'autre ne ſçauroit former le vrai mérite, puiſque c'eſt à ces deux dons eſſentiels que tout doit aboutir. Comment donc perfectionner votre mérite naiſſant ? Deux moyens

moyens uniques ; l'exemple & l'action.

Ne voyez que des pervers, vous nourriſſez le vice : ne voyez que d'honnêtes gens, vous nourriſſez la vertu. De même, ne voyez que des ignorans, des eſprits gauches ou peſans, des hommes durs & groſſiers, des entêtez argumenteurs éternels, des *Sçavans* pédans de profeſſion, ou de ces gens à pointes fades qui ne ſont que des *ſonneurs de ſonnets*, on évitera votre commerce, & il ne vous reſtera que la reſſource d'écrire comme Paſquier. Au contraire approchez le plus que vous pourrez des modéles que je vous propoſe dans tout mon Livre, & peu à peu vous ſentirez que votre goût s'épure, vous gagnerez un dégré de perfection. Souvenez-vous donc pour toujours que le vice s'enracine à meſure que la vertu s'évapore, & que l'eſprit ſe roüille à meſure qu'on s'écarte du bon goût.

Que je ſerois content de vous ſi le beau mot d'Innocent XII. vous inſpiroit la curioſité de ſçavoir de quoi il s'agiſſoit entre M. de Fénelon & les autres Prélats. Peut-être ne comprenez-vous pas qu'on puiſſe pecher par trop d'amour pour Dieu. Liſez & vous trouverez que M. de Cambray n'avoit pas

suivi ce conseil de l'Apôtre, *sapias ad sobrietatem.* Quinault par un contraste affreux a fort mal-à-propos travesti dans sa morale le même trait de S. Paul.

Ce n'est pas être sage
D'être plus sage qu'il ne faut.

M. de Fénelon homme de la premiere qualité, vaste & sublime génie, réunissant en lui l'universalité des dons & des talens, saint Prêtre, grand Prélat, Sçavant du premier ordre, & charitable jusqu'à l'excès, l'un des plus grands ornemens de l'Eglise & de son siécle; enfin cet homme choisi par Louis XIV. pour l'éducation de nos Princes, pouvoit bien dire à Dieu comme le Prophete: *zelus domus tuæ comedit me*; mais il a outré ce zele. Au contraire Quinault celebre Professeur de galanterie, n'a cherché qu'à nous gâter le cœur par une traduction empoisonnée. *Corruptio optimi pessima.* J'aurois dit à M. de Cambray, *sapias ad sobrietatem*: & je dis à tous ceux qui voulant imiter Quinault, font les marchands d'esprit aux dépens de la Religion, *non sunt miscenda sacra profanis.* Si vous voulez entrer dans le détail, ouvrez l'Histoire de l'Eglise: il est vrai que celui à qui nous avons l'obligation de continuer l'ouvrage pre-

cieux de M. l'Abbé Fleury, eſt encore loin du trait hiſtorique que j'ai cité, mais vous le trouverez dans l'Abregé de M. Dupin; ornez-en votre bibliotheque. Vous avez lû ſans doute les élemens de l'Hiſtoire, c'ſt la premiere leçon qu'on donne aux enfans dès qu'ils ſçavent aſſembler des mots. L'Abregé de M. Dupin eſt dans le même goût. Je voudrois ſeulement qu'il ne fût pas par demande & par réponſe comme un Catechiſme; il en contiendroit plus de faits, & on ne veut rien perdre d'un ſi excellent Auteur. Ce Livre eſt d'une trés-grande utilité; il ne faut que quinze jours pour le lire avec fruit & peu de fortune pour l'acheter. L'homme pareſſeux craint les livres de longue haleine : Le curieux peu riche craint les livres trop chers; & tel ſeroit en état de faire de la dépenſe, qui aime mieux reſter Maître ès Arts chez Bacchus, Licencié à Cithere, & Docteur en Droit, que d'acheter M. Fleury.

Ceux qui jugent des livres avec goût & ſans partialité, n'en ont jamais lû de meilleur que le ſien; cependant il trouve des frondeurs. Mais pourquoi? C'eſt qu'on n'aime plus la vé-

rité. Ce doit être pourtant le caractere eſſentiel d'un bon Hiſtoriographe. Il eſt impoſſible de lire M. de Fleury ſans apprendre & ſans ſe pénetrer de ſa Religion. Qu'on ne s'y trompe pas; ce ſont deux choſes. Que ne m'eſt-il permis de dire un petit mot du caractere perſonnel de cet illuſtre ami; jamais homme ne fut plus ſçavant & plus ſimple, plus humble & plus élevé, puiſqu'il étoit au-deſſus de l'élevation même; il étoit doux, affable, officieux, homme vrai, faiſant toujours plus qu'il n'avoit crû pouvoir faire: pas un mot qui ne fût une politeſſe, pas une action qui ne fût une vertu. Enfin il étoit aſſocié avec M. de Fénelon à l'éducation d'un Prince qui auroit fait l'honneur & la félicité de la Monarchie.

Achetez ce Livre précieux, faites-en la nourriture de votre eſprit & de votre ame, faites-en l'extrait: Portez vos remarques ſur trois colonnes; que l'une contienne la matiere principale; l'autre l'époque des faits & des évenemens, le nom des Auteurs & la page des Livres; que la troiſiéme vous mette au fait des Potentats contemporains pour vous conduire plus facilement à leur Hiſtoire perſonnelle. Uſez de cette

méthode dans toutes vos lectures, & vous deviendrez homme de mérite; voilà tout le mistere de la littérature. En effet, le seul exemple que je vous propose est une espece de formulaire qui peut vous conduire à tous les dégrez & à toutes les especes du sçavoir; c'est une Chronologie des Papes, des Héréfies, des Conciles, & des interêts particuliers de la Cour de Rome avec les autres Cours; cette science est absolument nécessaire.

Si une fois vous prenez du goût pour la lecture, sans néanmoins vous enterrer dans votre cabinet, plus vous sçaurez, plus vous voudrez apprendre, & sans rien perdre du sçavoir vivre, vous enrichirez votre esprit. Trop d'étude nous rend sombres & abstraits, trop de retraite nous rouille, & trop de monde nous dissipe; nous n'aimons à trouver ni trop ni trop peu d'esprit. Ne donnez dans aucune de ces extrémitez : cultivez votre mémoire; étendez, mais amusez votre génie; perfectionnez votre goût, mais ne décidez pas : plaisez enfin par vos discours & par vos manieres : cet assemblage heureux fera de vous un homme de mérite. Mais que ce mérite se montre comme malgré vous :

C'eſt un crime de bleſſer l'amour propre d'autrui, & entre la flatterie & la ſincerité le milieu eſt bien délicat.

Il naît tous les jours des occaſions où l'amour propre ſouffre vivement de l'ignorance : on eſt honteux & comme deshonoré. Si vous avez toujours négligé le commerce des morts, vous ne ſerez jamais agréable aux vivans. Une ignorance craſſe nous laiſſe dans un goût faux ſur tout, qui fait qu'on n'eſt préciſément propre à rien. Quelqu'un a dit que l'homme ſage doit employer la premiere partie de ſa vie à s'entretenir avec les morts, la ſeconde avec les vivans, & la derniere avec ſoi-même. Belle leçon ſur l'emploi du tems & ſur l'uſage qu'on doit faire de ſon eſprit !

Les hommes, dit la Bruyere, devroient employer les premieres années de leur vie à devenir tels par leur étude & par leur travail, que la Republique elle-même eût beſoin de leur induſtrie & de leurs lumieres, qu'ils fuſſent comme une piece néceſſaire à tout ſon édifice, & qu'elle ſe trouvât portée par ſes propres avantages à faire leur fortune, ou à l'embellir.

Jeunes gens, que cette leçon eſt belle ! exprimez-en toute l'énergie ;

recueillez-en tout le fruit : liſez ſouvent vos Auteurs : ſi vous avez ſuivi mes conſeils, vous n'aurez plus de peine à les déchiffrer. Ce n'eſt plus ce poids accablant qui ſurchargeoit votre mémoire, c'eſt la ſource de la bonne érudition : nos plus habiles n'en ſont que des truchemens polis. Ce n'eſt plus la voix d'un Précepteur effrayant, d'un Regent ſévere, ce ne ſont plus

Un pedant porteur de triſteſſe,
Des livres de toutes couleurs,
Des châtimens de toute eſpece.
M. Rouſſeau.

ce ſont les dons de la nature, les talens, les beaux Arts : c'eſt votre réputation, c'eſt votre avancement qui vous parlent. En vain la Bruyere avoit-il employé toute la préciſion de l'art oratoire pour rendre ce conſeil plus patetique, ſi pour vos propres interêts vous ne le rendez efficace.

Non-ſeulement la lecture eſt le principe du ſçavoir, elle eſt encore le plus utile des amuſemens. Quand on a l'eſprit aſſez revenu de la bagatelle pour pouvoir vivre ſeul, elle eſt d'une reſſource infinie contre les fâcheux qui nous aſſiegent de toutes

parts. Aujourd'hui je vous parle une langue êtrangere ; mais quand vous aurez fait la triſte épreuve de l'iniquité des hommes, des mauvais cœurs, des eſprits faux, des amis perfides, des humeurs inégales & bourues, de l'inhumanité ou de la fatuité qui gâtent preſque tout le genre humain, alors vous ſentirez combien il eſt avantageux de ſçavoir ſe paſſer du monde, & combien la lecture épargne de chagrins. Si vous doutez de ma prophetie, liſez la Comédie des Fâcheux.

Commencez donc de bonne heure à vous bien former l'eſprit ; attachez-vous aux principes avant que de paſſer aux ornemens ; aſpirez pourtant au point de perfection dont vous pourrez devenir capable ; mais avant toutes choſes évitez tout ce qui eſt défectueux. Je me ſuis aſſez étendu contre les termes proſcrits ou hazardez, contre les conſtructions gothiques & populaires, guindées ou triviales : mais je crains toujours pour vous les reſtes pernicieux d'une mauvaiſe éducation, & le funeſte pouvoir de l'habitude. Que ne donneriez-vous pas pour racheter les barbariſmes qui vous échaperont encore ſi la cruelle demangeaiſon de parler vous domine, & ſi trop in-

discret pour écouter, vous voulez décider sur les choses que vous entendez le moins. Un sot, un fat, un Ecolier, une *précieuse*, une *sçavante* veut toujours faire le bel esprit. L'homme sage cherche toujours à s'instruire.

Peres de famille, je vous le répéte, réveillez-vous : je veux absolument ranimer votre indolence. Vos enfans sont d'une aimable figure, déja vous formez des projets en leur faveur, vous étudiez leurs dispositions, & vous avez intention de les placer d'une façon convenable. Ah que je crains pour vous & pour eux, ils sont mal commencez; il est vrai qu'en tout vous aimez le bon ordre & l'arrangement; & vous arrondissez votre fortune, mais vous négligez l'essentiel. Je ne vois jamais chez vous que des almanachs ou la gasette de Hollande. Hé par préference à tout achetez des livres. La politesse & l'érudition sont les plus précieux de tous les biens.

Je ne crois pas qu'on puisse pallier une inattention si criminelle. Quelques arpens de terre de plus peuvent-ils se compenser contre une acquisition qui substitueroit le mérite dans les familles, & pourroit ouvrir les portes de

la fortune ? Il n'eſt point de converſation, de repas, de promenade qui ne fourniſſe mille ſujets d'inſtruction. Avez-vous quelque diſcuſſion grammaticale, ouvrez le Furetiere de Trévoux, la diſpute eſt finie, voilà votre loi. Traitez-vous une matiere plus importante ? feuilletez Moreri, vous voilà à la ſource. Quand je vous dis de Moreri que vous êtes à la ſource, je veux dire qu'il vous met en état d'apprendre : mais je ne vous le propoſe pas comme un livre infaillible ; on le multiplie à l'infini ; il n'eſt pas toujours très-exact ni ſur les faits ni ſur les dates ; & tel qui a cru s'immortaliſer dans mon eſprit par un éloge extorqué, n'y a pas réuſſi. Ce Livre eſt pourtant d'une très-grande utilité, pourvû que dans les choſes dont l'examen eſt delicat, & qu'on ne doit décider que ſur le vrai, on ne prenne pas tout ce qu'il dit pour des déciſions. Etes-vous curieux de fouiller juſqu'à la racine des choſes qui nous viennent de chez l'étranger, d'en connoître la proprieté, la valeur, & la maniere de mettre en œuvre ? Le Dictionnaire du Commerce eſt un livre ſans prix. Peut-on ſe paſſer d'un Dictionnaire Géographique, d'un

François-Latin & d'un Latin-François ? Commencez-donc une bonne Bibliotheque ; voilà le fondement d'une bonne éducation. Enrichiſſez-la tous les ans de tout ce qui peut orner & ameliorer l'eſprit ; à ce moyen toute votre poſterité ſentira que mille écus employez d'une façon ſi chrétienne, ſi utile, ſi amuſante, ſont mille fois mieux placez là que dans un coffre fort. Je ſçai bien que je ne propoſe icy que la ſuperficie du ſçavoir, mais je ne vous exclus pas de la profondeur, & je ne puis vous donner ce que je n'ai pas.

Je voudrois encore que la piece deſtinée à placer la Bibliotheque fût ornée d'eſtampes, de deviſes, d'emblêmes, de maximes en proſe & en vers, ſur-tout de cartes de toute eſpece. Nous en avons une infinité qui ſont d'une utilité merveilleuſe, & qui réjouiſſent fort en inſtruiſant. Vous voyez d'un coup d'œil le monde entier & toutes ſes parties, vous trouvez la Généalogie de nos Rois, la Chronologie des Hommes illuſtres, le partage des Empires, le cours des Fleuves, & tous les peuples de l'univers : un lambris ſurchargé d'ornemens peut-il paroître auſſi beau ?

mais on ne veut point faire une réflexion qui eſt pourtant bien naturelle, c'eſt que tel enfant n'oſe ſe préſenter faute d'éducation, qui ſeroit peut-être devenu la gloire de ſa maiſon & le ſoutien de toute ſa famille.

Je ſçai que mes conſeils ne conviennent pas à un *Arpagon*. C'eſt aſſez pour lui qu'un Tarif, ou un Agenda, & en bonne Arithmetique; mille écus doivent lui rapporter cent écus par an. Ici je ne parle que des honnêtes gens du métier : Voilà, me dit-il en m'éclabouſſant, voilà la bonne érudition. Je rends hommage à ſes vertus, j'en fais l'éloge en plus d'un endroit : mais ma façon de calculer n'eſt pas préciſément la même. Je crois que la meilleure acquiſition qu'on puiſſe faire, c'eſt de donner aux enfans toute l'éducation que l'attention exige, & que la Fortune permet; ſans cela ils ne ſeront jamais eſtimez à la Cour, à Paris, ni dans la Province : ils ne s'avanceront ni à la guerre, ni dans l'Egliſe, ni au Barreau : heureux encore ſi la ſocieté civile ne retrouvant en eux que des hommes manquez, negligez, & preſque brutes, les retrouve du moins vrais, humains & honnêtes gens, parce qu'enfin c'eſt-là l'eſſentiel du vrai merite.

Quel extrême aveuglement ! un pere aime ſes enfans ? mais ce ſentiment vient de la nature, & lui eſt commun avec la bête. Il travaille toute ſa vie à groſſir leur patrimoine ? mais c'eſt un goût de l'amour propre mal entendu. Quoi, le ſeul animal raiſonnable ne veut pas écouter la raiſon ! il craint de ſçavoir la vraie valeur des choſes, & il ruine ſes enfans quand il ne penſe qu'à les enrichir. Mais j'ai beau raiſonner, mes ſoins ſont inutiles. L'avarice eſt trop marquée au coin de la réprobation pour croire qu'un pere avare ſoit attentif à l'éducation de ſes enfans. Moliere qui le fait rire ne le convertit pas : nos la Fertez, nos Don Jerômes ont trouvé priſe ſur les autres paſſions ; mais les traits les plus vifs de l'éloquence ne ſçauroient effleurer l'avarice.

Il n'eſt pas poſſible de déterminer le choix de vos livres, ni de fixer le tems de votre lecture : il y entre trop d'humeur & de goût particulier : cependant après qu'on s'eſt pourvû de tout ce qui eſt abſolument néceſſaire pour l'uſage ordinaire de la vie, & pour remplir parfaitement les devoirs de ſon état, il eſt une infinité d'autres ouvrages dans tous les genres & dans

tous les goûts qui ont merité une approbation ſi continue & ſi générale, qu'on peut avec ſureté les regarder comme des modéles infaillibles. Je vous en citerai un grand nombre propres à vous orner l'eſprit. Preſentement je m'en tiens à la Bruiere; on l'a imprimé onze fois, & on l'a traduit pendant ſa vie en toutes les langues de l'Europe; donc c'eſt un livre d'or; il a paſſé par la coupele, quand le public, juge ſage & incorruptible, mais ſévére & ſouverain, a conſtamment décidé

Cet Oracle eſt plus ſûr que celui de Calcas.
Racine.

Commencez donc votre Bibliotheque par tout ce qui eſt néceſſairement du reſſort de votre langue maternelle, de-là inſtruiſez-vous de votre Religion, paſſez enſuite aux devoirs de votre état; après quoi livrez-vous tout entier à cette aimable litterature qui a le même merite dans toutes ſortes d'états, qui ne ſuppoſe & n'exclut point le profond ſçavoir, & qui fait le plus grand ornement d'un galant homme. Démêlez enfin les differentes beautez de l'Hiſtoire, de la proſe harmonieuſe & de l'élegante poëſie, & vous appro-

cherez du bon goût. Que ce plan ne vos effraye pas : vous n'étes qu'à l'entrée de votre carriere ; fussiez-vous encore plus loin de la perfection, attendez tout du travail & du tems.

Aujourd'hui que le monde va fixer votre attention par tout ce qui éblouit la jeunesse, vous ne connoissez pas toutes les ressources de la lecture. Mais bien-tôt le tourbillon vous dégoûtera, vous deviendrez assez sage pour vous suffire à vous-même : & qu'importe à celui qui connoît le prix de l'aimable retraite, si les étourdis le regardent comme un homme desœuvré ?

J'aime donc à prophetiser en votre faveur qu'un jour vos contemporains encore trop attachez au monde vous verront dans un Tivoli gracieux la serpette à la main, & un la Rochefoucault dans votre poche. On ne trouvera dans vos célules ni livres pernicieux, ni fades Romans, encore moins de ces peintures abominables complices muets de la corruption du cœur. Notre imagination a-t-elle besoin qu'on la réchauffe pour la déregler davantage ? Mais par tout on trouvera un Fleury, un Mezeray, un Cheminais, un Racine, un Moliere ; en un mot de ces livres immortels que la critique

la plus envenimée respectera jusqu'à la fin des tems. Alors loin du Courtisan, de l'Actrice, des Fâcheux, du Plaideur & du Banqueroutier, vous connoîtrez la valeur de la précieuse agriculture : dégagé des soins dévorans & revenu pour toujours du tracas des affaires, vous partagerez vos jours innocens entre vos livres & vos amis. Maison commode, jardins rians, fruitiers utiles, troupeaux gras, vous vous trouverez au siecle d'Isaac & de Jacob. Mais où prendrez-vous ce goût & cet esprit, si vous n'aimez pas la lecture ? Comme l'ignorance & la stupidité dégradent l'homme, l'esprit & le goût le conduisent à la perfection. Le bon goût nous apprend à ne lire que de bonnes choses & à les bien lire : donc il aide infiniment à former & à orner l'esprit : & l'esprit par reconnoissance a soin de nourrir & de perfectionner le goût. Heureux mille fois celui en qui la nature a transmis l'un, & à qui l'art a conferé l'autre.

Apprentifs, tout ce Chapitre n'est que pour vous. Attachez-vous aux regles. Je vais vous encourager par de plus grands exemples ; & si vous en profitez, vous pourrez donner l'essor à votre génie. Si jamais vous écrivez,

observez bien que la matiere soit suivie, que le sujet soit rempli, que vos descriptions soient riantes ou patétiques & toujours variées. Soyez précis, effacez, supprimez l'inutile, polissez, fortifiez. Sur tout que vos transitions soient comme imperceptibles, que les termes soient propres, que la diction soit pure; que la narration soit coulante, que l'oreille soit toujours chatouillée, que le simple soit noble, que le beau soit naturel, que le solide soit clair, que le brillant soit juste, que le badin ne soit pas bouffon.

Je conseille assez bien, mais comme chacun sçait,
On conseille mieux qu'on ne fait.

Vous venez de lire ce que j'ai crû le plus propre à vous former l'esprit, je vous ai gueri du vieux Gaulois & du *Phebus* moderne, je vous ai cité des exemples du bon & du mauvais goût : aujourd'hui j'attends quelque chose de plus, tâchez de vous orner, de vous perfectionner, de vous élever par tout ce que nous avons de meilleur dans la litterature; & si votre état vous dispense de parler en public ou de donner quelque ouvrage qui flatte la curiosité des hommes délicats, at-

tachez-vous du moins à ces deux premieres Parties du Merite naiſſant qui ſont d'uſage tous les jours, & qui forment les plus doux liens de la ſocieté civile, le ſtile épiſtolaire & la converſation.

CHAPITRE III.

Du Stile Epiſtolaire ; de la Converſation ; de la néceſſité & de l'utilité de la Lecture ; des jugemens ſur les Ouvrages d'eſprit ; de l'Eloquence ; de la maniere de parler, de railler & d'écrire ; des ſots rapports ; du bon Eſprit ; de la diſſimulation & de l'indulgence pour les défauts d'autrui.

AVEC du bon ſens, une bonne éducation, & un peu de lecture, il n'eſt pas poſſible de paſſer pour un ſot en compagnie : & ſi vous avez quelque uſage du monde, vous ſçaurez bien-tôt écrire en galant homme. La converſation & les lettres ordinaires ne demandent pas une grande érudition. Il s'agit ſur tout de ne montrer ni trop ni trop peu d'eſprit. Si vos termes ſont juſtes, bien placez & bien ortographiez, ſi vos phraſes ſont coulantes & naturelles, & ſi votre ſtile eſt leger & poli, c'en eſt aſſez, vos lettres plairont. Commencez donc à mettre en œuvre tout ce que je vous ai dit dans le Chapitre précedent. Quand même il s'agiroit de matieres

plus élevées & de commerce avec de très-grands Seigneurs, pour peu qu'on aime à s'instruire, on ne manque point au cérémonial. Rien ne déconcerte l'homme qui a de l'usage & des principes, un sot est embarrassé de tout. Mais je viens de vous le dire, ne vous laissez jamais dominer par la fureur d'étaler de l'esprit : heureux pourtant si les dons, les talens, la bonne littérature & le bon goût dont j'ai parlé trahissent votre pudeur. En un mot parvenez à valoir beaucoup sans le croire. Plaisez par votre air & par vos manieres, confirmez ces premiers suffrages par la douceur de votre conversation & par la justesse, la politesse, & la legereté de vos lettres, & vous ne tarderez pas à vous insinuer dans tous les cœurs. Ces premiers dons ne sont pas absolument l'essentiel du vrai merite ; mais on les met en œuvre tous les jours, ils n'attirent point de jaloux, ils sont nécessaires pour tous les détails ; quelquefois même ils commencent une fortune que le bonheur conduit, ou une réputation que les grands talens achevent.

Le moment est venu de faire concourir en vous l'esprit juste, l'esprit délicat, & le bon esprit. La justesse

prouve la solidité, c'est le fruit d'une bonne judiciaire. La délicatesse est un grand ornement, c'est le fruit d'une lecture bien choisie : peu de gens en sentent la beauté ; les hommes épais ne l'entendent pas, & les sots la prennent pour un pédantisme. Elle est d'une grande ressource quand on commerce avec les morts : avec les vivans, souvent c'est un martyre. Heureusement le bon esprit vient au secours des hommes délicats : mais j'ose appliquer ici la belle ironie de Madame Deshoulieres.

Il en est peu de ce genre maudit.

Bien-tôt vous comprendrez que le bon esptit, dont je vous parlerai plus au long à la fin de ce Chapitre, est également l'ouvrage de l'esprit juste & du cœur droit, que par consequent il doit nous diriger dans nos façons de penser, de parler & d'écrire. Mais actuellement vous ne comprenez pas que ce grand don soit bien nécessaire pour de simples usages que vous regardez comme des bagatelles, le stile épistolaire & la conversation. Détrompez-vous, apprenez la science des détails. Il est donné à peu de gens de traduire l'Hebreu, de bien composer un traité de Theologie, de réformer

l'Ordonnance, de commander une armée, de gouverner l'Etat : mais il eſt enjoint à tout le monde de bien écrire & de bien parler. Or ſans juſteſſe on parle mal, ſans délicateſſe on n'écrit pas bien ; & ſi on n'a pas l'eſprit bon, mille fautes legeres, qui ne ſont que des imperfections, paroiſſent des crimes. Gardez-vous donc de railler ceux qui bien moins élevés que vous, ont eu le malheur de ſe faire un langage groſſier & des manieres dures, ou qui donnant dans le faux bel eſprit, métamorphoſent le bel uſage en galimatias. Que vous allez entendre de mauvais mots & de mauvaiſes conſtructions, que d'épithetes aſſommantes, que de faux raiſonnemens ! Toutes les Provinces en ont une infinité de cette eſpece. L'effronté prend un ton de crocheteur, le pedant un ſtile ſucré, & le fat craint d'ouvrir la bouche. Plaignez-les tout bas, profitez de leurs défauts, dédommagez-vous par la lecture, acquerez le bon goût, c'eſt le ſeul moyen d'ajoûter des graces à l'heureux naturel, & beaucoup d'eſprit au bon eſprit.

Je laiſſe aux Ecrivains que je vous indique pour des modeles, à vous rendre délicat & juſte ; préférez la juſteſſe

au brillant ; évitez dans vos manieres, dans vos lettres, dans vos converſations, tout ce qui eſt trop populaire & tout ce qui ſent l'empois. Je vous ferai ſentir que la médiſance eſt un indignité & une baſſeſſe, & que la calomnie eſt un crime noir. Parlez, écrivez en galant homme, mais ſur-tout en honnête homme. Dans les cas où la maniere d'écrire, où les termes vous embarraſſeront, conſultez vos livres & vos amis. Ne ſoyez jamais la dupe de l'équivoque, de l'affectation, ni d'une déciſion hazardée. Réuniſſez la modeſtie, la raiſon & le bon goût. Mais quelque mérite que vous deviez à l'art & à la nature, ne vous emparez pas de la converſation. Uſez ſobrement de vos talens & de vos dons, ne revoltez pas le public : il eſt bon que chacun ait de l'eſprit à ſon tour, & c'eſt en manquer que de chercher à en montrer ou trop, ou à contre-tems. L'oſtentation eſt une fatuité : j'aime mieux une ſage retenuë avec le néceſſaire de la raiſon, qu'une volubilité qui m'inſtruit, mais qui m'aſſomme. Mais auſſi quand il faut avoir, ou quand il eſt permis d'avoir de l'eſprit, où en prendrez-vous ſi la lecture ne vous fournit rien ? Comment oſerez-vous vous introduire dans le mon-

de ſi une érudition légere & gracieuſe ne vous enhardit pas? Penſez donc à ce que je vous ai dit, voyez le monde, faites des remarques juſqu'à quarante ans, liſez juſqu'au tombeau.

La converſation ne laiſſe pas toujours à notre eſprit aſſez de tems pour des réflexions ſuffiſantes : ainſi elle eſt bien moins inſtructive que la lecture. De-là vient que je vous la conſeille non-ſeulement pour vous former & pour vous orner l'eſprit, pour vous réjouir, pour ne vous point ennuyer, mais encore pour vous apprendre à parler juſte & à ne parler qu'à propos. Dire de bonnes choſes ſur tout ce qui ſe preſente, & ne les dire que d'une façon coulante, legere & naturelle, c'eſt le chef-d'œuvre de l'intelligence : au contraire ne parler que de Moliere, Quinault & Lulli à une dévote de profeſſion, fatiguer à table des gens choiſis qui ſe réjouiſſent, par des traits hiſtoriques ou par des citations ennuyeuſes, ou vouloir apprendre un vaudeville à un homme ſage nouvellement en deüil, c'eſt outrer le ridicule. Il eſt encore plus impertinent d'écrire ou de parler à une perſonne très-reſpectable comme à ſon ami particulier.

C'eſt

C'eſt une autre ſorte de fatuité de vouloir débiter à des ſtupides tout ce qu'on a d'eſprit, ou de parler toujours & d'un ton déciſif avec gens qui pourroient vous inſtruire : comme c'eſt une fauſſeté & une petiteſſe d'ame de vouloir briller aux dépens de la réputation du prochain. La Religion, l'Etat, les grands, les abſens, les femmes, toutes ces matieres demandent des ménagemens : mais ſi c'eſt un défaut d'éducation, s'il y a de la honte à montrer de l'eſprit mal-à-propos, il n'y en a pas moins à paroître un ſot auprès d'un homme de mérite.

Si le jeune homme qui ſe trouve dans un cercle de gens diſtinguez, ſçait écouter avec attention : s'il a occaſion de parler, & qu'il le faſſe brievement avec juſteſſe & avec aſſez d'eſprit pour faire ſouhaiter qu'il parle une ſeconde fois : s'il ſçait par un diſcours juſte & flateur, éloigné pourtant de toute baſſeſſe, prevenir le Miniſtre en ſa faveur : s'il s'inſinue dans le cœur, & captive le ſuffrage des hommes reſpectez par un mérite reconnu : ſi de-là ſe retrouvant au milieu de gens de ſa condition & de ſon âge, il badine un peu plus longue-

ment sur la matiere qui s'offre : s'il fait joliment un conte sans blesser l'orgueil d'un fat qui l'écoute : s'il met les Dames dans son parti, parce qu'il saisira toujours le moment d'en dire quelque chose de gracieux : si s'appercevant que tout le monde est content de lui il se contient par retenue : enfin s'il sçait écrire dans tous les goûts, ayant toujours égard à l'âge, à la distinction, au caractere, toujours légerement, noblement & naturellement : à toutes ces marques je le reconnois un galant homme. Encore un peu d'acquis, je le reconnoîtrois homme de mérite ; mais un désir trop vif de réussir gâte souvent les meilleures choses. Il est rare que la demangeaison de briller n'entraîne pas les jeunes gens. Je sçai que leurs conversations ne peuvent & même ne doivent pas être trop sérieuses ; mais à tout âge on doit badiner avec circonspection. A cette condition M. de Fenelon nous permet de mêler dans nos récréations d'esprit ce que S. Francois de Sales appelloit *Joyeuseté ;* c'est-à-dire qu'on peut se réjouir & rejouir les autres en disant de *jolis* riens.

Ne croyons pas que pour réussir

dans la conversation il suffise d'avoir relu vingt fois l'art de plaire : ce qui plaît aujourd'hui déplaît demain. Telle est notre inconstance, que le secret de plaire dépend toujours des manieres, du goût & de l'esprit qui ont cours : pourvû néanmoins qu'ils soient fondez sur les regles, sans quoi la mauvaise possession ne fait pas un droit.

Si un long usage consacre, pour ainsi dire, un terme, une prononciation, une maniere de parler, vous pouvez suivre le torrent sur la trace des delicats : mais souvenez-vous que tout usage contraire au sens droit & juste ne sçauroit subsister. Evitez le plat & le *phœbus*, prenez l'heureux milieu que je vous ai tant recommandé. Relisez ici le Dictionnaire Néologique & votre Flechier, vous sentirez la différence du ridicule au très-beau.

Il ne faut pas s'attendre que les conversations soient toujours égales, elles sont journalieres, & dépendent de la fortune aussi-bien que le reste des choses. Les paroles s'épuisent bien-tôt quand l'entendement est stérile. L'esprit fait sortir l'esprit, mais il se perd avec les brutes. J'ai dit en quelque endroit

Avec un ſot on devient bête,
Mais l'eſprit gagne au tête à tête
Quand on ſçait choiſir ſes amis.

La converſation eſt un commerce où chacun doit fournir du ſien. On abhorre les diſeurs de rien & les grands parleurs. Bien écouter & bien répondre eſt une plus grande perfection que de parler beaucoup & bien, ſans écouter & ſans répondre. Affecter de répandre plus d'eſprit que les autres, c'eſt préſomption, c'eſt fatuité, c'eſt un air de hauteur qui révolte : au contraire la douceur, la modeſtie, la ſage retenue & la précaution de faire valoir l'eſprit des autres, eſt le plus ſûr moyen de gagner tous les cœurs.

A l'égard des complimens, les bons ſont ceux qui ſe font ſans regles, & où le cœur parle ſans art. Balſac appelloit les Lettres de compliment des affections en peinture, d'autres les appellent la converſation des abſens. Je ne crains pas de vous répeter ſouvent qu'en écrivant comme en parlant vous ne ſçauriez trop vous aſſujettir au ſujet, aux perſonnes, au tems & aux lieux. Il vous vient un bon mot, merveilleux même s'il étoit bien placé ? mais votre ſujet vous l'interdit,

& oubliant le précepte de Quintilien, la fureur de montrer de l'esprit s'empare de vous, ou l'épisode vous entraîne ; adieu le sujet & l'attention. Un grand Seigneur vous accable de politesses, il va jusqu'à vous appeller son ami, il prend du goût à votre conversation, il vous demande des Lettres ? ce commerce vous flatte : mais plus prompt à vous croire son ami que curieux de le devenir, ou vous le negligez, ou vous en abusez : vous ne sçavez point dans le discours mettre son esprit à son aise : s'il aime le tour aisé de vos Lettres, vous vous livrez au torrent d'un badinage trop libre sans l'accompagner de retours & de ménagemens respectueux : ainsi vous manquez une amitié precieuse, parce qu'au lieu de la cultiver délicatement, vous vous êtes laissé gâter par des commencemens trop heureux.

Il est encore vrai que la plûpart des choses doivent leur prix aux circonstances : ce qui n'est qu'un jeu de mots peut par rapport au moment & par la justesse de l'application, devenir une pensée fine. Mais ce n'est pas assez de bien parler & de bien écrire pour réussir parfaitement :

on a besoin encore de l'attention & de la pénetration d'autrui : on a besoin de rencontrer de bons esprits & de l'indulgence. Eût-on un fond inépuisable d'esprit & de lecture, l'imagination a des momens plus ou moins heureux : nos plus beaux ouvrages ne sont pas par tout de la même force. Il est des jours favorables pour l'esprit, comme il est des jours favorables pour la fortune.

Nous avons une infinité de recueils de Lettres choisies qui ont eu leur prix dans leur tems ; ne les prenez pas sans choix pour des modeles infaillibles : regardez-les comme des ouvrages fugitifs dont la reputation passagere tombe avec la mode, à moins que le style ne se soutienne par les sentimens ou par un grand fond d'esprit, comme les Lettres de Voiture ; lisez ces Recueils, & comme dit la Bruyere, glanez ce qu'il y a de bon. Balsac est plein d'esprit, mais il est empesé jusqu'au ridicule : prenez l'esprit & laissez l'empois. Le style de Voiture est usé, mais personne n'a écrit avec tant de grace. Mélez ses agrémens à la legereté du Chevalier d'Her.... prenez la noblesse de M. de Bussy, évitez sa hauteur : mais ne

perdez pas un mot de ſes couſines Meſdames de Sévigné & de Grignan. Le Chevalier de Méré n'a pas été fort long-tems à la mode; devorez la proſe de Saint-Evremont, laiſſez ſes Vers. Je pourrois vous en citer vingt autres de toute eſpece qui ſont autant d'exemples du médiocre & du beau, du forcé & du naturel. Refondez le tout, exprimez-en le ſuc, choiſiſſez l'excellent, & mettez en œuvre.

On nous a donné depuis peu les amuſemens de l'Amitié, le ſtyle en eſt léger, une correſpondance tendre & pure en eſt le motif, une morale douce & polie en eſt le fond. On y trouve par tout le train de la cour, l'uſage du monde & des réflexions judicieuſes. La derniere de ces Lettres ſur l'utilité de la lecture, vous ſera d'un grand ſecours : ſi je pouvois la placer ici, elle orneroit mon Livre & votre caractere.

On dit qu'il faut écrire comme on parle. Si l'on entend par là qu'on doit écrire naturellement comme on doit parler naturellement : ſi l'on entend que les termes doivent être également propres, la diction pure, le ſtyle aiſé & précis : qu'il y a autant de

ſortes de ſtyle pour ce qu'on écrit que pour ce qu'on dit, & que ſur le papier comme dans la converſation il faut éviter le diſcours ennuyeux & plus encore le galimatias : juſques-là je conviens de toute la propoſition : mais je ne conviens pas qu'un terme hazardé ou qu'une penſée plus brillante que ſolide ne ſoit pas plus pardonnable à celui qui parle qu'à celui qui écrit. Souvent même il échappe des fautes heureuſes dans la converſation, qui ſur le papier ne recevroient pas d'excuſe. Pourquoi donc écrivez-vous, me dira-t'on ? j'ai promis de dire ce que je penſe, je n'ai pas promis de le mieux dire.

A ce principe d'écrire comme on parle, que j'admets pourtant avec ſes exceptions, j'oppoſe ce principe tout contraire, que pour ſçavoir bien écrire il faut ſçavoir bien effacer. Combien en eſt-il parmi ceux qui écrivent bien, qui dans les lettres les plus familieres voudroient ſouſtraire un terme pour y en ſubſtituer un autre qui eût été plus propre ? combien qui voudroient racourcir la diction, débaraſſer le ſtyle, rendre une penſée d'une façon plus ſimple, mais plus claire ? & combien en eſt-il qui plus purs

encore, avec vingt renvois & autant de ratures prennent le parti de brûler l'ouvrage? De-là je conclus que l'écriture demande bien plus de dépense que le discours. Les belles paroles flattent l'oüie, mais les belles pensées flattent l'entendement.

Quand l'intelligence commence à se former, on n'est pas capable d'appercevoir du premier coup d'œil tout le mérite des excellentes choses. J'ai oui reprocher au Livre des caracteres qu'il y avoit trop d'esprit, & il est vrai qu'un sot a peine à le comprendre : mais se pourroit-il qu'un si beau défaut fît perdre le fruit d'un Livre si précieux? Si vous êtes dans le cas, si vous n'avez pas encore le don de bien concevoir, il y a un remede : élevez votre esprit comme par dégrez, préparez-le par la lecture d'un bon ouvrage à sentir tout le prix d'un ouvrage meilleur. Voilà le moyen le plus sûr d'apprendre à bien parler & à bien écrire.

Tendez à la perfection, vous ne sçauriez mieux faire : mais ne perdez jamais de vûe ce principe fondamental, c'est de vous tenir toujours en garde contre l'amour propre qui cherche à vous séduire : soyez donc in-

finiment ſévere ſur vos défauts. Bientôt je vous parlerai de l'éloquence, & combien en êtes-vous encore éloigné ſi vous vous permettez des épithetes ridicules & le ſtyle trop diffus? Boileau à qui il a été donné plus qu'à perſonne de dire plus qu'un autre en parlant moins, fait en deux mots un ſot parfait d'un des deux campagnards avec qui il avoit mangé. On ſe met à parler d'ouvrages d'eſprit, & il lui fait dire:

A mon gré le Corneille eſt joli quelquefois.

Ne ſeroit-ce point l'autre campagnard qui auroit dit que M. de Turenne étoit un joli homme? De-là comprenez que c'eſt gâter les plus grands ſujets que d'en faire ſotement l'éloge.

J'ai connu des gens capables de très-bien écrire qui donnant dans un ſtyle trop précis, devenoient tellement abſtraits qu'on ne pouvoit les comprendre. Ce ſont de ces génies obſcurs qui ont beſoin de Commentateurs: mais peu de Lecteurs ont l'habileté & la patience d'un *Sommaiſes*; & c'eſt de ces ſortes d'eſprits dont les écrits preſqu'indéchiffrables, ont fait dire à Boileau:

Aux Sommaiſes futurs prêparer des tortures;

D'autres au contraire embarraſſent leur ſtyle de tant de parentheſes que l'imagination & la mémoire ſont également rebutées avant qu'on ſoit parvenu à la fin de la période. La Motte dans ſon Iliade n'a pas crû pouvoir mieux peindre l'éloquence de Ménélas qu'en marquant ſon dégoût pour le ſtyle trop diffus.

Et dans un âge ami des ornemens frivoles
Il prodiguoit le ſens & comptoit les paroles.

Un épiſode court, juſte & bien placé, qui ſemble faire corps avec l'ouvrage, eſt un ornement qui ne ſçauroit manquer de plaire aux connoiſſeurs : mais regagnez imperceptiblement le fond de votre matiere, ſans quoi on vous prendra pour un homme égaré qui bat la campagne, & qui ne ſçauroit retrouver ſon chemin, ou pour une imagination évaporée que l'eſprit entraîne, & que la raiſon ne ramene pas.

Ne parlez pas, n'ecrivez pas toujours de même ſtyle. La même matiere admet des graces différentes : trop d'uniformité marque la ſéchereſſe du génie. La perfection du don & de l'art eſt de varier & de multiplier les ornemens propres aux ca-

droits qui peuvent les recevoir : ce n'eſt pas aſſez de mettre dans un ouvrage de la raiſon & de l'eſprit, il faut les bien placer l'un & l'autre. La raiſon plus ſolide ſe fait un plan, établit un raiſonnement, le ſuit, l'approfondit. L'eſprit plus vif & plus remuant au lieu de ſe contenter d'enluminer la raiſon, veut ſe mêler de tout, entrer dans tout, parler ſouvent quand il devroit ſe taire, & plus ſouvent encore ſe taire quand il devroit parler. Si l'amitié eſt ſœur de l'amour, pourquoi l'eſprit n'eſt-il pas le frere de la raiſon ? Cependant ils n'en ſont pas plus unis, & peu d'Ecrivains ont la bonté de les racommoder. Un jour la raiſon diſoit à l'eſprit :

Si je ne vous ſervois de guide,
Vous ſeriez toujours égaré.
Combien de beaux eſprits ont le cerveau timbré ?
C'eſt la ſageſſe qui décide.

Perſonne n'a mieux défini la raiſon & l'eſprit que M. Rouſſeau. Si ce ſtyle de la raiſon ne vous plaît pas, j'ai eu tort de vous conſeiller de le lire.

Qu'eſt-ce qu'eſprit ? raiſon aſſaiſonnée.
Par ce mot ſeul la diſpute eſt bornée.

Qui dit eſprit, dit ſel de la raiſon.
Donc ſur deux points roule mon oraiſon.
Raiſon ſans ſel eſt fade nourriture,
Sel ſans raiſon n'eſt ſolide pâture.
De tous les deux ſe forme eſprit parfait ;
De l'un ſans l'autre un monſtre contrefait.

Quand vous ſerez parvenu à les mettre toujours de part dans toutes vos façons de parler & d'écrire, élevez-vous, n'allez plus terre à terre, prenez l'eſſor, tendez à la perfection. Si vous êtes ferme ſur vos principes, ſi vous ſçavez en tout conſulter vos Dictionnaires & vos Hiſtoriens, ſur-tout Meſſieurs Fleury & Rollin : en un mot ſi votre eſprit eſt bien formé, il eſt tems de l'orner par d'autres exemples. Le Regne du feu Roy fécond en miracles, a produit grand nombre d'Ecrivains qui ſeront dans tous les tems des modeles parfaits : ſentez-en toutes les beautez, c'eſt le ſeul moyen qui puiſſe vous conduire à l'Eloquence.

Serez-vous fâché que je vous répete cent fois des noms que vous ne devez jamais oublier? Liſez & vous ſentirez que Boileau a fait auſſi bien qu'Horace,& Moliere mieux que Térence. Corneille dans ſon beau eſt au-deſſus de Sophocle. Racine par

ſes vers tendres, corrects, naturels & harmonieux, ſera toujours admiré. La Fontaine a ſi bien imité ſes originaux Eſope & Phedre, qu'il les a ſurpaſſés, & il s'eſt rendu lui-même un original que perſonne ne ſçauroit atteindre. Cent fois je vous cite l'Abbé Regnier, Mad. Deshoulieres, le P. du Cerceau & Pavillon. Voilà de grands modéles pour tous les genres de poëſie. N'oubliez pas Marot, le Chevalier de Cailly & Charleval. Nous avons encore M. de Fontenelle avec lequel on peut infiniment profiter pour tous les genres.

Voulez-vous vous former le cœur par toute la force & la juſteſſe du raiſonnement, & l'eſprit par toutes les graces de l'art oratoire & par la délicateſſe du ſtile? reliſez cent fois les Fénelons, les Fléchiers, les Cheminais, les Patrus, les Boſſuets & les Bourdaloues. Il ne faut rien perdre de ces grands-hommes. Quel don d'épuiſer la matiere, d'enlever le lecteur, & de faire trouver trop court le plus long ouvrage! la derniere lecture vous fera toujours ſentir quelque trait juſte & piquant qui vous avoit échappé. Vous trouverez encore chez les P. Rapin & Bouhours d'aimables & ſages inſtruc-

ctions. Si vous retournez à la poëſie, n'oubliez pas la Henriade, retenez par cœur les pieces choiſies de M. Rouſſeau, & quelque choſe de Mad. de Scudery & de Mad. de Villedieu. Je ne finirois pas ſi je voulois vous citer tous nos Ecrivains du premier ordre dans tous les genres & dans tous les goûts.

Je dois trop à la Bruyere pour n'en rien dire : non que j'entreprenne ſon éloge, il eſt fait chez tous ceux qui l'ont lû, & en quel coin ne l'a-t-on point lû ! un *in-folio* de ma façon le loüeroit moins bien qu'une ſeule de ſes penſées ; je me reſtrains donc à conſeiller à ceux qui m'écoutent, & à ordonner à ceux qui doivent m'écouter de le relire cent & cent fois. Un ouvrage qui forme les mœurs en poliſſant l'eſprit eſt ce qu'on peut ſouhaiter de plus parfait.

Il me ſemble que le don de juger ſainement des ouvrages d'eſprit eſt un des plus grands avantages de la litterature. A meſure que l'eſprit s'enrichit & ſe façonne, on acquiert la juſteſſe. La délicateſſe vient après qui nous apprend à démêler le meilleur d'avec le bon : les ornemens ſe multiplient & paroiſſent naturels ; voilà le grand chemin de l'éloquence. Mais j'oſe dire que

la belle proſe nous eſt infiniment plus utile que les plus beaux vers.

La proſe eſt un talent, la poëſie eſt un don. Plus on cultive le talent, plus on l'ameliore ; mais le don des vers ſe diſſipe à l'uſer : il demande un feu brillant & ſolide dont on n'eſt pas plus capable au-deſſous de vingt ans qu'après ſoixante. La proſe demande plus de ſolidité d'eſprit, les vers plus de vivacité d'imagination. Il n'eſt pas donné à tous de bien lire les vers, moins encore d'en ſçavoir faire. Le premier cas eſt un défaut, mais le ſecond eſt preſque un bonheur, parce que peu de gens font un bon uſage de leur eſprit. La demangeaiſon de rimer ou trop ou par un malin vouloir eſt toujours très-nuiſible. La proſe bien plus ſage a le même avantage ſur la poëſie qu'une belle femme ſur une autre qui ſeroit fardée : aimez les Poëtes, mais préferez les Orateurs.

J'aime fort la plaiſanterie des Eſpagnols ; ils diſent qu'il faut être ſot pour ne pas faire deux vers, & fou pour en faire quatre. C'eſt dire qu'il faut aimer les Poëtes & n'être pas Poëte. L'Abbé Regnier eſt de cet avis, cependant il a plus rimé que perſonne : mais ſes ouvrages ſont ſi beaux, qu'on lui paſſe avec plaiſir cette contradiction.

Ne faites donc donc pas le Poëte de profeſſion, ſi vous n'êtes pas de la premiere claſſe : un morceau bien conté, plein de ſel, & ſurtout qui ne bleſſe perſonne, peut faire honneur à l'ouvrier quel qu'il ſoit, pourvû que ce ne ſoit pas le fruit de l'habitude. Si j'avois le malheur de ne pouvoir me vaincre ſur le deſir dévorant de faire des vers, du moins j'éviterois la ſatyre. Quel nom peut-on ſe faire en ſe chargeant d'office de réjouir la moitié du monde aux dépens de l'autre ! je n'en admire pas moins Boileau. Mais Boileau eſt un homme unique. Le vieux Regnier & le P. Sanlec n'en approchent pas. Quand j'étois jeune je dis de lui,

Mes doigts accoutumez à feuilleter Boileau,
Me font tomber par tout à l'endroit le plus beau,
Et je relis vingt fois une même ſatyre.

Ce trait ne m'auroit pas échappé après ſa ſatyre contre les Dames. Il a eu le malheur d'écrire trop long-tems : & pour me ſervir de ſes termes, les cadets de ſes vers reſſemblent ſi peu aux aînez, qu'on auroit peine à comprendre qu'il ait été pere des uns & des autres, ſi l'on ne réflechiſſoit que l'eſprit a ſes âges comme le corps. Grand ſujet

d'humiliation pour nous tous ! je vois qu'à tous égards les plus grands-hommes tombent dans le médiocre, & même dans le mauvais. Qu'eſt-ce qu'une femme

Epriſe d'un Cadet, yvre d'un Monſquetaire?

Pourquoi bleſſer l'oreille par le nom de la *Cornu* ? n'y a-t-il pas d'hiperbole à dire qu'il eſt plus aiſé de prendre une place forte que de faire un vers ? étoit-il permis de blâmer Moliere après en avoir ſi bien fait l'éloge, & de critiquer juſqu'à ſon Enterrement, ſans ſonger que Moliere étoit Auteur & Acteur ? Trouver mauvais que le pere du Miſantrope fût auſſi le pere des Fourberies de Scapin, c'eſt m'autoriſer à dire que les traits dont je me plains ſont fort éloignez des ouvrages précieux qui ont illuſtré ce grand-homme. De même Corneille a très-mal commencé, ſon milieu eſt inimitable, ſa fin n'a rien d'heureux. Jugez bien de nos plus grands Ecrivains, & vous aurez un diſcernement juſte.

Si vous m'accuſez de témerité d'oſer blâmer quelques Fragmens de Boileau, reliſez ſa Satyre ſur l'homme, & comparez-la avec la Satyre que je blâ-

me, je ſerai juſtifié. Je ne puis pas ſouffrir qu'un ſi grand Auteur ſe ſoit ſi fort déchaîné contre les femmes. Parce qu'une femme de mauvaiſe humeur aura changé tout ſon domeſtique en l'abſence de ſon mari, peut-on dire qu'il rentre *dans ſon logis fait neuf ?* Et parce qu'une libertine ſe laiſſera diriger par un ſcelerat, admettra-t-on ce mauvais jeu de mots,

Goûter en Paradis les plaiſirs de l'enfer ?

Ces deux traits avoient beſoin d'un Sommaiſe, & ne devoient pas échapper au plus celebre de nos Auteurs, que j'ai appellé un homme unique. Triſte, mais juſte réflexion ſur les bornes de l'eſprit humain.

L'homme unique eſt celui qui à force de limer & de raboter attrape le point de perfection. C'eſt ce que Boileau a fait dans tous ſes autres ouvrages, ainſi que M. de la Roche-Foucault, Paſcal, Patru, Mad. Deshoulieres, la Fontaine dans ſes Fables, & le P. Cheminais. Nous avons cent autres Ecrivains celebres dans tous ces differens goûts. Heureux qui pourroit en approcher : mais enfin ce ne ſont point des hommes uniques.

Nous n'avons rien de plus beau que

huit ou dix Pieces de Corneille. Racine eſt plus également beau, & je croi que Moliere eſt plus utile. Voilà nos plus grands modéles pour le Théatre, mais ce ne ſont pas des hommes uniques. Combien d'Auteurs en ont approché! le Grondeur, le Joüeur, le Legataire univerſel, Momus Fabuliſte, le Nouveau Monde, & le Préjugé à la mode, ſont des Pieces que Moliere ne deſavoueroit pas. Bourſaut nous a laiſſé les deux Eſopes. Pradon a fait Regulus. Alcibiade, Andronic & Tiridate ſont de Capiſtron. Géta eſt de Péchantré. Le Comte d'Eſſex eſt de Thomas Corneille, & l'on a mis ſon Ariane en parallele avec la Phedre de Racine. Electre & Radamiſte ſont d'une grande beauté. Nous avons vingt autres Pieces qu'on a long-tems admirées, & le Théatre Italien nous a fourni dix Chefs-d'œuvres; de-là je conclus que le nom de l'Auteur n'ajoûte & n'ôte rien au merite de l'Ouvrage: & que le très-beau en quelque endroit qu'on le trouve, ſert infiniment à orner l'eſprit, & nous procure cette juſteſſe de diſcernement qui conduit à l'éloquence. Mais ſi vous voulez devenir éloquent, attachez-vous par préference à la belle proſe.

Prenez vos materiaux chez Horace & Ciceron, & apprenez de nos François les plus accreditez à bâtir à la moderne. Je vous en ai cité un grand nombre qui ſont tous Auteurs originaux. S'ils ſont inimitables, tâchez dumoins d'en approcher.

Le don de la parole eſt un don précieux. J'ai connu des gens d'un grand mérite, qui n'ont que bien parlé. J'en ai connu d'autres qui n'ont que bien écrit. J'en ai connu très-peu qui ayent bien fait l'un & l'autre. Il eſt même des hommes qui ont le mérite de penſer très-ſainement, mais qui ont le malheur de ne pouvoir s'énoncer, & qui n'ont pû acquerir le talent de bien écrire.

Parler tout à la fois nettement, énergiquement, & préciſément, voilà l'eſſentiel de l'éloquence; faire une repartie vive, même un raiſonnement juſte, ne prouve pas qu'on ſoit éloquent: des traits brillans jettez dans la converſation, ou ſur le papier, démontrent plûtôt de l'eſprit que de l'éloquence.

La veritable éloquence eſt celle du bon ſens, ſimple & naturelle: celle qui a beſoin de figures & d'ornemens n'eſt fondée que ſur ce que la plûpart des hommes ont trop peu de lumieres, &

ne font qu'entrevoir les choſes. La fin de l'éloquence eſt d'enchanter les ſens dont elle a beſoin, de gouverner les paſſions, de ravir l'entendement, de commander à la volonté : en un mot, d'exercer ſur tout l'homme une tirannie ſans violence. Pour former le parfait Orateur, il faut que la prononciation & le geſte frappent les ſens, que les figures pathetiques gagnent le cœur, & que la belle économie du diſcours enleve l'Auditoire. Plaiſir bien rare aujourd'hui, mais plaiſir bien pur & bien touchant ! Les eſprits ſublimes & délicats ſont ſeuls capables de le reſſentir.

Il me paroît que dans tous les genres, & dans tous les goûts, ſoit en parlant, ſoit en écrivant, chaque ſujet eſt ſuſceptible d'une ſorte d'éloquence. Le Sermon, le Plaidoïer, une Ouverture d'Etats, une Rentrée de Palais, un Diſcours académique, en un mot tout diſcours public a ſes regles particulieres, & demande des traits qui les differencient tous. Mais l'éloquence ne ſe borne pas aux grands ſujets : on peut la mettre en œuvre dans une relation ſimple, dans une hiſtoriette, dans une converſation legere ; & c'eſt dans ces derniers cas qu'il faut aſſez connoître l'uſage de la vraie éloquence, pour ne

la pas déplacer. Là il faut de grands ornemens & de beaux morceaux, ici il ne faut qu'une noble simplicité.

Qu'un Avocat dans une replique moins étudiée que son plaidoyer, détruise de fortes objections par des raisonnemens plus solides, qu'il démêle le vrai du vraisemblable ; qu'en appuyant sur ce qui doit opérer le gain de sa cause, il manie sa matiere par des tours toûjours nouveaux; que loin d'ennuyer, il presse & charme son auditoire de façon qu'en déconcertant l'Orateur qui l'écoute, il détermine le Juge à opiner en sa faveur, voilà un habile homme, un homme éloquent.

Combien de gens deshonorent & prostituent l'éloquence ! Un téméraire monte effrontément sur la Tribune. S'il s'agit de discuter une question d'état ou le partage d'une succession importante, située sous differentes coûtumes, il m'assomme par une description géographique de l'Isle de France & du païs de Caux. Il se jette dans vingt épisodes étrangers à sa cause, il remonte jusqu'au trisayeul de la partie adverse pour deshonorer sa mémoire par cent traits calomnieux ; il attaque les collateraux, & finit sa peroraison en insultant celui de ses confreres qui

l'écoute. Sont-ce-là nos Nivelles & nos Dumont ? C'étoit ſans doute d'un homme de cette eſpece qu'on a dit autrefois que Patru étoit un Avocat pauvre, & qu'un tel etoit un pauvre Avocat.

Quand un homme Apoſtolique, qui tire ſon plus grand mérite de ſes mœurs, me propoſe un texte convenable à ſon ſujet, que ſon exorde me prépare à ce que je dois entendre, que je trouve une diviſion claire, que le fond de la matiere eſt par-tout ſuivi & approfondi ; quand je rencontre enſemble une voix harmonieuſe, une belle prononciation, des geſtes naturels, un ſtile pur & modeſte, relevé par des traits forts & touchans, & nourri de citations énergiques, je reconnois l'éloquence de la chaire: le diſcours ébranle mon ame, l'Orateur me donne de l'eſprit. Je crois ſuivre encore les Bourdaloües, les la Tours, les la Ruë, les Soanens, les la Ferté, les la Boiſſiere, les Gaillard, les Hubert, & tant d'autres maîtres de l'art, que j'ai entendu avec un plaiſir infini. Mais que ce ſouvenir me coute cher,

Quand un Moine fécond en figures pleureuſes
Habille en Albigeois des ſotiſes pieuſes,
Qu'il débite pour des ſermons.

Qu'un

Qu'un Juge ami de la verité & de la juſtice ſe cabre contre ſes confreres, qui donnent dans le faux ; qu'il leur faſſe voir, même avec énergie, qu'ils prennent à gauche dans leurs déciſions ; qu'il cherche à les ramener par des principes qu'ils ne ſentent pas, ou par des raiſons déciſives, mais trop durement renduës, il manque ſon coup ; & au lieu de gagner les cœurs, il revolte les eſprits ; mais ſi poliment & avec douceur il convient qu'on peut penſer comme les autres penſent, s'il commence par juſtifier leurs raiſons & leurs motifs ; s'il réprend enſuite le fait brievement, clairement & avec grace ; s'il fait valoir des circonſtances qui ont été négligées ; enfin, s'il a le mérite d'inſpirer à ceux qui l'écoutent l'envie de penſer, & de parler comme lui, & ſi chacun renonce ſans repugnance à ſes préjugés & à ſa propre opinion pour revenir à la ſienne ; voilà un honnête homme, un habile homme, un homme éloquent.

Toute la France ſçait que feu M. le Maréchal de Villars avoit autant d'éloquence que de valeur. Auſſi quelle éloquence ne faut-il pas au Général pour remettre, à la vûë de l'ennemi, une troupe effrayée ; à celui qui

eſt chargé de veiller à la conduite des Citoïens, pour calmer une populace qui ſe mutine ; à l'homme ſubordonné pour empêcher le ſuperieur de faire une ſotiſe, ou pour le déterminer ſans perdre ſes bonnes graces, à réparer la ſotiſe déja faite ? Sçavoir perſuader, c'eſt être éloquent.

L'éloquence eſt dans la litterature ce que la charité eſt dans le Chriſtianiſme. C'eſt l'aſſemblage des dons & des talens, & je ne crois pas que dans le monde entier on trouve un ſeul pere de famille qui ne ſe faſſe un plaiſir de veiller à l'avancement des ſiens. On eſt comme forcé par la nature d'aimer la perfection de ſes enfans ; l'amour propre nourrit cette idée ; mais on ſe promet tout & on ne fait rien, on néglige les moyens qui ſeuls peuvent conduire à la fin qu'on ſe propoſe : beaucoup de reflexions, pas une action. Dépêchez-vous de réparer cette contradiction monſtrueuſe. Vous venez de ſentir le mérite de l'éloquence, & votre fils promet ? Préparez-le donc dès l'enfance à devenir éloquent, vous en avez tant de moyens : mettez toûjours ſous ſes yeux les meilleurs Dictionaires, nos grands Hiſtoriens, nos fameux Orateurs pour la chaire & pour

le Barreau, les Poëtes les plus renommés, en un mot tout ce que nous avons de celebres Ecrivains dans tous les goûts & dans tous les genres : formez de bonne heure un tendre commerce entre lui & ceux de ſes camarades qui promettent le plus : faites-lui recueïllir avec ſoin les traits qui lui auront fait plus d'impreſſion, même des pieces fugitives : il eſt vrai que dans la ſuite il aura peut-être lieu de rougir & des recueïls qu'il aura faits, & des liaiſons qu'il aura contractées : mais cette honte même eſt une preuve que le goût s'épure, & nos premieres erreurs ont dumoins cette utilité, qu'elles nous conduiſent imperceptiblement à nous tromper moins en des choix plus importans.

Je vous ai fait ſentir encore que c'étoit une précaution très-néceſſaire d'introduire vos enfans de bonne heure dans des maiſons reſpectables : par là ils ſeront plus à l'abri des mauvaiſes compagnies & de l'oiſiveté : ils ſeront plus attentifs à ſe bien conduire, & ils feront concourir l'uſage du monde avec l'étude, qui ſont les ſeuls moyens qui conduiſent à l'éloquence. Il eſt encore très-important de leur apprendre à parler en pu-

blic. Les Déclamations, les Oraisons; les Theses, les Tragédies, tout cela inspire une honnête hardiesse, cultive la mémoire & dénoue la langue. Il naît tous les jours des circonstances décisives, qui demandent de nous des actions d'éclat, dont même avec beaucoup d'esprit, nous n'aurions pû nous tirer, si une heureuse éducation ne nous avoit inspiré une sécurité modeste.

Quand je vous ai parlé dans ma Preface de la maniere de voyager, le moment n'étoit pas venu de vous dire que l'homme trop franc, trop galant & trop libre ne réussit guéres chez nos voisins. Il faut se rendre assez maître de son esprit, de ses goûts & de ses manieres pour convenir & pour plaire à tous les hommes. Il faut se faire un esprit assez délié & assez délicat pour entrer dans le caractere des hommes avec lesquels nous avons à vivre. S'ils ont leurs défauts, nous avons les nôtres : & c'est une sorte d'injustice de vouloir assujettir toutes les Nations à nous ressembler. Nous trouvons toujours de quoi nous dédommager par tout quand nous portons en voyageant de quoi mériter l'estime des hommes distinguez,

qui loin de sentir le terroir, pourroient donner en tout Pays des leçons de bonté, d'habileté & de politesse : & combien faut-il de dons, de talens & d'éloquence pour négocier utilement avec les Souverains ?

Il est vrai qu'un honnête homme ne peut trop aimer ce qui donne de la réputation : mais il ne faut pas séparer ce goût de la modestie. L'espoir de s'immortaliser par quelque voye que ce soit, est à proprement parler, une veritable chimere. La satisfaction intérieure qu'on sent à bien faire ce qu'on fait, est la vraie recompense du mérite : elle est indépendante des secours que le present peut procurer & de ce que l'avenir pensera. Parlons bien, écrivons bien dans la seule vûe d'être agréables aux autres, & d'être raisonnablement contens de nous mêmes, c'est assez pour être heureux. N'avoir en vûe que de s'éterniser par des dons, par des talens, par un mérite acquis de toute espece, si l'on n'y ajoute pas le dessein d'édifier & d'instruire, c'est un attentat à la divinité.

Il est encore vrai qu'aujourd'hui peu de gens sont dans le cas de pouvoir s'enorgueillir des dons de bien

parler & de bien écrire : mais celui-là même qui réunit ces dons peut-il s'en prévaloir s'il penſe que mille gens valent mieux que lui, & que ſon mérite vient d'en haut? Ainſi, pour tenir toujours l'uſage de ces dons dans le reſſort de la ſageſſe, ne cherchons dans tout ce qui eſt de l'eſprit que la reſſource de nous inſtruire & de nous amuſer, & ſans ramener notre attention ſur ce que nous valons, ne nous occupons que du ſoin de valoir mieux. C'eſt porter la ſotiſe juſqu'au dernier periode que de voir avec chagrin le mérite des autres : cet orgueil ne reſſemble pas plus à l'émulation que l'hipocriſie à la vertu : prenons bien garde de les confondre.

J'ai connu des gens en qui tout le monde a cru trouver de l'eſprit, & qui étoient aſſez extravagans pour être fâchez de n'en pas avoir ſeuls. Rien ne prouve mieux la petiteſſe de notre ame & la fauſſeté de notre eſprit que la jalouſie que nous ſentons de l'eſprit des autres. Plus nous ſçavons & plus nous ſentons que ce n'eſt preſque rien en comparaiſon de ce qui reſte à ſçavoir. La vie eſt courte, eſt-ce ſageſſe que de la paſſer toute entiere à apprendre? Et ſi nous n'a-

vons pas d'autre motif que le desir de sçavoir plus que les autres, cette insatiabilité ne peut-elle pas s'appeller l'avarice de l'esprit?

Quand nous avons autant d'esprit, d'étude, de lecture & d'acquis qu'il en faut pour remplir les devoirs de notre état, & pour bien jouer notre rôle dans le monde, il est plus de notre vrai bonheur d'en sçavoir jouir que de songer à amasser toujours : il suffit d'entretenir les fonds, sans songer à grossir les revenus; alors il est permis de lire plus légerement & d'une façon plus détachée. Il ne s'agit que de ne se pas ennuyer & de s'amuser : bien entendu pourtant que le sort nous ait placez dans une situation tellement indépendante que nous ne soyons pas obligez de faire commerce de sçavoir & de talens : sans quoi on est toujours obligé d'apprendre.

Est-ce à l'étude ou à l'experience que nous devons le plus? Il semble que l'une & l'autre partagent le tems de l'homme. L'étude plus dévorante s'empare de tout le feu de notre esprit depuis vingt-ans jusqu'à trente : alors succede l'experience qui plus sage & plus tranquille nous enseigne plus lentement & plus sûrement : mais

quoique nous apprenions par l'une & par l'autre, ne nous étonnons pas si nous réussissions moins que l'heureuse ignorance. Le malheur ne doit pas ralentir l'émulation : comptons un peu sur la révolution du goût & sur l'inconstance des hommes. Il me semble, dit Pline, que la mort de ceux qui préparent quelque chose d'immortel est toujours à contre-tems ; car au lieu que les voluptueux, par le mauvais usage qu'ils font de leur vie, méritent chaque jour de cesser de vivre : ceux qui ont la postérité pour objet, & qui travaillent à perpétuer leur mémoire, ne sçauroient jamais mourir trop tôt, puisque la mort leur coupe toujours le cours de quelque bel ouvrage commencé. Livrez-vous à l'émulation, mais craignez l'orgueil : ces deux conseils ne sont pas contradictoires.

Si vous voulez perfectionner le talent qui vous est propre, & bien écrire dans le goût, dans le genre & dans le style qui vous conviennent le mieux, profitez des conseils de M. Rousseau : & malgré toute votre étude & tous vos soins, ne comptez pas sur une autre récompense que celle que je vous ai annoncée de sa part.

. . . . . .
Car auſſi-bien quel eſt le grand ſalaire
D'un Ecrivain au-deſſus du vulgaire ?
Quel fruit revient aux plus rares eſprits
De tant de ſoins à polir leurs écrits,
A rejetter des beautez hors de place,
Mettre d'accord la force avec la grace,
Trouver aux mots leur veritable tour,
D'un double ſens démêler le faux jour,
Fuir les longueurs, éviter les redites,
Bannir enfin tous ces mots paraſites,
Qui malgré vous dans le ſtyle gliſſez
Rentrent toujours quoique toujours
chaſſez :
Quel eſt le fruit d'une étude ſi dure ?
Le plus ſouvent une injuſte cenſure.

Si vous oſez devenir Auteur, craignez la cenſure, & ne courez point après la louange : mettez en œuvre tout ce que je vous ai dit ſur la pureté du ſtyle & ſur le bon goût : formez votre eſprit ſur d'excellens principes, ornez-le par la lecture de nos plus grands Ecrivains : tâchez enfin de parvenir à l'éloquence. Inſtruiſez, amuſez & ne ſcandaliſez jamais. Il y a bien des dégrez de diſtance entre les talens qui nous approchent le plus de la perfection, & les défauts de l'eſprit qui rendent tant de gens mépriſables. L'un eſt faux bel eſprit, l'autre fait le bouffon & le mauvais plaiſant, celui-ci

n'aime qu'à railler, celui-là ne ſçait que médire; le calomniateur eſt le pire de tous : voilà des parties de caractere que vous ne ſçauriez trop éviter : diſcutons-les en deux mots pour vous conduire du moins au bon eſprit ſans lequel vous ne mériterez jamais l'eſtime des honnêtes gens.

Le faux bel eſprit me paroît la plus dangereuſe & la plus ſéduiſante de toutes les illuſions. Ce monſtre procede d'un très-grand vice, le ſot orgueil : & d'un très-grand malheur, le défaut de goût. Ce qu'il y a de plus triſte pour le fat qui eſt infecté de ce ridicule, c'eſt de ſe croire fort ſuperieur à ceux qu'on reconnoît à juſte titre pour gens d'eſprit. Né ſans goût, n'écrivez jamais : né orgueilleux, ſongez que les plus parfaits ſont bien imparfaits : commencez donc par la docilité que je vous ai tant recommandée. Souvenez-vous que la plûpart des hommes ne reſtent trop long-tems de grands ſots que parce que trop tôt ils ont fait ſottement les Docteurs. Enfin vous voulez écrire? ſoyez donc aiſé, naturel, toujours clair, délicat, profond s'il le faut. N'attendez pas les conſeils, allez au-devant d'eux. Flat-

tez l'oreille du Lecteur : un ſtyle qui rebute n'eſt pas propre à faire goûter une verité. Aſſujettiſſez-vous au goût des grands maîtres pour les ſentimens & pour les penſées, & au cours du jour pour la maniere de les rendre. Touchez le cœur, ornez l'eſprit, nourriſſez la raiſon, & dans tous vos ouvrages ſouvenez-vous des beaux Vers que vous avez lûs ſur la raiſon & ſur l'eſprit.

De tous les deux ſe forme eſprit parfait.

Je ne ſçai ſi l'eſprit bouffon n'eſt pas auſſi mépriſable que l'eſprit railleur eſt dangereux. Ceux dont l'eſprit eſt d'une portée médiocre, & dont le goût n'eſt pas ſûr, courent de grands riſques quand ils veulent ſe jetter dans le plaiſant. Quel milieu entre le gracieux & le fade ! Tel croit badiner avec grace, & atteindre juſqu'à Voiture, qui ne paſſe pas Polichinelle : mais s'il pleut de mauvais plaiſans, il ne pleut pas moins de ſots qui les admirent.

Qu'il eſt difficile de railler les abſens ſans en médire, & les préſens ſans les offenſer ! Cependant on perdroit moins à devenir muet qu'à devenir offenſant : abſtenez-vous donc de la raillerie. Si

vous la rendez tellement délicate qu'elle soit comme imperceptible, peu de gens la sentiront : Si elle est fréquente, vous ennuyez & vous laissez croire que vous n'êtes capable que de cette sorte d'esprit : avec vos inférieurs ou avec de petits génies, c'est une honte ; avec un Grand ou un superieur, pour peu que la pointe égratigne, point de misericorde ; à l'égard de vos égaux, ils vous le rendront avec usure.

Que d'écüeils autour de la raillerie ! Il est vrai que quand elle est rare, juste, légére & finement renduë, la conversation en est plus piquante ; mais quel fond d'esprit & quelle délicatesse ne faut-il pas ? N'est-il pas plus sûr de supprimer un bon mot que d'en hazarder un dangereux ? On dit qu'il faut éviter le jeu de main : j'appelle dans le même sens la raillerie une sorte de jeu d'esprit qu'il faut également éviter. Railler conduit à médire, médire à calomnier : le railleur & le satirique sont presque sinonimes. J'ai peine à comprendre comment on se fait un tel caractere ; tout le monde sent qu'il a des suites fâcheuses, mais on a de la peine à réprimer la fureur de montrer de l'esprit, & l'on admire en soi un penchant qu'on trouve odieux dans les autres.

Je ſuis convaincu que ceux qui commencent à ſe former l'eſprit ſe le formeroient bon, s'ils étoient bien conduits, ou s'ils ſe tenoient ſur leurs gardes; mais un jeune homme qui ſe ſent un peu de feu dans l'imagination, hazarde une ſotiſe, une raillerie offenſante, ou une obſcenité qu'il ne ſe donne, pas la peine d'envelopper. Il cherche à dominer parmi un tas d'étourdis & de libertins qui l'admirent, & de tels ſuffrages achevent de le gâter.

La raillerie eſt une injure déguiſée d'autant plus difficile à ſoutenir, qu'elle porte une marque de ſuperiorité. Pour n'être pas dangereuſe, il faut qu'elle réjouiſſe les indifferens ſans bleſſer les intereſſez. On peut ſe moquer d'un préſomptueux qui a quelque endroit ridicule, mais il y a de la honte à ſe moquer d'un ſot. Les ſots ſont un genre d'hommes avec qui il n'eſt jamais permis d'avoir raiſon, c'eſt même une ſotiſe d'avoir trop d'eſprit avec eux. Par un ſot, je n'entends pas celui à qui il échappe une ſotiſe, mais celui qui l'ayant faite ne la ſent pas, & par conſequent ne ſe met pas en devoir de la réparer.

A de petits eſprits, ne laiſſez jamais

lire des conteſtations de Religion ; & aux eſprits qui ne ſont pas encore tout-à-fait formez, ſupprimez tout ouvrage qui peut ſalir l'imagination & corrompre le cœur ; gardons-nous bien de vouloir enrichir notre eſprit aux dépens de notre ame. Nous avons dans ce dernier genre des morceaux inimitables : Je ſerois bien fâché de les avoir faits.

Une fille mal élevée, qui croit avoir beaucoup d'eſprit & qui n'en a point, dévore des Romans, copie les Lettres Portugaiſes, médite furtivement les Contes de la Fontaine, & pleure le malheur d'Abailard. Quel ſujet pour en faire une femme ! Cependant elle fait des jalouſes & des rivaux, on ſe bat pour elle ; tandis que la fille bien née, d'un eſprit ſimple & droit, qui ſçait conduire la maiſon de ſon pere, faire un fauteüil, s'inſtruire avec la Bruyere, & ſe réjoüir avec Voiture, a bien de la peine à mettre un connoiſſeur dans ſon parti. Ne cherchez point ailleurs la preuve de notre dépravation.

Evitez avec la circonſpection la plus délicate de parler jamais de vous-même ; & ſi la politeſſe des autres vous force de répeter quelque évenement

dont le détail vous flatte, soyez bien court, & parlez-en avec une pudeur infinie. C'est un ridicule outré de citer à tout propos ses services, ses talens, son credit, sa naissance. Vous ne verrez point un homme délicat & un vrai vertueux donner dans cette fatuité. Nos avantages parlent eux-mêmes, laissons à la verité des faits le soin de notre réputation.

Parmi nombre de beaux traits qu'on trouve dans les Amusemens sérieux & comiques, il y a sur-tout une saillie qui m'a frapé. Un fat parloit toûjours de lui-même, & contoit très-modestement ses défauts : mais ses défauts se reduisoient à être trop franc, trop veridique, trop liberal, trop officieux, trop intrépide dans le péril, trop prompt à pardonner, &c. Un vraiment honnête homme, peut-être un peu misantrope, piqué de cette orgueilleuse confession, lui dit que le dénombrement des vices dont il s'accusoit avec tant de franchise & de pudeur, étoit une assez bonne preuve qu'il avoit les vertus contraires. Combien de faquins lisent de bonnes choses & n'en profirent pas!

Ne soyez pas moins attentif à éviter dans vos discours & dans vos let-

tres, je ne dis pas seulement la calomnie, le calomniateur est un fripon du premier ordre; mais fuyez la médisance avec autant de scrupule; rien n'est plus petit ni plus lâche que de révéler les défauts d'autrui. Si l'on croit se faire un mérite nouveau en exagerant ou en révélant les défauts des autres, l'idée est fausse, on se fait bien plus mépriser que ceux qu'on méprise, & souvent on ne fait tort qu'à soi-même. Gardez-vous sur-tout de jamais écouter les faiseurs de rapports, ce sont des insectes rampans, dont le cœur & la bouche remplis de fiel & de malice ne cherchent qu'à infecter la societé. Rompriez-vous les liens d'une tendre amitié sur un simple rapport? en est-il de fideles? ne sont-ils pas tous défigurez ou empoisonnez? Non, rien n'est plus mépriſable, plus haïssable, plus dangereux que ces sortes de gens: mais aussi rien ne marque plus de foiblesse que de leur prêter la moindre attention. Que seriez-vous donc si vous leur livriez votre confiance? Suivez donc le sage conseil de Moliere.

A tous les sots caquets n'ayons aucun égard.

Je crois le bon esprit autant au-dessus du bel esprit que la vertu est au-dessus de la fortune; mais les hommes

jugeant mal des choſes, & trompez par les objets, s'occupent plus du ſoin de briller ou de s'enrichir que de devenir vertueux.

L'eſprit & le cœur ont tant de liaiſon qu'il n'eſt guéres poſſible d'avoir un bon cœur & un mauvais eſprit. Il eſt bien vrai qu'on peut avoir le cœur grand avec un petit génie, & que l'étenduë de l'eſprit n'eſt pas incompatible avec la petiteſſe de l'ame; mais il n'en eſt pas de même de la bonté ou de la malignité. On peut dire en général qu'elles influent également ſur toutes les parties du caractere, elles commencent par le cœur & finiſſent par l'eſprit.

Si notre volonté eſt tellement corrompuë qu'il ne nous reſte preſque plus de liberté pour penſer & pour agir, notre dépravation n'en eſt pas moins puniſſable, puiſqu'elle eſt l'effet d'un aveuglement volontaire, & en ce cas il n'eſt guéres en notre pouvoir de corriger nos vices ou nos défauts: alors nous avons beſoin d'un ſecours ſurnaturel; & comment l'obtenir, ſi nous avons toujours travaillé à nous en rendre indignes? Mais ſi nous ne ſommes pas encore parvenus juſqu'au dernier dégré de la corruption, nous pou-

vons par réflexion redreſſer ce que nous avons de vicieux dans le cœur; nous pouvons même à force de jugement, réparer ce que nous ſentons de défectueux dans notre eſprit, & ce miracle ne dépend que de ſe bien connoître, & de vouloir efficacement ſe corriger.

Le bon eſprit eſt un aſſemblage de dons differens, & celui-là ſeroit bien près de la perfection qui poſſederoit dans toute ſa plenitude ce qu'on doit comprendre dans le bon eſprit.

J'ai connu un Magiſtrat qui, par l'honneur, la probité, le déſintereſſement, la pureté d'intention, & par le travail auroit pû ſervir de modéle aux premiers Juges du monde, mais dont l'eſprit étoit ſi gauche qu'il ne prenoit jamais le bon avis.

De dix épithetes qui paroiſſent également convenables, il n'y en a qu'une qui ſoit parfaitement propre, c'eſt en quelque façon le terme unique : de même il n'y a qu'une maniere de penſer juſte.

Il eſt des ouvrages tellement délicats qu'il n'eſt pas donné à tous d'en ſentir toute la fineſſe, & c'eſt ſans doute ce qui a donné lieu à cette réflexion de la Bruyere. Si l'on jette, dit-il, quel-

que profondeur dans ſes écrits, ſi l'on affecte une fineſſe de tour, & quelquefois une trop grande délicateſſe, ce n'eſt que par la bonne opinion qu'on a de ſes Lecteurs.

Il eſt des propoſitions captieuſes & des queſtions embaraſſées, ſur leſquelles on ne prend pas aiſément l'idée la plus juſte. Il eſt même des matieres dont, avec un eſprit juſte, il eſt difficile de bien raiſonner. Dans tous ces cas on manque ou de délicateſſe, ou de pénétration, ou d'étenduë d'eſprit, ou l'on n'a point aſſez d'étude pour faire concourir dans le parti qu'on doit prendre le mérite acquis avec le bon eſprit: De tout cela il réſulte qu'on n'a pas tout le bon eſprit, mais il n'en réſulte pas qu'on n'a point l'eſprit bon.

Je crois la juſteſſe & la droiture les parties eſſentielles du bon eſprit, mais ces termes ne ſont pas tout-à-fait ſinonimes. Cette droiture eſt en quelque façon émanée de celle du cœur; au contraire la juſteſſe n'eſt que le don de bien penſer. Je ſuis pourtant perſuadé qu'il entre plus de malignité de cœur dans l'eſprit mauvais, que de bonté d'ame dans le bon eſprit; mais je me réduis à une idée plus ſimple. Je regarde l'eſprit mauvais comme le contraire

du bon esprit, & l'esprit gauche comme le conrraire de l'esprit juste; & de cette proposition je conclus que le cœur droit & l'esprit juste concourent ensemble à former le bon esprit.

L'esprit mauvais sert de receleur au cœur corrompu, & fait débiter par une langue envenimée tout le poison qu'il en tire. Il ne se contente pas d'empoisonner le discours le plus innocent, il attaque le ton, le geste & même le silence; sa maniere d'écouter, de concevoir, de prendre ce qu'on dit & ce qu'on fait, est, si j'ose la nommer ainsi, une calomnie mentale & tacite, sa maniere de le rendre une calomnie formelle: au contraire, l'esprit gauche dans un Juge est dangereux pour le plaideur, & dans tout homme privé il n'est qu'ennuyeux.

Entre deux mauvais esprits qui sont en liaison, il se fait un commerce de malignité presque incompréhensible; toute la malice qui part du cœur de l'un retourne au cœur de l'autre, rien n'est perdu; l'entendement sert d'entrepôt, la bouche & l'oreille se chargent du détail, & dans cet océan de méchanceté la correspondance est aussi réguliere que le flux & le reflux de la mer. C'est de ces caracteres abominables

que Madame Deshoulieres dit :

Leur bouche eſt un ſépulcre ouvert
D'où ſort un air impur fatal à la ſageſſe :
Jamais leur langue ne leur ſert
Que pour tromper avec ſageſſe :
Que pour faire à l'honneur, en ſecret, en public.
De ces incurables bleſſures
Plus à craindre que les piqûres
Que fait le venimeux aſpic.

Le bon eſprit, s'il eſt étendu, s'éleve juſqu'au ſublime, & ſe rabaiſſe juſqu'au médiocre ; il ſe prête aux autres, il les redreſſe, il les ſoutient, les met à l'aiſe, & donne à ce qu'ils diſent, une ſorte d'eſprit qui leur avoit échappé ; cela s'appelle avoir aſſez d'eſprit pour ſoi & pour les autres : mais celui qui tire vanité ou qui vend trop cher l'eſprit qu'il montre, tombe dans un vice du cœur ; c'eſt tout-à-la-fois un homme vain & un faux bel eſprit.

Il eſt des occaſions où le goût fin & l'eſprit délicat ſeroient fort à charge ſans le bon eſprit. Si votre étoile vous force à paſſer un tems au milieu de gens groſſiers, dans ces petites Villes où toutes les vertus ſe réduiſent à la médiſance, où tout l'eſprit ne conſiſte qu'en fades railleries, qu'en poin-

tes, quolibets & jenx de mots, où le sophisme & la profonde dissimulation partagent le mérite; c'est alors que l'esprit étendu & l'esprit délicat ont grand besoin du bon esprit.

Je ne disconviens pas qu'un peu de dissimulation ne puisse entrer dans le bon esprit, elle est même une vertu nécessaire pour la politique, & ceux qui disent toujours tout ce qu'ils pensent, ne pensent pas toujours à ce qu'ils disent. Mais quelque dissimulation que la prudence exige de nous en certains cas, n'en faisons pas, pour ainsi parler, notre vertu journaliere; plaignons-nous au contraire de la corruption générale qui nous force d'ériger en vertu ce qui est si près du vice. Sauvons toujours les droits de la franchise, & pour quelque fortune que ce puisse être, ne tombons jamais dans la fausseté du cœur.

A le bien prendre, la dissimulation n'est ni vice ni vertu, elle est tantôt l'un, tantôt l'autre; & c'est la situation qui la caractérise.

Le bon esprit n'a pas seulement le mérite de nous faire estimer, de nous faire aimer, de rendre notre commerce agréable par tout ce qui est du ressort de l'esprit, il porte encore son

efficace sur les peines de l'ame, & sur les évenemens. L'honnête homme sçait prendre son parti dans les disgraces, mais l'honnête homme qui a l'esprit bon, prend toujours le meilleur parti.

Que le même homme est dissemblable de lui-même ! J'ai connu de vraiement honnêtes gens, aimant les bonnes choses, généreux, officieux, mais dominez par la passion du jeu, qui après avoir perdu considerablement dans une séance, se refusoient un poulet; j'en ai connu d'autres, chargez par leur état d'être magnifiques & tout près de passer pour tels, qui pour un rien ont manqué leur coup. Celui-ci soutient en Philosophe de grands désagrémens, qui devient furieux pour une bagatelle; celui-là perd l'amitié d'un grand Seigneur, pour vouloir soûtenir avec trop d'opiniâtreté son sentiment sur une chose fort indifférente; toutes petitesses dont nous ne sommes les duppes que faute de bon esprit.

Que d'inquiétudes intérieures, que de mouvemens & de soins deshonorans, quand on se livre aux détails de l'avarice ! que n'apprend-on à corriger les foiblesses de l'ame, ou du moins

à les cacher sous le bon esprit?

Tâcher d'être tel qu'on doit être, & ne se donner que pour ce qu'on est, sauver toujours les apparences, cacher bien toutes ses foiblesses, ne se montrer jamais que par le bon endroit; c'est le miracle du bon esprit.

Pleurer pour un rien, ne pouvoir se vaincre sur une minutie, se parer d'un crédit qu'on n'a pas & qu'on ne mérite pas, tirer d'une dignité accidentelle un motif de supériorité sur d'honnêtes gens; tout cela sent fort la sottise & l'enfance, & marque le défaut de toutes les parties du bon esprit.

Les vertus sont toujours les mêmes, mais les dispositions de l'homme pour la vertu sont bien inégales. Je ne sçai rien de plus propre à corriger ce qu'il y a de défectueux dans ces dispositions que le bon esprit. Il aide à l'ame ébranlée à se remettre dans son assiette, il la détourne du mal & la porte au bien, il la fortifie par réflexion contre l'agitation des premiers mouvemens, il fournit le specifique dans des malheurs qu'on croyoit insoûtenables, & souvent il sauve notre gloire que nous étions prêts de prostituer à la perfidie, à la dureté, à la colere, à l'entêtement, à la petitesse & à d'infâmes détails. Ce sont-là

ſont-là les ſecours que nous pouvons tirer du bon eſprit contre nos paſſions & contre nos foibleſſes ; le chemin eſt court du cœur à l'eſprit, & l'affinité qui ſe trouve entre le ſentiment & la penſée ne permet pas de douter que le bon eſprit, qui doit penſer excellemment, n'ait la force de rectifier ce qu'un ſentiment pourroit avoir de blâmable : ainſi je crois que le bon eſprit contribue autant à nous rendre eſtimables par le cœur que par l'eſprit.

Deux hommes illuſtres nous ont laiſſé dans un même fait deux grands exemples du parfaitement bon eſprit. A peine eſt-il décidé que feu M. de Cambray s'eſt trompé dans ſon explication des Maximes des Saints, qu'on apprend qu'il ſe retracte. Je trouve autant de bon eſprit, de grandeur d'ame, & de ſolide pieté dans cette retractation, que de délicateſſe d'eſprit dans Telemaque. Feu M. de Niſmes étoit ami de M. de Cambray, mais il étoit ſon ami juſqu'à l'Autel. S'il eſt obligé de publier la Bulle du Pape à l'occaſion du Livre condamné, que de beautez dans ſon Mandement pour la publication ! il rend juſtice à la vérité, ſans rien ôter au mérite ; les droits du dogme ſont ſauvez, mais le ſujet

d'une condamnation devient la matiere d'un éloge ; il n'échappe rien de médiocre aux Grands-Hommes.

Ne vous contentez pas d'avoir l'esprit droit & juste, songez encore que le bon esprit doit nous inspirer toute l'indulgence qu'il nous est permis d'avoir pour les défauts d'autrui. En général le bon esprit prend bien tout ce qu'il voit & tout ce qu'il entend ; toute action mauvaise en soi, il la condamne, mais il ne la releve pas ; il donne un tour favorable à celle qui n'est qu'équivoque, & il justifie tout ce qui peut être justifié.

Etudions-nous bien, & nous conviendrons que notre vivacité à condamner les autres est un effet de notre étourderie quand nous sommes jeunes, & de notre malignité quand nous sommes vieux.

Les plus parfaits des hommes sont bien imparfaits. Pourquoi donc refusons-nous aux autres la même indulgence que nous attendons d'eux ? Quelle injustice ! Dans un même fait accompagné des mêmes circonstances nous blâmons les autres au lieu de les plaindre, & nous prétendons qu'ils nous plaignent au lieu de nous blâmer : voilà justement les deux poids & les deux

mesures, mais n us nous abusons. Si nous plaignons les autres, on nous plaindra ; si nous les blâmons, on nous blâmera.

Dans le premier mouvement, les fautes qu'un jeune homme voit faire flattent son amour propre, il ne manque pas de faire dans son imagination des comparaisons flatteuses de lui-même avec les autres, il grossit son mérite des défauts d'autrui. S'il échappe à quelqu'un un mauvais terme, une pensée fausse ou une impolitesse, il en tire avantage, il en nourrit son orgueil, comme si le ridicule d'un autre devenoit une vertu pour lui ; mais de quel front ose-t'il se sçavoir si bon gré, pour un petit défaut qu'il ne reconnoît pas en lui, quand il s'y en trouve d'essentiels qui seroient un objet bien plus légitime de son attention ? Si l'amour propre étoit moins aveugle & mieux entendu, il produiroit un effet tout différent en nous ; & n'ayant pas l'esprit assez bon pour excuser les autres, du moins par politique nous n'en serions pas les censeurs.

Rire de ceux qui ont quelque difformité dans la figure, c'est une foiblesse qu'on ne pardonne pas aux enfans ; que n'avons-nous la même équi-

té, ou la même indulgence sur les défauts que nous trouvons dans le caractere ? Est-on moins à plaindre d'avoir le cœur gauche, l'esprit tortu, l'humeur raboteuse, que d'être boiteux ou bossu ? Oüi, me direz-vous, parce qu'on ne peut ni s'alonger la jambe ni se redresser la taille, & qu'on peut racommoder les difformités du caractere. J'en conviens, on peut l'un, on ne peut pas l'autre ; mais ce n'est pas une raison qui justifie notre trop de sévérité sur les défauts d'autrui : au contraire, la peine que les hommes ont à se corriger est un accroissement à leurs défauts, qui demande de nous un redoublement d'indulgence.

Si l'homme connoissoit bien ses vrais interêts, il travailleroit à sa perfection préférablement à toutes choses, & s'il etoit plus entendu, il mettroit à profit jusqu'aux défauts d'autrui ; on trouve à gagner avec les plus imparfaits. Plaignons un brutal d'être brutal, prenons dans sa férocité même du goût pour la politesse, & pour la douceur. Rien n'est plus propre que la rencontre d'un avare à me faire sentir tout le mérite de la générosité.

On ne se fait pas soi-même. Heureux celui à qui il a été donné davan-

tage! Remercier sans cesse du mérite acquis, travailler sans cesse à celui qui reste à acquerir, c'est assez d'occupation pour le cœur & pour l'esprit; ne nous rendons point indignes du bien qui est en nous par d'injustes commentaires sur celui que nous ne trouvons point dans les autres, & qui y est peut-être sans que nous l'y connoissions.

Celui qui se connoît en mérite, qui n'admet dans ses jugemens ni aveuglement ni prévention, est le plus indulgent; & celui qui n'a ni lumieres dans le discernement, ni sincerité dans l'intention, est le plus sévere. Pourquoi ce renversement? c'est que la mauvaise opinion qu'on a des autres n'est fondée le plus souvent que sur la trop bonne opinion qu'on a de soi-même.

Le bon esprit trouve dans ses défauts de quoi s'humilier, l'esprit mauvais trouve de quoi s'enorgueillir dans les défauts des autres.

Ne pas voir des défauts marquez, c'est manquer d'esprit; faire trop sentir qu'on les remarque, c'est manquer de bonté & de politesse: n'en pas profiter, c'est manquer de jugement.

Nous avons peu de tems à joüir de

nos avantages. L'homme le mieux fait & le cul de jatte ſont à peu près de même taille à quatre-vingt ans; la vieilleſſe rend les talens inutiles, & dans nos plus beaux jours un rien nous peut déranger l'eſprit : pourquoi donc ſommes-nous ſi contens de nous-mêmes ? Quelques dons que nous avons reçûs de la nature, peuvent-ils juſtifier ce fond d'orgueïl qui nous fait mépriſer ceux qui ſont moins bien partagez que nous ? Quelle préſomption ! quelle injuſtice ! Non, il n'eſt point de plus grande foibleſſe que de voir ſans pitié les foibleſſes d'autrui.

Si notre ménagement pour les autres nous en attire de leur part, ſi l'indulgence pour les defauts d'autrui nous rend nous-mêmes plus ſupportables, & ſi elle nous procure plus d'agrément dans le commerce de ceux avec qui nous avons à vivre ; ſi elle rend nos liaiſons plus conſtantes & l'accompliſſement de nos devoirs plus gracieux : enfin, ſi par bonté naturelle ou par une politique loüable nous forçons les hommes à être contens de nous, quel fruit plus délicieux pourroit-on attendre du bon cœur & du bon eſprit ?

Gardons-nous bien de devenir flatteurs, gardons-nous plus encore d'en-

cenſer le vice ; mais ne ſoyons ni des critiques ennuyeux, ni des Juges impitoyables, ſans quoi nous tombons dans l'autre extrémité, nous devenons eſprits durs : or, je ne ſçai ſi la bonne éducation ſeule pourroit vous inſpirer la douceur, l'égalité, la complaiſance & la politeſſe dont j'ai parlé, ſi elle ne commençoit par produire en vous le bon eſprit ; & je crois que l'indulgence ſur les défauts d'autrui marque encore plus de bon eſprit que de politeſſe.

Ce n'eſt pas ſeulement par toutes ces conſiderations que je dois me former un bon eſprit, il me procurera bien d'autres reſſources : c'eſt à lui ſeul que je puis devoir le don de bien penſer. Peut-être le don de bien penſer produira-t-il ceux de bien parler & de bien écrire, du moins m'inſpirera-t-il le goût & le choix de la lecture. J'évite l'ennui & l'oiſiveté, je me ſauve des fâcheux, je m'amuſe & je m'inſtruis ; par-là je me garantis d'un mal, & je me procure un bien qui dépend de moi & qu'on ne ſçauroit m'ôter ; par-là ſi je ne ſuis pas bel eſprit, je l'aime dans les autres ; & diſpoſé à croire qu'ils ont intention de bien dire & de bien faire, je ſouffre leurs foibleſſes, &

je n'empoiſonne point leurs vertus. Combien de tréſors dans le bon eſprit par le ſecours deſquels je ſers tout-à-la fois mes plaiſirs & ma vertu ? Mais ce n'eſt pas tout, le bon eſprit ne me conduit pas ſeulement à ſouffrir avec moins de peine ou à trouver plus agréable le commerce des autres, il leur rend auſſi le mien plus gracieux, il nous fournit de quoi deſarmer la malignité & l'antipatie, & tôt ou tard nous fait aimer & nous fait eſtimer. Il ſert de vernis à nos défauts, & nous empêche de montrer mille petits mouvemens de l'ame que l'honneur auroit bientôt deſavouez; il nous apprend à connoître le prix des choſes, & nous guide dans nos jugemens ; il nous apprend à jouïr, à ne point ſouhaiter, & s'il le faut à ſouffrir : enfin, le bon eſprit eſt de tous les dons celui qui peut le plus infailliblement nous conduire à la ſageſſe, puiſque c'eſt par lui que nous acquerons le merite de corriger nos défauts, & de devenir plus délicats dans le choix de nos plaiſirs.

CHAPITRE IV.

De l'utilité, du choix & de l'usage des plaisirs ; du jeu ; de la chasse ; du bal ; des spectacles ; de la musique ; de la bonne chere ; de la promenade ; de l'amour, & du commerce des femmes.

SI le bon esprit est un don précieux &d'une ressource merveilleuse dans tous les états où nous nous trouvons, on peut ajoûter que son secours ne nous est jamais plus nécessaire & plus efficace que dans le choix & dans l'usage de nos plaisirs. Les plaisirs & les affaires partagent la vie de l'homme ; l'agrément des uns corrige l'amertume, ou délasse de la fatigue des autres. Mais si les plaisirs sont nécessaires, ils sont bien dangereux : il est donc de la derniere importance de les choisir avec assez de délicatesse, & de les goûter avec assez de modération pour ne leur rien sacrifier de tout ce qui est dû à la vraye vertu ; & c'est sur tout au bon esprit à nous déterminer sur le choix, & à nous regler dans l'usage.

Il est certain que les plaisirs inno-

cens sont la félicité de la vie ; on ne peut en jouir long-tems sans dégoût, mais on ne peut s'en passer sans contrainte. Je sçai que l'imagination fait presque tous nos plaisirs & toutes nos peines, & c'est une raison nouvelle de nous amuser quelquefois ; enfin, tout le monde convient que les plaisirs & la gloire sont deux biens généraux qui assaisonnent les autres ; & il est admis dans la morale la plus sévere que les plaisirs honnêtes ne sont pas incompatibles avec la véritable sagesse. Les sages ont même cet avantage que leurs plaisirs sont plus durables, parce qu'ils sont reglez, comme leur vie est plus calme & plus tranquille, parce qu'elle est plus innocente.

J'ai dit que les plaisirs sont nécessaires : en effet, les hommes sont exposez à des revers si étonnans & si imprévûs, à des préjugez si extravagans, à des préventions si ridicules, que le Philosophe le plus sage, quand il se trouve dans le cas, sent ébranler, comme malgré lui, tous les fondemens de sa sagesse. Eût-il médité pendant toute sa vie sur les extravagances de la fortune & l'iniquité des hommes dont je vous parlerai dans la suite, il y a toujours dans les réservoirs du hazard ou

de la malignité quelque trait nouveau qui avoit échappé à nos réflexions. La prudence fut & ſera toujours la duppe du ſort, & telle eſt la foibleſſe de la plûpart des hommes que les plus forts ſont les plus ſuſceptibles de chagrin. Le chagrin eſt un poiſon ſubtil qui nous tue imperceptiblement, quand nous n'avons pas appris par avance à nous élever au-deſſus des évenemens; je n'y ſçai pas de remede plus infaillible que le plaiſir, c'eſt un ſpecifique.

Comment ſe réjouir, me dira-t-on, quand on ſouffre, cela eſt impoſſible? Point du tout: le plaiſir dans le fort de nos afflictions nous paroît inſipide; mais peu à peu il affoiblit le ſentiment de la douleur, il étourdit le mal, il diſſipe les vapeurs chagrines qui s'élevent de tems en tems dans l'ame. Inſenſiblement nous nous retrouvons dans notre aſſiette, & la tranquillité de retour nous rend toute notre ſenſibilité pour les plaiſirs innocens que le chagrin nous rendoit amers. Il ne s'agit que de les choiſir ces plaiſirs, & d'en bien uſer. Sur tout prenons bien garde que ce qui ne doit être que plaiſir & amuſement, ne prenne pas ſur nous l'autorité des paſſions; c'eſt tout à la fois une dépravation du cœur &

de l'esprit que de se deshonorer & de se ruiner par ce qui n'est fait que pour nous amuser.

Je conseille l'usage des plaisirs; mais je ne veux pas qu'on s'en enyvre. Pour prévenir cette yvresse & s'en garantir, je croi qu'on ne sçauroit mieux faire que de consulter autant la prudence que le goût dans le choix même des plaisirs. Si cette maxime est bonne pour tous les plaisirs en général, elle est encore d'une pratique infiniment plus utile dans l'usage du jeu. On se manque à soi-même, quand on laisse échapper une seule de toutes les ressources que les plaisirs procurent; non seulement ils sont propres à nous distraire du sentiment de nos peines ou à nous piquer le goût par la jouissance de ce qui nous flatte; c'est aussi une politique de sçavoir se livrer à de certains amusemens. Tel qui sans passion & même sans goût pour le jeu, ne jouë que pour s'introduire dans le monde, ou pour en cultiver le commerce, parvient souvent à faire connoître en lui un merite qu'on eût ignoré. Si ce merite reconnu lui attire des suffrages importans & de puissans amis, il se seroit fait tort à lui-même de n'avoie pas préferé par complaisance la

plaisir qu'il aimoit le moins à celui qu'il aimoit le plus.

La corruption des tems a fait du jeu un métier & une affaire. La maniere de parler dont on se sert quelquefois pour exprimer une bagatelle, ou pour peindre une chose facile, *ce n'est qu'un jeu*, n'est pas convenable aujourd'hui pour ce qu'on appelle vraiment le jeu: Convenons à la honte de nos jours que nous en faisons un miserable commerce: Observez donc bien réguliere-ment que la jeu soit toujours un amusement pour vous. Si vous souffrez qu'il s'érige en passion, il tournera bien-tôt en fureur. Un Joüeur de profession qui expose au hazard du cornet ou d'une carte le patrimoine qu'il tient de ses ayeux, qui hazarde la dot de sa femme, & ce que la nature a substitué au profit de ses enfans, celui-là court à l'Hôpital chargé de l'opprobre public. Vous ne verrez point l'homme entendu & maître de ses passions sacrifier les plaisirs d'un beau jour & d'une nuit tranquille à la folle esperance d'une sorte de fortune qu'on fait très-rarement, & qu'on ne fait presque jamais sans interesser l'honneur; ne manquez pas de lire & de retenir sur cela la maxime de Madame des Houlieres;

On commence par être duppe,
On finit par être fripon.

On eſt perdu pour jamais ſi une réflexion auſſi judicieuſe & auſſi preſſante reſte inéficace, & ſi après l'avoir méditée on s'embarque dans le gros jeu. A-t-on rien de plus à craindre que de commencer par être duppe & de finir par être fripon? Songez encore que Madame des Houlieres joüoit, mais qu'elle n'étoit pas joüeuſe; elle avoit ſenti toute l'amertume des diſgraces & toute la douleur de l'infirmité: cependant dans le tems même que la mort moiſſonnoit ſes proches & la maladie ſa beauté; dans le tems que la fortune dérangeoit ſes affaires, elle fortifioit ſon ame par de ſolides réflexions; elle égayoit ſon eſprit par des plaiſirs innocens; elle joüoit, mais deux heures par jour, mais petit jeu, & de ces jeux où ni l'eſpoir du gain, ni la crainte de la perte n'entrent jamais, où l'eſprit eſt toujours de la partie, & qui furent autoriſez dans tous les tems par la néceſſité de ſe délaſſer.

Il eſt des jeux qui ſont d'uſage chez les perſonnes les mieux reglées. On vous a fait apprendre les échets, le

trictrac, le picquet & l'hombre, & l'on a eu raiſon ; ce ſont les jeux ſeuls qui devroient être permis. Il eſt bon de les ſçavoir bien joüer ; & quoiqu'on puiſſe s'y piquer, nous ſommes les maîtres de n'en faire qu'un amuſement. Il n'en eſt pas de même des trois dez, du quinquenauve, du lanſquenet, de la baſſette & du pharaon, qui menent trop loin : Auſſi de tems en tems, & ſur-tout aujourd'hui, ſont-ils exilez de France ?

De gros joüeurs, d'ailleurs amis, ſe broüillent de deſſein prémédité pendant une ſéance longue qui ſe renouvelle tous les jours ; ils ſe font de gayeté de cœur un procès important : l'avarice & l'impatience plaident la cauſe, la réjoüiſſance ou le cornet la décident.

Je ſçai qu'en général on peut être gros joüeur, honnête joüeur, & noble joüeur ; mais ce caractere eſt auſſi rare que celui de joüeur de profeſſion eſt dangereux : de même on peut ne joüer que des jeux d'eſprit, peu de tems, peu de choſe, & malgré d'excellentes qualitez être inſupportable joüeur ; contradiction monſtrueuſe dans un caractere dont on ne ſçauroit aſſez éviter les effets pour ſoi-même & pour les autres.

Il eſt plus sûr de décider qu'un beau joüeur eſt honnête homme, que de couclure qu'un honnête homme, parce qu'il eſt tel, ſera beau joüeur : De-là je conclus que la qualité de beau joüeur mérite bien d'être comptée parmi les bonnes.

On dit qu'on ne connoît point un homme par tout ailleurs auſſi-bien que dans le vin & dans le jeu : cette maniere de décider n'eſt pas toujours sûre cependant, j'ai peine à croire que celui qui s'emporte pour un coup contraire, ou qui regrette l'argent perdu, ſoit ailleurs que dans le jeu liberal & pacifique. L'inquiétude marque un petit génie, la colere ou l'avarice montre la petiteſſe de l'ame. Si l'on a aſſez de force d'eſprit pour cacher ſes défauts & ſes vices, il ſe trouvera des cas où l'homme bruſque & avare paroîtra par réflexion doux & généreux, mais s'il ne ſoûtient pas cette eſpece d'hipocriſie dans le jeu, ſi un ſonnez contraire ou une réjoüiſſance manquée viennent à découvrir ſa petiteſſe & ſa brutalité, alors on eſt en droit de croire de lui que le naturel ſe dévelope, & que l'ame ſe démaſque. On juge plus sûrement de ſon caractere par le premier mouvement qui lui échape, que par des vertus fauſſes & étudiées, &

il perd en un moment ce qu'il avoit été long-tems à gagner, en ne se montrant pas tel qu'il étoit.

Toutes les horreurs dont j'ai été témoin, même dans un jeu médiocre, ne m'ont pas peu confirmé dans l'opinion qu'il est fort difficile de garder toute sa probité dans le gros jeu; c'est l'occasion prochaine pour tous les vices : les fonds manquent bien-tôt, il en faut retrouver à quelque prix que ce soit : enfin l'usure & l'injustice viennent au secours, ou l'amour prête sur gages, funeste ressource des gros joüeurs !

Je ne puis mieux vous faire sentir ce que je pense du jeu qu'en vous proposant le contraste de deux sortes de situations dans le jeu même. Entrez un moment dans ces maisons où l'on ne trafique que de jeu, & où les nouveaux débarquez sont sûrs de la préséance : vous y verrez sept ou huit coupeurs aux quatre pistoles, j'ai pensé dire sept ou huit furies, sacrifier dans un tournois sérieux au démon du lansquenet. On y passe jusqu'à des jours entiers sans se déplacer, on compte pour rien la faim & l'insomnie; l'abbattement & la pâleur sont les images de la mort; & l'agitation,

les plaintes, les grimaces, les blasphêmes repreſentent l'Enfer : Voilà d'après nature le portrait des gros joüeurs.

A ces mêmes acteurs, gens qui peut-être d'ailleurs ont du mérite, & qui gémiſſent du joug qu'ils ſe ſont impoſé, arrachez-leur cet éguillon dangereux, ce déſir de gagner & cette crainte de perdre, ſuites comme néceſſaires de la fureur pour le jeu ; placez-les au milieu de gens choiſis & délicats, qui ſçavent allier les plaiſirs & la vertu ; propoſez-leur une promenade : au retour, une partie d'hombre bien joüée qui précede un repas propre & frugal ; alors que de ſentimens, que de penſées ! combien de jolies choſes ! le cœur & l'eſprit maîtres d'eux-mêmes ſe rendent maîtres des plaiſirs, & ceux qui étoient des furies, redeviennent des hommes. Dans les deux cas que je ſuppoſe il entre du jeu, mais ſont-ce les mêmes hommes ? De-là ſentez les effets pernicieux d'une paſſion trop vive & les reſſources gracieuſes d'un honnête amuſement.

Dans une infinité de maiſons l'ordre & le payement du ſoupé dépendent du nombre & de la fin des par-

ties, tripots odieux dont le maître & la maîtresse, esclaves du Public & des casuels, se mettent tous les jours dans le cas de mourir d'indigestion ou de faim. La femme est plus que mondaine, le servile mari un dissipateur : l'un & l'autre se faisant honneur d'un si honteux commerce, raillent la maison rangée dont la fille peu riche s'occupe utilement. Quel renversement, quelle honte pour le siécle !

S'il est dans une Ville quelques maisons mieux fondées, où la dépense convenable à l'état ne dépende point des profits de la ronde, & où gens délicats se feroient un plaisir d'observer toutes les regles d'une scrupuleuse bienséance : que ces maisons enfin deviennent le théâtre du gros jeu ; que le mari associe à une même table l'honnête homme & le faquin ; que sa femme ait les mêmes égards pour la soubrette & la Marquise ; qu'après toutes les minauderies & les fatuitez de toute espece qui sont les préliminaires du gros jeu, une foule d'étourdis vienne retenir rouge & noir ; & qu'enfin un coupe-gorge brutal force l'hôtesse complaisante à se familiariser avec toutes les lettres de l'alphabet ; je me récrie, ô sié-

cle ! ô mœurs ! Je ſçai qu'on épargne le ſoin, le bois & la bougie, qu'on a le plaiſir de ruiner tous les fils de famille, & de ne ſe coucher qu'à cinq heures du matin ; mais auſſi l'on voit & l'on entend bien des ſottiſes, & quand on les ſouffre aiſément, ne laiſſe-t'on pas croire qu'on eſt bien près d'en faire ?

Il eſt une ſorte de ſçavoir dans les jeux, que j'admets. Cette ſcience que quelques ſtupides attrapent, & qui échappe ſouvent à des gens d'eſprit, eſt ce que nous appellons l'eſprit du jeu ; c'eſt l'attention & l'uſage qui la procurent. Il eſt vrai que trop d'attention marque un tant ſoit peu trop d'attache, & c'eſt un vice de l'ame ; mais auſſi une inattention perpétuelle qui fait joüer très-mal un jeu qui ne peut faire plaiſir que quand il eſt bien joüé, eſt une preuve évidente de l'égarement ou de l'évaporation de l'eſprit ; faites bien tout ce que vous faites ; c'eſt juſtice & plaiſir pour vous & pour les autres.

J'ai connu une femme folle, mais folle de toutes les eſpeces de folie, faiſant la belle & la jeune fort mal-à-propos, ſçachant uniquement médire & minauder, incapable de la moindre réflexion, tellement ennuyeuſe & en-

nuyée, que sans les cartes elle n'auroit pû trouver la fin du jour; elle étoit distraite à l'hombre jusqu'à demander, quand elle joüoit, qui joüoit & en quoi, & croyoit justifier cette extravagance en répétant à tout propos que l'attention au jeu avoit un air trop bourgeois.

Au contraire j'en ai connu une autre qui avec un port de Reine avoit mille graces extérieures, mais elle avoit encore plus de vertus que de graces; elle étoit d'une grande naissance, qu'elle soutenoit par les manieres du monde les plus nobles; elle connoissoit les plaisirs & les aimoit, mais elle aimoit infiniment plus la raison. Je l'ai vûe cent fois les cartes à la main au milieu d'une compagnie nombreuse, partager son attention avec tant de justesse qu'elle accabloit tout le monde de politesse & de bonté, & ne faisoit pas la plus petite faute au jeu: De-là je conclus qu'un homme destiné au commerce du monde, doit sçavoir le jeu sans l'aimer trop, qu'il doit bien joüer le jeu qu'il joüe, mais sur-tout joüer noblement.

Ne joüez pas trop indolemment, mais aussi qu'on ne démêle pas en vous de vive inquiétude, de sotte joye, ni

de frayeur deshonorante ; prenez le milieu entre trop d'attache & l'inattention ; comprenez enfin que ſi le jeu deshonore ceux qui en font un honteux commerce, s'il fait voir dans tout ſon jour leur avarice & leur groſſiereté, il n'eſt pas moins pour un honnête homme un moyen infaillible de montrer ſans oſtentation de la nobleſſe dans les ſentimens, de la juſteſſe dans l'eſprit, de la politeſſe dans les manieres & de l'égalité dans l'humeur.

Le jeu eſt ſans comparaiſon plus d'uſage qne la chaſſe, ainſi il importe plus de ſçavoir bien joüer que de ſçavoir bien chaſſer ; mais il eſt des occaſions où il n'eſt pas permis de paroître tout-à-fait neuf dans l'uſage des plaiſirs que la Campagne rend comme néceſſaires. La chaſſe eſt un amuſement noble, qui aide à montrer de l'adreſſe ou de la vigueur, qui peut procurer des liaiſons utiles avec des voiſins diſtinguez, & qui pris modérement, produit tout au moins deux reſſources infaillibles, ſe porter mieux, & s'ennuyer moins.

De certaines chaſſes ne conviennent qu'à de grands Seigneurs ; celui qui n'ayant pas la même fortune prend le même goût, eſt à deux doigts de

ſa ruine. La chaſſe ordinaire, quand on s'en occupe trop, n'eſt permiſe qu'au Gentilhomme qui eſt retenu dans ſa terre par goût ou faute d'employ; mais il convient dans tous les dégrez de fortune & dans toutes les profeſſions de ſçavoir tirer adroitement une perdrix.

Le plaiſir de la chaſſe eſt très-piquant, mais on peut dire que ce n'eſt point un plaiſir convenable à tous les états, comme le bal ne convient pas à tous les âges. Le courtiſan & l'homme de cabinet ne chaſſent guérés; l'homme ſage à trente ans, ne court point le bal; les uns & les autres ſçavent dans l'occaſion courir un liévre, tuer une perdrix, & danſer un ménuet. Une mere qui mene ſa fille au bal, ſans ſonger à tous les périls qui l'environnent, prouve aſſez bien qu'elle aime plûs ſes propres plaiſirs que la vertu dans ſes enfans. Quelle envie de plaire, que de rouge & de plâtre pour réparer l'inſomnie, & quel exemple pour une jeune Demoiſelle! Cependant le bal eſt ſuivi d'une foule d'incommoditez, qui font qu'on s'en dégoûte bien-tôt: de même la grande dépenſe, le trop de fatigue, ou les momens qu'on dérobe à des plaiſirs plus tranquilles

dégoûtent de celui de la chasse. Le bal est le plaisir des jeunes gens, la chasse est le plaisir de la campagne, & il ne convient au sujet que je traite que de parler de l'usage & du choix des plaisirs qui sont de tous les âges & de tous les états.

Le goût des spectacles me paroît convenir dans tous les tems, mais tous les lieux n'en permettent pas l'usage. Heureux celui qui peut les aimer, s'y connoître & en jouir. Gens connoissant peu le monde, & entêtez dans leurs préventions, croyent que la défense des spectacles est un devoir de leur ministere, ou tout au moins l'effet d'une sage prévoyance & d'un scrupule délicat; je crois au contraire que si l'on apprenoit aux jeunes gens la vraie valeur des spectacles, il seroit plus sûr de prevenir l'air de corruption qu'on leur attribue, & l'on ne manqueroit pas une ressource merveilleuse pour polir l'esprit, épurer le goût & former les mœurs,

Rendez-vous pour rendez-vous, je le pardonnerois mille fois plus volontiers à la Comédie qu'à la Messe. Le même air qui n'est que coquet & évaporé au théâtre, est impudent à l'Eglise; les hommes corrompus portent

tent par tout l'air infecté sans distinction des lieux; la mauvaise disposition du cœur peut empoisonner les meilleures choses; mais le poison n'est point dans la chose, il est dans la disposition. Le théâtre François est plus pur que jamais, & je doute qu'aucun Sermon sur l'hipocrisie soit plus efficace à convertir un faux dévot que la Comédie du Tartuffe.

C'est sur cet endroit de mon Livre que les dévots se sont récriés. Ne seroit-ce point le mot de Tartuffe qui en réveillant l'ancienne querelle auroit soulevé tout le corps contre moi? Mais toutes les pieces de Moliere sont également propres à combattre les vices & les défauts dont il a voulu nous garantir. La plus grande partie sont des chefs-d'œuvres de la plus saine Morale. Cet Auteur a été admiré de toutes les nations, & le sera dans tous les tems. Si ceux qui ont blâmé un peu trop cruellement ce que j'ai dit des spectacles avoient lû le Misantrope avec plus d'attention, ils auroient compris que le but de Moliere étoit de faire l'éloge du vrai honneur ennemi de la flatterie & de la basse complaisance, & d'apprendre en même tems aux hommes qu'il faut allier la politesse

avec l'honneur, & qu'on doit avoir une probité infinie ſans tomber dans la rudeſſe. Un parfaitement honnête homme à qui mon Traité ne plaît pas, eſt-il obligé en conſcience de me dire,

J'en pourrois par haſard faire d'auſſi méchans,
Mais je me garderois de les montrer aux gens?

Enfin tout ce que je puis faire c'eſt d'admettre la diverſité des ſentimens ſur les ſpectacles. Je ſuis fort éloigné de vouloir enſeigner une morale perverſe; mais je ne crois pas mon principe erroné, & je le juſtifierai dans le dernier Chapitre en parlant des Directeurs, par une reflexion d'un grand Ecrivain.

On comprend bien qu'une jeune Demoiſelle dont on veut faire une femme raiſonnable, ne doit pas être élevée en femme mondaine, mais il faut l'élever en femme du monde. S'il y a un milieu entre une Coquette & une Carmelite, entre un Capucin & un débauché, ce milieu conſiſte dans l'accompliſſement des devoirs de l'état qu'on a choiſi, & dans l'uſage des plaiſirs innocens; & quoi de plus propre à former un excellent caractere dans

une jeune perſonne, que de lui faire éviter par de bons conſeils & par des repreſentations naturelles & perſuaſives tous les impertinens caracteres que Moliere a ridiculiſez?

La coquette & l'étourdi aiment plus à être vûs qu'à voir, à parler qu'à entendre; ils cherchent moins les ſpectacles, qu'à ſe donner en ſpectacle.

Le jeune homme qui veut ſe tourner au bien, commence dès douze ans à acquerir du mérite; le travail eſt grand, mais le ſuccès eſt déciſif. Il tire de chaque choſe tout le bon qu'il en peut tirer: S'il va à la Comédie, il lit la piece avant que de l'entendre; il n'eſt à charge à ceux qui l'environnent ni par des ris extravagans, ni par des queſtions ridicules: Il ſent tout le mérite que l'action ajoûte à la compoſition; il ne ſort point de l'Avare, ſans en déteſter l'infame caractere; du Grondeur, ſans en être plus raiſonnable & plux doux; il voit dans Cinna combien un repentir ſincere peut laver de fautes, & combien la clemence ſçait gagner les cœurs. Tout profite à qui veut profiter.

Je ne blâme pas qu'on aille à une piece nouvelle par curioſité, mais je blâme qu'on ne cherche à ſatisfaire que la curioſité. Je veux qu'on s'égaye aux

traits qui font rire, & qu'on s'attendrisse aux endroits qui touchent.

Si je trouve que malgré moi mon humeur se soit laissée séduire par quelque chose d'atrabilaire ; si je suis plus sombre que je ne dois par réflexion sur de légeres peines, qui souvent n'ont rien d'amer que par le vice de notre imagination, ou par la foiblesse de notre esprit : dans cette situation une piece plus plaisante que belle me suffit. Je commence par me remettre, je finis par me réjoüir. Mais si je suis dans mon assiette ordinaire, je veux quelque chose de plus; je demande ou une Tragédie dont la diction soit pure, les sentimens grands, l'intrigue bien maniée, le dénoüement naturel & judicieux ; ou une Comédie dans laquelle je puisse apprendre en riant à me garantir pour toujours de toutes les especes du ridicule.

Siffler à la Comédie, parler assez haut pour interrompre l'Acteur & l'Auditoire, ou distribuer au Parterre des fumées bachiques, c'est manquer au respect qu'on doit au Public ; c'est être assez impudent pour mériter d'être chassé.

Celui qui ne court les spectacles que par inutilité de vie, s'il n'est pas une

bête, eſt tout au moins un homme deſœuvré qui craint le commerce des honnêtes gens, & qui craint encore plus d'être ſeul.

Un homme d'eſprit, mais bouru ou trop précipité dans ſes jugemens, décide ſans miſericorde de la Piece & de l'Acteur. Il reſſemble à celui qui n'ayant pas aſſez d'uſage du monde, voudroit trouver tout parfait; l'un & l'aure ſont punis de leur peu d'indulgence en prenant plus de plaiſir à critiquer le mauvais qu'à goûter le bon. Un Auteur commence, il n'a pas encore tout le talent requis, mais il a du feu & de la juſteſſe; vous le frondez? il n'écrit plus. Vous déconcertez la jeune Actrice qui poſtule? elle quitte priſe, & va chercher fortune ailleurs. Par cet excès de ſévérité ou par cette délicateſſe mal placée, vous ruinez vos plaiſirs, & vous deſſervez le Public en le privant de deux ſujets qui auroient pû devenir excellens. Corneille & la Chammelé étoient-ils parfaits, quand ils commencerent?

Il entre bien des goûts differens dans l'Opera, il faut bien des connoiſſances différentes pour en ſentir toute la beauté; cependant je ne crains pas de dire que celui qui connoît également la

beauté de la Comédie, & qui la préfere, fait preuve tout-à-la-fois & de beaucoup d'eſprit & d'un diſcernement très-délicat.

Corneille & Racine ont écrit dans le même genre, non dans le même goût ; tous deux ont éminemment réuſſi, & ils ont réuſſi ſans le ſecours l'un de l'autre : au contraire, Lulli, quoiqu'inimitable, a brillé par Quinault, & Quinault plus encore par Lulli.

Un Opera eſt moins un ſpectacle que l'aſſemblage de pluſieurs Muſiques, paroles, ballets, machines, décorations : quelle dépenſe ! que d'Ouvriers différens ! Le ſpectacle eſt brillant, il ébloüit, il étonne ; mais faites l'anatomie de la plûpart des Opera, vous trouverez, ou de grands défauts dans chaque partie, ou qu'avec des parties bonnes en ſoi, on n'a fait qu'un tout médiocre.

Malgré la difficulté de réüſſir, nous ne laiſſons pas de devoir aux deux hommes que j'ai citez, nombre de chefs-d'œuvres qui dureront autant que le monde ; cependant je trouve que l'Opera le plus parfait a ſon défaut. Mille endroits enchantent dans Atys, quelques-uns ennuyent.

Il y a une ſorte de diſcernement à

préferer l'Opera à la Comédie depuis dix ans jusqu'à vingt, & de rentrer dans le même goût à soixante, parce qu'à ces deux âges on aime les plaisirs qui reveillent l'imagination sans la trop appliquer. Donnons le reste du tems à la Comédie; tout ce qui nous instruit en nous réjoüissant, mérite bien nos plus beaux jours.

L'Opera doit presque tout à la Musique, la Musique ne doit rien à l'Opera. Ces morceaux divins qui flattent & chatoüillent l'oreille, qui fixent délicieusement l'attention, & qui s'emparent de l'ame, ne reçoivent point un nouveau mérite de la foule des spectateurs, ni de la sale du Palais Royal.

Mille gens grossiers d'ailleurs, aiment la Musique, & l'on ne trouvera point un homme délicat qui ne l'aime point. C'est le plus exquis & le plus innocent de tous les plaisirs; elle est de tous les âges, de tous les états, de tous les lieux, de presque tous les goûts; on peut en joüir dans toute son étenduë aux dépens d'autrui, sans être importun, & l'on peut s'en amuser seul: elle prévient ou charme la langueur & l'ennui, & releve l'ame de l'abattement où la jette quelquefois l'iniquité des hommes.

Il y a une ſorte de danger dans le goût de la Muſique qu'il faut éviter avec un très-grand ſoin, c'eſt de s'en laiſſer éprendre juſqu'à s'en occuper uniquement. Cet excès eſt un vice du goût & de l'eſprit ; & l'homme de Qualité qui fait le Muſicien de profeſſion, ſe charge du même ridicule que le Muſicien qui néglige la Muſique : mais auſſi que la crainte de l'aimer trop ne vous empêche pas de l'aimer & de l'apprendre. Celui qui n'aime pas la Muſique, eſt privé du plus honnête des plaiſirs ; celui qui ne la ſçait pas, n'en ſçauroit démêler toute la beauté, & il a négligé un talent par le ſecours duquel il auroit toujours eu de quoi s'amuſer lui-même, & occaſion d'amuſer les autres.

La fin principale de la Muſique eſt de délaſſer l'eſprit, & de lui donner de nouvelles forces pour s'appliquer enſuite plus utilement au travail.

Si vous avez de l'eſprit, ſçachez la Muſique, c'eſt un merite de plus ; ſi vous n'avez pas un grand génie, ſçachez la Muſique, c'eſt un ſupplément ; ce n'eſt pas un ſimple ornement, c'eſt une ſcience gracieuſe & réjouiſſante. Vous ſentez-vous l'eſprit fatigué par une étude abſtraite ? Quoi de plus dé-

laſſant que d'accompagner un air de Lambert ſur le claveſſin, ou ſur la baſſe de viole : Etes-vous à table ? faites votre partie, moins pour montrer que vous chantez bien, que pour faire briller la voix d'une Dame, ou pour faire plaiſir à un monde choiſi qui vous écoute. Le ſort vous a-t-il relegué pour quelque tems en Province, quelle reſſource n'eſt-ce pas de compoſer ou de tirer de Paris quelques airs que vous déchiffrez aux Dames, qui quand elles ſont bien élevées ont aſſurément le goût & l'eſprit plus délicat que nous.

Partiſans de la Muſique ne demandez pas toujours de l'exquis, la néceſſité des affaires vous en met ſouvent hors de portée, & vous conduit malgré vous en des lieux qui ne ſont rien moins que la ſphere des choſes excellentes : en ce cas, tournez tout en reſſources, toute voix n'eſt pas Tevenar, toute flûte n'eſt pas la Barre, toute viole n'eſt pas Marais ; mais on trouve par tout des nôces de Village, ou un Roſſignol qui chante ; & le moindre plaiſir a toujours de quoi piquer, par la réflexion qu'il eſt innocent.

La voix par ſes accens & ſes diverſes inflexions perſuade l'eſprit & tou-

che le cœur. Quelqu'un a dit qu'il n'y a point de Musique si agréable que le son de voix de la personne aimée. N'avez-vous point de voix ? la Musique vous en donne un peu. Elle vous apprend à bien conduire ce peu que vous acquerez ; & il est sûr que les délicats sont plus flattez par une petite voix bien conduite, que par une voix étendue, sonore, mais mal ménagée, & bruyante faute d'art & de goût. Etes-vous né avec le don d'une belle voix ? Joignez-y l'art, vous ferez merveille ; mais chantez naturellement, sans grimaces, sans affectation ; entrez dans l'air & dans les paroles ; prononcez bien, sentez ce que vous dites, faites-le sentir aux autres ; ne vous faites pas trop prier, & ne chantez pas trop ; préferez les airs les plus convenables à votre voix, c'est un ménagement que vous vous devez à vous-même ; ne chantez jamais de chansons obscenes, c'est un respect que vous devez au Public, & ce respect doit se redoubler avec des femmes sages & des personnes de consideration. Faites plus ; si vous avez quelque délicatesse, ne donnez jamais dans le goût de ces sortes de chansonnettes qui se sont introduites à la faveur de mauvaises pointes & de fades équivoques.

Notre langue eſt très-ſuſceptible d'enjouement, de fineſſe & de graces, & le ſtile lirique demande un tour aiſé ; mais les délicats n'admettent que des penſées délicates, & l'on fait dire de ſoi, qu'on manque de diſcernement & d'eſprit, qu'on eſt mal né & encore plus mal élevé, quand on veut briller aux dépens de la modeſtie par un vilain jeu de mots ; on penſe toujours mal quand on conduit les autres à penſer au mal.

Autrefois en France on chantoit au fruit, & l'on avoit raiſon. Aujourd'hui les cartes ruinent tout autre plaiſir, parce qu'elles ſervent de commode à l'avarice. Mais enfin quand le repas s'alonge, & qu'on conſerve encore quelque goût pour la fine volupté, on paſſe d'un grand Air aux Vaudevilles. Juſques-là tout eſt bien ; vous pouvez quitter le très-beau pour un joli badinage ; mais que tous vos couplets ſoient d'un tour galant & ingenieux, & que pas un ne ſente l'effronterie.

Si le plaiſir devient débauche, il n'eſt plus du reſſort de la fine volupté. Les liqueurs ſont preſque tout-à-fait proſcrites, & il eſt auſſi nuiſible à la réputation qu'à la ſanté de trop boire ; auſſi eſt-il vrai que l'excès du vin n'a

jamais entré dans ce que j'appelle le plaisir de la table, qui n'est pas le moins flateur des plaisirs.

Nous avons cet avantage sur les autres Nations, que nos Voisins font bonne chere avec nous, & rarement la faisons-nous bonne avec eux. Cela vient de la difference du goût & des manieres, & de ce qu'en quelques endroits on croit faire assez bonne chere quand on la fait grande.

Excepté les Fêtes & les repas d'aparat qui demandent un peu de cérémonie, en conservant néanmoins la liberté des manieres, je soûtiens que la frugalité & la bonne chere ne sont pas incompatibles.

Beaucoup de propreté sans étude, beaucoup de liberté sans manquer à la politesse, peu de plats qui soient bons; peu de vin, mais du meilleur; choisir bien ses convives, & vivre avec eux quels qu'ils soient, comme si la table égaloit toutes les conditions : voilà précisément en quoi consiste la meilleure chere d'un François délicat.

Bon pain, bon vin, bon visage d'Hôte; vieille chanson dont le sens est merveilleux : en effet, c'est l'ame du repas. Un Cuisinier entendu, d'un goût sûr & friand vous fait bien man-

ger & ne vous ruine point. Faites-vous servir tous les jours finement & noblement, & quand il le faut abondamment, mais jamais de somptuosité.

Grandes façons & peu de plats,
Sans somptuosité de la délicatesse,
Propreté, bon vin, politesse,
C'est ce qu'il faut dans un repas.

Il y a autant de fatuité à faire le magnifique quand on ne doit pas l'être, que de petitesse à mal faire les honneurs de chez soi.

Un fastueux me fait grande chere par orgueil? S'il croit m'imposer, il se trompe. Je ne prends point les marques de sa vanité pour les effets d'un cœur noble. Plus il affecte de me faire sentir une magnificence mal placée, plus je sens redoubler mon mépris pour sa fausse liberalité.

Il est des lieux, & par tout il est des momens où un honnête homme peut être surpris par des amis qu'il n'attendoit pas; il soutient en galant homme l'impossibilité de les recevoir comme il voudroit; il ne s'embarasse point, il n'embarasse point les autres; il leur fait petite chere, mais il fait de son mieux, ils sont contens, & il est quitte.

Quand mes amis ſont chez moi
Ils penſent que je les régale :
Car mon cœur leur dit pourquoi
Je leur fais chere ſi frugale. &c.

C'eſt un des plus grands déſagrémens de certains poſtes que d'être obligé de tenir table ; on n'eſt qu'à demi le maître de ſa maiſon ; ce ne ſont plus des convives, ce ſont des mangeurs que le hazard raſſemble. Souvent la marchandiſe eſt ſi mêlée, que les honnêtes gens & les paraſites ſont confondus. On boit, on mange, & c'eſt tout. Celui chez qui l'on dîne fort bien, s'il a le goût fin, dîne fort mal ; il ne lui reſte qu'une reſſource, c'eſt de prendre ſa revanche le ſoir au petit couvert.

Boire & manger ſans goût & ſans attention, c'eſt être ſtupide ; ne vivre que pour manger, c'eſt être bête ; ne conſulter que ſon propre goût, c'eſt n'aimer que ſoi ; boire & manger trop, c'eſt ſe haïr ; mais attendre l'apetit & s'en procurer, au défaut du meilleur ſe contenter du bon ; préferer le plus ſain au plus friand ; aimer les bonnes choſes pour ſoi-même, & les aimer encore plus pour les autres : c'eſt-là la maniere la plus sûre de vivre délicieuſement.

Boire à ſes repas d'un vin plus exquis que celui qu'on fait boire aux autres, ce ne ſçauroit être une exception permiſe à la grandeur : c'eſt un privilege que l'impudence & l'avarice uſurpent quelquefois, encore les exemples en ſont-ils rares. Le vin de Falerne étoit cher, Pline en buvoit, & Pline admettoit quelquefois à ſa table nombre de gens nouvellement affranchis. Quelqu'un qui croyoit avec juſtice que tous ceux qui ſont à une même table devoient boire le même vin, lui dit que dans ces jours ſon bon vin de Falerne alloit bien vîte : pardonnez-moi, répondit Pline, quand mes affranchis mangent avec moi, ils ne boivent point de mon vin, je bois du leur.

Dans les conſeils que je donne ſur ce qui regarde la table, je ne ſors point de mon principe, que la modération dans les plaiſirs flatte plus que les plaiſirs mêmes : mais autant qu'il eſt poſſible, j'exclus toute incommodité. Je veux manger fraîchement l'Eté, chaudement l'Hyver, & en toute ſaiſon être aſſis à mon aiſe. Ailleurs comme chez moi je veux un monde choiſi, & je ſuis délicat juſqu'au nombre. Ce nombre paroît reglé par un prétendu bon mot : on a dit, qu'il faut être à

table depuis les Graces jusqu'aux Muses : sur ce pied-là on n'a plus à choisir qu'entre trois & neuf.

Nôces, repas de reception, fêtes de commande & de cérémonie, jours consacrez dans tous les tems à regaler une famille entiere : tout cela a ses exceptions, & l'on est quelquefois forcé de sacrifier une partie de plaisir à l'usage & à la bienséance : mais je ne puis souffrir que sans une nécessité indispensable, & uniquement pour s'acquitter avec plus d'éclat d'un repas qu'on me doit, on me fasse manger avec les quatre Nations.

L'assortiment des convives n'est pas seulement une précaution nécessaire ; c'est une loi. On ne sçauroit manquer plus essentiellement à la circonspection que d'associer à table gens qui ne s'accommodent pas. Peut-être ne le sçavoit-on point ? Il falloit le sçavoir : s'il n'y avoit point entre eux de différent formé, n'y avoit-il point de préséance à disputer, de prétentions à débattre ? Une femme raisonnable peut-elle se réjouir avec une capricieuse, avec une folle, avec une effrontée ? Une femme de plaisir peut-elle se réjouir avec une prude, un honnête homme avec un fat ?

La diverſité des goûts ne permet pas de reſtraindre abſolument la bonne chere à de certains mets : d'ailleurs on peut nous reprocher avec quelque fondement que la mode qui nous ſert preſque en tout de premiere regle porte ſon inconſtance juſqu'à nos manieres de manger. Nos peres étoient bien plus ſages que nous, une ſoupe bien mitonnée, un rôti cuit à propos & ſucculent, c'en étoit aſſez au bon vieux tems ; on vivoit longues années, & l'on vivoit bien.

Laiſſez aux étourdis l'honneur extravagant de caſſer des verres ; ne vous enyvrez jamais, c'eſt un principe dont il ne faut s'écarter pour quoi que ce puiſſe être au monde ; mais dans ces lieux qui ſont comme le centre de la ruſticité, on vous forcera ? Point du tout ; tenez bon : dès qu'on eſt aſſez hardi pour vous preſſer trop, vous devez être aſſez ferme pour refuſer. Sauvez-vous par le diſcours ; ruſez, trempez votre vin, laiſſez boire les autres, & s'il le faut, faites-les boire vous-même ; ne ménagez pas votre vin, mais ménagez-vous.

Eſt-il donc une regle sûre de boire préciſément autant qu'il faut pour tirer du plaiſir de la table tout l'agrément

qu'on en doit attendre sans effleurer un peu la raison ? On ne peut répondre juste, cela dépend du tempérament, du vin, du quart-d'heure ; mais enfin soyez prudent dans les plaisirs, que votre prudence soit gaye & réjouissante. Vous pouvez boire tant que le vin vous paroît également délicieux, & tant que vous vous sentez toujours le maître de tous vos mouvemens ; consultez votre état, consultez celui de vos amis, lisez dans leurs yeux à quel dégré en est la joye commune, le barometre est sûr.

Les parties de table qui flattent le plus sont les moins dangereuses. Si les Dames en sont, vous ne courez pas risque de vous enyvrer ; si vous n'êtes qu'entre hommes choisis, vous avez assez de bonnes choses à dire pour ne pas craindre de trop boire : Ainsi dans les deux cas vous vous sauvez à l'abri, ou de la politesse & de l'esprit, ou de la cordialité & de la raison.

Je ne haïrois pas de me trouver quelquefois en societé avec cinq ou six amis qui, tous dans la plus longue séance, n'aimeroient à boire que chacun sa bouteille, moitié Beaune, moitié Syllery. Il me semble que c'est assez pour dîner longuement & délicieu-

sement ; mais quand un heureux hazard vient allonger le plaisir, quand tous les cœurs se développent, quand la conversation devient plus brillante, que vous mêlez à beaucoup de politesse quelques traits de cette sorte d'érudition dont j'ai parlé, livrez-vous, saisissez l'occasion, ne comptez point les quarts-d'heure, faites mettre encore deux bouteilles au frais ; tant que vous sçavez répandre de l'esprit, & jouir délicieusement de l'esprit des autres, ne craignez rien pour votre raison.

C'est un si grand don d'avoir le goût fin & vraiement délicat, que mille gens qui ne sont pas même connoisseurs, font les délicats par vanité. Bien loin de donner dans cette fausseté, sçachez dans le besoin suspendre, ou du moins, cacher votre délicatesse ; vous souffrez & vous faites souffrir les autres par une recherche continuelle & trop rafinée ; il faut se rendre la vie aisée, & s'accommoder un peu au tems & aux lieux. Si chez vous-même vous dégoutez vos amis de mets qu'ils trouvoient bons & peut-être très-bons, vous insultez à leur goût ou à leur fortune, & vous portez l'orgueil jusqu'à vouloir leur prouver que vous meritez de vivre

mieux que le reste du genre humain; si un ragoût moins friand ou un petit manquement dans la simétrie épuise toutes vos réflexions, vos amis pourront-ils dire de vous que vous les avez bien reçûs? Alors trop de régularité devient vanité ou mauvaise humeur.

Ce seroit encore pis si vous portiez ce caractere chez les autres, peu de gens voudroient vous recevoir; & quelque soin qu'on prît, quelque chere qu'on vous fît, vous vous croiriez toujours mal reçû.

Dans tous vos plaisirs, mais sur-tout dans celui de la table, gardez-vous bien de hazarder votre santé. C'est sans contredit le plus précieux de tous les biens: en effet, sans la santé la vie est à charge; & c'est une extravagance du premier ordre d'abreger cette vie par tout ce qui n'est fait que pour la conserver & l'égayer. Il y a de la honte à trop boire, & de l'enfance à trop manger. Ne sommes-nous donc faits que pour manger & pour boire? Ne mettons point notre tempéramment à trop d'épreuves, n'usons point notre goût, aimons-nous plus délicatement, sans pourtant nous idolâtrer nous-mêmes; mais toutes nos mesures bien prises, ne portons pas l'attention sur

notre santé jusqu'à devenir par dégrez des malades imaginaires: bornons sur cela notre prudence, & ne donnons jamais dans aucune de toutes les folies qui portent les jeunes gens à prodiguer leur santé. Quand ils sont sur le retour, ils voudroient bien, autant par volupté que par Religion, racheter les désordres de la jeunesse; prévenons ces regrets inutiles, ménageons-nous; usons, mais n'abusons point; jouissons, mais ne dissipons pas.

On a beau prêcher les hommes, on a bien de la peine à les guérir du penchant qui les domine. Il est pourtant vrai que l'ivrognerie est un vice bien deshonorant. Si l'on pensoit combien les uns sont de sottises quand ils ont trop bû, combien l'ivresse intéresse la santé, & combien elle dégrade la raison, assurément on seroit plus moderé, mais

Tous les discours sont superflus;
C'est à qui par intemperance
Vivra le moins, boira le plus:
On ne voit plus qu'excès en France.
L'Abbé Regnier.

Si le plaisir de la promenade n'a pas le même piquant que celui de la table, de la Musique, des spectacles, du jeu; aussi n'a-t'il pas les mêmes inconveniens. La nature pure encore ne con-

noiſſoit ni richeſſes ni cupidité, quand elle fit du monde entier un promenoir pour tout ce qui reſpire ; & les plaiſirs que nous fournit la nature, valent bien ceux que nous devons à l'art.

Tout le monde ſe promene, mais tout le monde ne ſçait pas ſe promener. Ne ſe trouver aux rendez-vous publics que pour controller le public, faire des parties de campagne ou de jardin pour danſer, pour joüer, pour manger, ſe tirer à l'écart pour parler plus ſainement d'affaires; tout cela peut s'appeller critiquer, ſe réjoüir, négocier, non pas ſe promener : n'aller aux Thuileries que pour faire vingt fois le tour de la grande allée depuis huit heures juſqu'à neuf, ou ſe trouver au Cours à la file de cinq cens Caroſſes, les glaces bien tirées pour ſe garantir de la pouſſiere ; ſi c'eſt-là ſe promener, du moins ce n'eſt pas joüir du plaiſir de la promenade.

Que celui-là paſſe de doux momens qui ſçait par goût ſe dérober dans une allée ſombre à la multitude & aux raïons du ſoleil ; qui ſçait ſur la fin d'un beau jour contempler d'un cœur tranquille & reconnoiſſant tous les miracles de la nature ; qui ſçait méditer avec fruit ſur les cruelles paſſions & ſur toutes

les impertinences qui gâtent le monde; qui ſçait auprès d'un ruiſſeau qui murmure, tantôt laiſſer échapper ſon imagination ſur mille objets innocens, & tantôt rire ingenieuſement avec Horace : enfin qui ſçait même en marchant ſe délaſſer avec délice, & devoir à la promenade le plaiſir de faire grande chere avec peu de mets & bon appetit !

On commence à devenir ſage quand on ſent le mérite de pouvoir être ſeul. Faites-vous un réduit en quelque coin du monde; ſi vous en êtes le maître, choiſiſſez une ſituation heureuſe avec un beau coup d'œil; point de palais magnifique, point de meubles ſomptueux, un hermitage commode, propre & riant : ſix cellules pour autant d'amis. Là quittez le chevet dès que le ſoleil commence à poindre, joüiſſez de l'émail des fleurs. Arbres, arbuſtes, arbriſſeaux, voyez tout; dans ces inſtans précieux votre Jardinier eſt bonne compagnie.

Retournez à vos amis, dînez avec eux, comme je veux qu'on dîne; faites-les joüer quelques-uns de mes jeux. Si vous n'êtes pas néceſſaire pour former la partie, ſauvez-vous dans un boſquet avec la Bruyere, ne fût-ce que

pour un heure, vous les rejoindrez avec plus de plaisir, passez tous ensemble dans la haute futaye ou dans le labirinthe, ajoûtez quelque chose aux entretiens d'Ariste & d'Eugene ; revenez souper de la façon la plus propre à vous faire goûter ce repos léger & tranquille, qu'Horace promet à ceux qui ne sont ni agitez de la crainte, ni dévorez de desirs. Donnez avant toutes choses le tems convenable aux devoirs de la Religion ; que le soin de votre ménage ne soit point négligé, mais qu'il soit imperceptible : enfin, un peu d'étude, s'il vous reste un quart-d'heure à mettre à profit ; essayez-en, & dites-moi, si la Cour la plus superbe, si les emplois les plus distinguez, si les plaisirs les plus séduisans, vous ont jamais fourni d'aussi beaux jours.

Vos amis vous quittent ? il y a dequoi vous consoler dans le plaisir même que vous perdez, puisqu'il vous met dans la nécessité de penser que tout nous échappe ; mais vous voulez vous dédommager, hé bien ! montez sur le côteau ; si ce n'est pas assez, grimpez jusqu'au haut de la montagne, là vous avez un bouquet de vieux chênes dont la nature vous a fait un parasol, &

vous trouvez une herbe touffuë qui vous sert de canapé. L'Ouvrier de tout l'univers n'a fait ce cabinet rustique que pour le Philosophe délicat. Le Ciel en est le plat-fond, & le monde entier peint en miniature en est le parquet. Promenez vos yeux, quel chemin ne font-ils pas dans un instant ? Vous avez à vos pieds de vastes prairies, & dans le lointain des côtes escarpées qui servent de pied-d'estal à de sombres forêts ; un fleuve serpentant vous paroît vingt fleuves, & après s'être partagé en mille endroits pour les rendre plus agréables, il réunit toute sa beauté pour faire plus d'honneur à la grande Ville dont il lave les murs. A la lenteur dont il coule, ne semble-t-il pas qu'il souffre à s'éloigner de vous. Amoureux qu'il est d'un lieu si beau, il ne se console du chagrin de le quitter que par le plaisir qu'il trouve à se prêter à l'utilité publique de cent differentes façons. Tout cela semble fait pour vous : pourriez-vous n'en pas joüir ?

Ce que vous venez de lire est de Santeüil : je vous l'ai annoncé quand je vous ai parlé de la vaillance d'une lance. Comparez cette ancienne maniere de personnifier avec celle-ci.

Captus amore loci
Tardat præcipites ambitiosus aquas.
Fons fieri gaudet qui modò flumen erat.

Que cette matiere eſt belle & féconde pour le jeune homme qui veut paraphraſer ! Ne ſemble-t-il pas qu'un des plus beaux Fleuves du monde veüille épouſer la Capitale de l'Univers? Son orgueïl ſe tourne en reſpect, & il oublie ſa grandeur ſitôt qu'il cherche à plaire. Les amans d'aujourd'hui ne ſont pas ſi délicats. Ici le Poëte réunit la ſimplicité de la nature & la majeſté de l'éloquence. Cette inſcription m'a paru auſſi belle que les pompes de Paris ſont utiles. On la trouve ſur le Pont Nôtre-Dame : liſez les Inſcriptions de Santeüil.

M. Rouſſeau, qui raſſemble la force, la juſteſſe, la préciſion, & toutes les graces de la Poëſie, écrivoit à un Conſeiller d'Etat.

Renoncez pour un tems aux travaux de Themis :
Venez voir ces côteaux enrichis de verdure,
Et ces bois paternels où l'art humble & ſoûmis
Laiſſe encor agir la nature.

Trop heureux qui du champ par ſes peres laiſſé,
Peut parcourir au loin les limites antiques,

Sans redouter les cris de l'orphelin craillé
Du sein de ses Dieux domestiques!

Sous des lambris dorés l'injuste Ravisseur
Entretient le vautour dont il est la victime:
Combien peu de mortels connoissent la douceur
D'un bonheur pur & légitime!

Joüissez en repos de ce lieu fortuné:
Le calme & le repos y tiennent leur empire,
Et des soucis affreux le souffle empoisonné
N'y corrompt point l'air qu'on respire.

Racan, comme vous l'avez vû, étoit bien loin des dons & du goût de M. Rousseau: il y a pourtant de la beauté dans ce qu'il va vous dire.

O bienheureux celui qui peut de sa mémoire
Effacer pour jamais ce vain espoir de gloire,
Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs,
Et qui loin retiré de la foule importune,
Vivant dans sa maison, content de sa fortune,
A selon son pouvoir mesuré ses desirs.

Tantôt il se promene au long de ses fontaines,
De qui les petits flots font luire dans les plaines
L'argent de leurs ruisseaux parmi l'or des moissons.
Tantôt, &c. . . . . .
. . . . . .

Agréables deserts, séjour de l'innocence,

Où loin des vanitez, de la magnificence,
Commence mon repos & finit mon tourment:
Valons, fleuves, rochers, plaisante solitude:
Si vous fûtes témoins de mon inquiétude,
Soyez-le desormais de mon contentement.

Ces réflexions sont communes à tous ceux qui ont de la raison. Plus on connoît le monde, & plus on s'en dégoûte. Sentez le prix de la tranquilité interieure & l'horreur des grandes passions. Nous joüons mal la Comédie; tous les jours l'avarice, l'envie & l'orgueïl nous font mourir imperceptiblement. On ne voit pas le feu qui nous consume, mais nous n'en brûlons pas moins à petit feu. Au contraire, les vrais Acteurs ne meurent que par métaphore sur le Théatre, & tel s'est poignardé à huit heures, qui fait bonne chere à neuf. Quinault fait dire à un de ses Héros:

Fontaine qui d'une eau si pure
Arrosez ces brillantes fleurs,
En vain votre charmant murmure
Flatte le tourment que j'endure;
Rien ne peut enchanter mes mortelles douleurs.
Ce que j'aime me fuit, & je fuis tout le monde.
Pourquoi traîner plus loin ma vie & mes malheurs?
Ruisseau, je vais mêler mon sang avec votre onde,
C'est trop peu d'y mêler des pleurs.

Scaron pourroit bien dire ici :

Par la mort, *quos ego* ! mais il n'acheva pas ;
car il avoit l'ame trop bonne.

Mais il me convient mieux de vous remettre encore un moment dans le réduit agréable où je vous avois placé. Voyez-vous auprès de ces troupeaux qui paiſſent l'herbe naiſſante, cet amas de Bergers qu'un flageolet amuſe ? Ils vivent contens : ils ſouperont avec du pain noir, & ils ſouperont bien. Tirez votre lunette d'approche, & voyez à gauche ce char de triomphe qui ſort de la Ville attelé de ſix chevaux d'Eſpagne : à cette livrée nombreuſe & brillante, vous devinez que c'eſt un Seigneur de nouvelle édition. Il deſcend de caroſſe, & vous le reconnoiſſez à ſon habit ſurchargé de broderie : il eſt plus grand que vous de toute la tête, c'eſt le plus gros & le plus gras des Partiſans, cependant il vous paroît bien petit. Juſte effet du point de vûë : la corruption groſſit les objets, la réflexion les réduit.

Vous avez lû combien eſt redoutable ce puiſſant ennemi que vous avez au dehors, le méchant exemple : vous en avez un au dedans de vous-même qui n'eſt pas moins à redouter, le pen-

chant à l'amour. Que cette matiere eſt vaſte ! Qu'en puis-je dire pour ou contre qui n'ait pas été dit mille fois ? Tous les cœurs ſemblent faits pour le ſentir, & tous les plaiſirs pour l'introduire dans l'ame. Par lui les plus grands hommes deviennent les plus foibles, & tel eſt le malheur de la condition humaine, que la ſageſſe la plus conſommée & la probité la plus ſcrupuleuſe ont peine à échapper à l'amour. Le don de vaincre n'eſt accordé qu'à la défiance de ſoi-même, & à la fuite de l'occaſion.

Ne voyez jamais de femme, conſeil bouru ; voyez les femmes, & n'aimez jamais, conſeil inutile ; voir les femmes, & prendre des précautions contre l'amour, c'eſt vivre en homme ſage & en homme poli.

De toutes les paſſions auſquelles l'homme eſt en butte, il n'en eſt point qui ſoit plus univerſellement la paſſion dominante que l'amour ; j'oſe dire même que c'eſt preſque la ſeule qui intereſſe l'honnête homme ; vous ne verrez point un homme d'honneur profeſſer l'incrédulité, prêter ſur gages, vendre la juſtice, & déſoler la veuve & l'orphelin, & vous verrez le ſouverainement honnête homme amou-

reux. Cependant ſans le commerce des femmes un homme, quelque mérite qu'il ait d'ailleurs, n'aura jamais qu'un mérite brute. Ce ne ſera point un galant homme.

Le Pere Senault dont tout le monde reſpecte la mémoire, & qui nous a laiſſé le beau Traité des Paſſions, dit que quand les hommes ſeront devenus des Anges, il leur ſera permis de contracter amitié avec les femmes. Je ne ſçai ſi mon avis tout different du ſien n'eſt pas auſſi bien fondé. Je crois ſeulement qu'il lui convenoit de parler en Caſuiſte plus ſévere. Mais ſa maxime, qui devroit être une loi pour tous les Prêtres, ne convient pas aux gens du monde pour qui j'écris.

Si une ſageſſe trop farouche, plûtôt rudeſſe que vertu, vous inſpire l'abandon des femmes, peu-à-peu votre eſprit ſe roüille, votre imagination s'épaiſſit, vos manieres deviennent dures; au lieu d'un genie orné par cette envie de plaire, qui produit à la fin le je-ne-ſçai-quoi qui plaît, on ne ſe trouve plus que la ſéchereſſe d'une Philoſophie mal entenduë. On fait l'eſprit fort, & l'on n'eſt qu'un eſprit faux. Le renoncement au commerce des femmes fait d'un galant homme

un misantrope insupportable aux autres, & sans ressource pour lui-même.

Un brutal renonce aux femmes, en supposant à toutes les défauts de quelques-unes. Un libertin ne cherche qu'à abuser du commerce des femmes, & porte quelquefois la débauche jusqu'à les mépriser. Un homme sage & délicat passe de doux momens avec des femmes estimables, & il ne cherche point à se dégoûter par trop de licence, d'un commerce qu'il a interêt de continuer toujours. Si j'écrivois pour une femme, je lui repeterois à chaque page ces trois Vers :

Traitez bien un Amant, il cessera de l'être.
L'amour ne peut durer qu'autant que les desirs ;
Nourri par l'esperance, il meurt par les plaisirs.

En effet cet essain nombreux de jeunes fous que les coquettes appellent de *petits perfides*, est bien redoutable pour une *Agnès*.

Tous les Amans sçavent feindre,
Nimphes, craignez leurs appas.
Le péril le plus à craindre
Est celui qu'on ne craint pas.

L'aimable jeunesse est le plus dange-

reux de tous les âges. L'amour eſt au guet : à peine la nature ſe développe, qu'il décoche ſes premiers traits. Que ces traits ſont redoutables quand ils ſont ſoutenus de *petits ſoins* & de l'éloquence des yeux ! Défiez-vous-en, belle & ſage *Agnès*, ſans quoi vous diriez peut-être trop tard :

Je ne m'étois point apperçûë
Que tous vos petits ſoins dûſſent m'être ſuſpects ;
Lorſque j'en faiſois la revûë
Je les prenois pour des reſpects.

Le plaiſir qu'on trouve à faire la revûë, & à ſupputer la valeur de ces ſoins & de ces regards, annonce aſſez l'amour, qui ne ſçait que trop bien ſe définir lui-même.

Je ſuis l'enfant du doux loiſir,
Et le pere du vrai plaiſir.

Jeune homme, voilà quels ſont les avant-coureurs de l'amour. Je ne vous le fais connoître que pour vous les faire éviter : craignez ces deux écuëils dont l'invention a tant fait d'honneur à Homere. Caribde, c'eſt la corruption du ſiécle : Silla, voilà vos paſſions. Il faut traverſer ce détroit, &

Le Dieu des cœurs ſecretement
Vous attend au paſſage.

Armez-vous donc de l'Egide de Minerve, ſentez le prix de la liberté & de la précieuſe innocence ; fuyez le chant des Sirênes, faites-vous attacher au mât du vaiſſeau : ces précautions vous préſerveront du naufrage.

L'abus des femmes, maladie du cœur ; le renoncement aux femmes, maladie de l'eſprit : eſt-ce donc qu'on ne ſçauroit jouir d'une ſanté parfaite ? Il faut avoir bien mauvaiſe opinion de la vertu pour croire qu'on ne puiſſe la ſauver des périls qui l'environnent qu'en quittant le commerce de la vie qui flatte le plus. Vivre gracieuſement, librement, mais toujours reſpectueuſement avec quelques femmes choiſies, c'eſt ſans bleſſer la ſageſſe ſe procurer le plus doux des plaiſirs.

Je conviens que le commerce de la femme la plus eſtimable eſt le plus propre à mettre à l'épreuve la raiſon d'un homme délicat. N'en pas connoître le danger, c'eſt aveuglement : ne pas craindre la dépravation de notre cœur, h'eſt préſomption ; mais enfin de ce que l'on n'eſt pas invincible, doit-on conclure qu'on ſera vaincu ! Si votre vertu eſt ébranlée, étayez-la par la cir-

conſpection & par la vigilance ; fortifiez-la par un reſpect toujours inviolable pour le beau ſexe, & par une grande delicateſſe de ſentimens ; ſur tout ne cherchez jamais à partager avec les libertins le funeſte honneur des bonnes fortunes ; ſongez au contraire, qu'il eſt bien juſte que le mérite dont nous ſommes redevables au commerce des femmes, coûte quelque contrainte à la groſſiereté. Loin d'aller chez les femmes pour les corrompre, prenons leçon aûprès d'elles de modeſtie & de pudeur ; ſi nous avions moins d'impudence, nous leur trouverions moins de foibleſſe.

J'aurois épargné ce dernier trait aux Dames ſans la néceſſité que je me ſuis impoſée de former les mœurs du ſujet que j'inſtruis. Je ſçai que la plûpart d'elles ont trop d'eſprit pour n'avoir pas de raiſon, & j'en connois beaucoup d'une conduite admirable ; mais après être convenu qu'il eſt grand nombre de brutaux, j'ai pû faire ſentir qu'il eſt quelques folles ; par-là je fais plus d'honneur à celles qui ne le ſont pas.

Le monde fourmille d'amours de toute eſpece. L'amour propre eſt le plus ſot & le plus général ; c'eſt le

plus persuasif de tous les flateurs ; comme la passion dominante est de tous les Orateurs le plus patetique. Il y a peu d'avantage à se plaire à soi-même, quand on ne plait à personne.

L'amour grossier est assurément le moins flateur & le plus condamnable. Je m'explique mal : Je donne encore un trop beau nom à la brutalité. L'amour délicat est le plus rare de tous les amours. La Bruyere dit qu'une liaison vive & pure entre deux personnes de sexe different, est une sorte de passion qui n'est précisément ni amour ni amitié. Elle est moins que l'un, plus que l'autre, & fait classe à part ; il ne faut rien de plus pour un Philosophe. Je crois que quand ce trésor est trouvé, un homme sage est assez riche. Cette liaison pure est la restriction que je vous impose, en vous conseillant le commerce des femmes.

Ne consultez ni un dévot, ni un libertin, mais un vraiment honnête homme, ami dès sa jeunesse des plaisirs & de la raison. Si dans quelque moment malheureux il s'est trouvé la dupe d'une occasion prochaine, si revenant promptement à lui il a passé d'une passion folle à une liaison délicate qui ne fût point amour, vous le trouverez

plein d'horreur pour le vice ; il vous avouera que le commerce d'une femme aimable & ſage eſt tout ce qu'il y a dans la vie de plus délicieux. Mais le Public accoutumé à juger ſur les apparences, & porté naturellement à juger mal, n'aura ni aſſez d'eſprit, ni l'eſprit aſſez bon pour ne pas confondre les effets de cette ſorte d'amitié avec ceux de la tendreſſe ? Je conviens qu'on peut s'y méprendre, mais eſt-ce une raiſon pour déterminer un honnête homme à ſe faire Hermite ; & doit-on exclure une femme raiſonnable de la ſocieté civile, uniquement parce qu'elle aura aſſez de mérite pour fixer l'eſtime des connoiſſeurs ? Soïons ſcrupuleux quand il faut l'être, mais ne donnons pas dans les extravagances d'un ſcrupule impertinent. Evitons le mal, faiſons le bien ; à cette condition nous ſommes diſpenſez de forcer les ſots à ſe taire.

Il eſt juſte que le reſpect humain nous engage à des circonſpections : mais auſſi il ne faut pas que les faux jugemens nous privent des plus innocens plaiſirs. Si notre conduite eſt telle que nous ayons lieu d'en être contens, il ne nous reſte plus qu'à apprendre d'Horace à mépriſer le malin vulgaire.

Il entre dans ces ſortes de liaiſons tant

de sageſſe, tant de délicateſſe de ſentiment, tant d'égalité d'humeur, tant de politeſſe dans les manieres, & tant de bon eſprit, qu'il eſt, en quelque façon, permis aux hommes groſſiers de ne pas croire qu'on puiſſe former un tel commerce. Leur incredulité ſtupide ou empoiſonnée trouve ſa diſpenſe dans la rareté : en effet, rien n'eſt plus rare que de pouvoir raſſembler deux perſonnes d'un caractere propre à ſoutenir cette ſorte de liaiſon que je peins ; c'eſt une eſpece de miracle du hazard qui les fait rencontrer, & quand le cas arrive, doit-on exiger des petites ames & des méchans eſprits qu'ils jugent ſainement des effets du vrai Mérite ? Non, paſſons-leur le malin-vouloir & les coups de langue ; incapables qu'ils ſont de tout autre plaiſir, ſouffrons qu'ils jouiſſent à nos dépens de la reſſource qui leur reſte de mal penſer, de mal parler. Heureux qui peut, à force de vertu, s'attirer le déchaînement de la malignité publique !

Je conviens avec M. de Fontenelle que l'amour eſt bien malin. Voyons les femmes, reſpectons-les, mais craignons l'amour, redoutons ſa malice ; il n'arrive que trop ſouvent que des commencemens purs & déſintereſſez ont des

fuites funeſtes. Nous ſommes bien foibles, connoiſſons-nous, & craignons-nous. Sur tout dans les liaiſons délicates dont j'ai parlé, n'oublions pas ces deux beaux vers du même Auteur.

Notre amitié peut-être aura l'air amoureux;
Mais n'ayons point d'amour, il eſt trop dangereux.

Si l'on compte bien juſte les peines & les plaiſirs que produit l'amour même le plus délicat, c'eſt enſemble ſageſſe & volupté de s'en garantir; cependant l'amour trouve des victimes dans tous les âges. Pourquoi cela? Si l'eſprit n'eſt pas mûr, on ne réfléchit point; ſi l'on eſt raiſonnable, on ne réfléchit qu'après coup. Quinault dont tous les Ouvrages ne ſont qu'un Dictionnaire de tendreſſe, parle tantôt contre, & plus ſouvent pour l'amour; mais la Bruyere, moins tendre que raiſonnable, en convenant que les Dames ont mille & mille agrémens auſquels il eſt difficile d'échapper, ajoûte que ſi la beauté eſt un poiſon, le caprice n'eſt qu'à un travers de doigt, qui nous ſert d'antidote.

Si la femme la plus parfaite a du caprice, l'homme qui raiſonne le moins a de la raiſon; & je ne ſçai point contre

l'amour de préservatif plus sûr que d'employer la raison à réfléchir sur le caprice. Si quelque femme venoit à vous piquer, examinez de sang froid, & avant que la passion soit formée, si elle n'auroit point quelque défaut essentiel.

Si le goût dépravé des plaisirs & du jeu,
Si l'esprit de travers, si des airs de théatre,
Si des cœurs tout usez, si le rouge & le plâtre
Ne nous en détachoient un peu,
On aimeroit à la folie.
Quand j'y pense je suis tranſi ;
Mais à ce malheur, Dieu merci,
Plus d'une femme remedie.

Si les Dames qui veulent plaire s'y prenoient bien nous serions perdus ; & que pourrions-nous contre des dehors enchanteurs & un heureux naturel, contre beaucoup d'esprit, de politesse, de modestie & de douceur ! Heureusement quelques-unes ont imaginé le secret de s'enlaidir dans l'espoir de paroître plus belles, ou de le paroître plus long-tems. C'est un remede involontaire que l'amour propre mal entendu leur a suggeré en notre faveur. L'Art nous met à l'abri des graces de la nature ; il en est même qui par ménagement pour notre liberté se donnent la peine d'apprendre à minauder. Nous aurions

tort de nous en plaindre ; mais il n'en eſt pas moins étonnant, qu'on prenne l'art des grimaces pour le don des manieres, ou pour un ſupplément à la beauté ; c'eſt acheter bien cher ce qui plaît moins. Mon héros la Bruyere appelle dans un ſens un peu mieux figuré le fard & l'hipocriſie, un menſonge de toute la perſonne.

Le revenu de la beauté,
J'entends la délicate & la belle tendreſſe,
Ne ſera jamais augmenté
Par les mines d'une maîtreſſe.
Les grimaces, les airs ſont de nuiſibles ſoins ;
Aux yeux des connoiſſeurs rien n'eſt plus pitoyable,
Et cent choſes qu'on fait pour être plus aimable,
Font préciſément qu'on l'eſt moins.

Un homme qui penſoit juſte a dit, que la beauté eſt le plus puiſſant & le plus foible ennemi de l'homme ; il ne lui faut qu'un regard pour vaincre, il ne faut que ne la pas regarder pour triompher d'elle. Le Rondeau de Madame des Houlieres contre l'amour eſt merveilleux, & j'y trouve un grand fond de réflexion ; car enfin, où voit-on enſemble du cœur & de l'eſprit ? Tant que nous ne nous rendrons qu'à ce prix, nous réfléchirons long-tems, & l'amour ſera peu de conquêtes. Il eſt vrai que la

raiſon ne peut rien dès que le cœur agit ; mais pour prévenir un mal qui coûte trop à réparer, il n'y a qu'à faire agir la raiſon avant que le cœur agiſſe.

Contre l'amour voulez vous vous défendre,
Gardez-vous bien & de voir & d'entendre
Gens dont le cœur s'explique avec eſprit.
Il en eſt peu de ce genre maudit,
Mais trop encor pour mettre un cœur en cendre.

Dès qu'une fois il leur plaît de nous rendre
De tendres ſoins, qu'ils prennent un air tendre,
On lit en vain tout ce qu'Ovide écrit
Contre l'amour.

De la raiſon il ne faut rien attendre,
Trop de malheurs n'ont ſçu que trop apprendre
Qu'elle n'eſt rien dès que le cœur agit.
La ſeule fuite, Iris, nous garantit ;
C'eſt le parti le plus utile à prendre
Contre l'amour.

Cette penſée ſur la fuite eſt d'une grande beauté : vous la trouverez pourtant auſſi forte & plus brillante dans ce Diſtique Latin, parce que la juſteſſe de la penſée ſe trouvant relevée par le jeu de mots, doit faire plus d'impreſſion.

Ne ſedeas, ſed eas :
Ne pereas per eas.

On ne veut pas donner son cœur, mais on le laisse prendre ; on le gardoit bien, mais il s'est échappé? fades excuses, galimatias tout pur. Si je suis dans la dépendance, je me garderai d'engager un bien qui n'est plus à moi ; si je suis mon maître, j'examinerai si l'engagement que mon cœur voudroit contracter sera tout-à-la-fois honnête, utile & satisfaisant, de façon qu'il ne soit point pour moi un sujet de repentir : mais combien de raison ne faut-il pas pour cela? Moins qu'on ne pense. Ne se point livrer à la premiere impression, & raisonner à tems.

Quelque désir qu'un cœur ait d'acquerir de la gloire ou de faire fortune, on ne sçauroit compter sur lui quand il se livre à l'amour. On a dit que l'amour est le roi des jeunes gens & le tiran des vieillards ; de là il s'ensuit que dans ces deux âges, se livrer à l'amour c'est se faire un maître ; le merite régle rarement les sentimens du cœur ; & il est vrai que le seul caprice fait presque toutes les liaisons : enfin puisqu'à la honte de nos jours l'amour pur & délicat est presque une chimere, & que dans tous les tems l'amour grossier fut vicieux, ruineux,

dangereux & deshonorant, tous ces motifs sont bien puissans pour nous défendre de l'amour.

Que vous ayez été trop bien, & après trop mal avec une femme, n'en parlez jamais qu'en termes qui lui fassent honneur. Si vous avez été aimé, c'est la derniere indignité de publier quelque faveur accordée plûtôt au caprice qu'au mérite; & si vous ne l'êtes plus, si même vous ne l'avez point été, y auroit-il de la justice à vous plaindre de sa vertu?

Gardez-vous de blâmer un sexe qu'on honore,
Qu'on respecte par tout, qu'on aime plus encore,
Auquel tout homme doit le peu qu'il a d'esprit,
En qui de la délicatesse,
Du bon goût, de la politesse,
La source jamais ne tarit;
Qui sçait joindre au don des manieres,
Des graces, de l'esprit, & même du sçavoir;
Un sexe aimable auquel nous ne reprochons guéres
Que trop d'attache à son devoir.
Pour une femme qu'on abhorre,
Que l'on enrageroit d'avoir,
Dont tout le monde souffre, & que l'on craint de voir,
Il en est mille qu'on adore.

Une derniere réfléxion également propre aux deux sexes. La figure de ce jeune Cavalier ne déplaît point! aussi a-t'il la tête belle, la jambe fine, la taille bien coupée, de belles dents, les yeux vifs, la phisionomie spirituelle; mais n'est-ce point un étourdi, un indiscret, un diseur de rien, un medisant, un joueur, un ivrogne, un libertin, un impie? n'est-ce point un querelleur, qui sous une legere couche de politesse cache un fond de brutalité? n'est-ce point une bête, qui après deux complimens retenus avec peine se trouve au bout de son rollet? n'est-ce point un perside, ou du moins un inconstant à qui toutes les femmes conviennent? n'est-ce point un bizare qui passe dans un instant d'un sourire gracieux à l'humeur la plus sombre? en un mot n'est-ce point un homme tel, qu'une fille bien née préfereroit la mort au malheur d'être sa femme? Je lui pardonnerois cette espece de désespoir. Il en faut bien moins pour dégoûter une fille raisonnable. Jeune homme retournez l'argument, & faites l'application.

Si on apprenoit aux enfans dès le berceau à réfléchir sur des bagatelles, on verroit en eux la réfléxion préceder

le ſentiment dans l'âge où ils ont peine à corriger l'un par l'autre. On ne nous voit inconſiderez dans nos engagemens que parce qu'on ne nous a pas appris à raiſonner dès l'enfance; mais enfin ſi l'amour ſe fait un honneur de ſéduire juſqu'aux prudens du ſiécle, ſi ceux qui par l'âge, par l'expérience, & par d'excellens conſeils ſeroient en état de conduire les autres, ſont aſſez malheureux pour ſe laiſſer conduire eux-mêmes par un aveugle, par un enfant; on m'entend bien, je peins l'amour; du moins qu'ils apprennent à regler leurs mouvemens ſur les leçons que nous a laiſſé un des meilleurs eſprits du monde : La voici.

Quand l'amour a produit l'amour, il a tout fait, & ne veut que cela; qui demande plus, mérite moins; qui ne cherche que ſoi dans ſon amour, eſt indigne de celui d'autrui; qui veut outrer les plaiſirs les perd. La débauche des ſens eſt à l'amour ce que l'excès du vin eſt à la raiſon. Les voluptez les plus innocentes & les plus pures ſont les plus douces, les plus ſenſibles, les plus piquantes & les plus longues; ſouvenez-vous de cet axiome Latin : *Amare &*

non insanire vix Diis concessum, & de ces deux Vers qui vous ont paru si sages,

Principium dulce est, sed finis amoris amarus:
Læta venire Venus, tristis abire solet.

Fin de la premiere Partie.

Universitas BIBLIOTHECA

ERRATA

De la premiere Partie.

Le Lecteur aura la bonté de suppléer à quelques fautes d'Impression, comme lettres de trop, ou obmises, ou changées; mais surtout de suppléer aux fautes de ponctuation qui défigurent une période. A ce moyen l'Errata sera plus court, & le Lecteur plus satisfait.

PAGE 19, *ligne* 21, arbregé, *lisez* abregé. *Pag.* 33, *lig* 5, sixiéme, *lis.* syſtême. *Pag.* 36, *lig.* 29, Croſtrate, *lis.* Eroſtrate. *P.* 58, *l.* 13. Cette période paroît un parfait galimatias; effacez encore où il eſt, *& lisez*, je devois encore moins. *P.* 141. *l.* 1, qui nous, *lis.* qui vous. *P.* 147, *l.* 2, il n'en en, *lis.* il n'en eſt. *P.* 180, *l.* 17. Autre galimatias. Je n'en ai pas aſſez, *lis.* mais j'en ai aſſez. *P.* 194, *l.* 26, effacez, & ſurtout, *lis.* avec. *P.* 197, *l.* 14, c'eſt parler comme Racan. Otez le point qui eſt avant *c'eſt*, portez-le après le mot Racan, *& liſez*, c'eſt parler comme Racan. *P.* 202, *l.* 14, peut, *lis.* put. *P.* 214, *l.* 28, par, *lis.* pas. *P.* 236, *l.* 1, commerce, *lis.* commercer. *P.* 255, *l.* 13, & en quel coin, *lis.* & en quel coin du monde. *P.* 280, *l.* 26, après le mot, ſuivez, *ſupprimez*, donc. *P.* 309, *l.* 29, jouez, *lis.* joüez. *L.* 31, ſotte, *lis.* folle. *P.* 311, *l.* 19. Une mere, eſt alinea, & il n'eſt pas aſſez marqué. *P.* 318, *l.* 13. pluſieurs Muſiques, eſt un barbariſme affreux. Après pluſieurs, mettez deux points, au lieu de Muſiques, *lis.* Muſique, & la conſtruction ſera rétablie.

cl. / 2. vol.

CRT

liothèque
é d'Ottawa
éance

The Library
University of Ottawa
Date due